
L'ENFANT MAUDIT

LA

L'É

RA

C. E. E

1610

LA LITTÉRATURE MODERNE

L'ENFANT MAUDIT

— PAR —

RAOUL DE NAVERY



C. E. BEAUCHESNE & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

—
1904

PQ

2376

N3E5

1904



L

Un ho
louche, à
sait l'élas
dans un l
murailles
poudreux.

A quek
paille, ca
renfermai
me de tre
marquable
goût que n
jupe était
catiole éta
de aurait
cles d'oreil
plétaient s
fortune, ca
che, une si

L'ENFANT MAUDIT

I

MAITRE GRIFFART

Un homme d'environ cinquante ans, à l'œil louche, à la mine rusée, et dont le visage trahissait l'élasticité de sa conscience, se trouvait assis dans un bureau maigrement meublé et dont les murailles disparaissaient derrière des cartons poudreux.

A quelque distance, assise sur une chaise de paille, car le bureau de l'homme d'affaires ne renfermait point de fauteuil, se tenait une femme de trente-deux ans environ, d'une beauté remarquable et mise avec plus de richesse et de goût que ne le sont d'habitude les fermières. Sa jupe était de soie et son corset de velours, sa catiole étalait des dentelles dont une Normande aurait pu se montrer fière; de lourdes boucles d'oreille, une chaîne d'or et des bagues complétaient sa parure. Cependant, en dépit de sa fortune, car cette femme était évidemment riche, une singulière préoccupation se lisait sur

son visage. On eut dit qu'elle redoutait de regarder en face l'homme accoudé sur son bureau et dont les yeux à demi fermés tentaient de deviner ce qui se passait dans l'âme de Lazarine Gerbier, maîtresse de la ferme des Ajoncs.

— Ainsi, maître Griffart, mon contrat de mariage a été mal fait par le notaire? demanda-t-elle d'une voix moins émue que sifflante.

— Je n'ai point dit cela, fit l'homme d'affaires; vous dépassez mon opinion ou vous la travestissez quelque peu. L'acte du notaire est parfaitement en règle, seulement...

— Eh bien! seulement?

— Il aurait pu être fait d'une façon plus avantageuse pour vous.

— Est-ce qu'Ambroise ne peut pas me faire plus tard la donation omise sur le contrat?

— Sans nul doute.

— Alors que craignez-vous?

— Votre mari vous aime, et il faut qu'il vous aime bien, Lazarine Giroux, pour vous avoir donné dans sa maison la place de la sainte créature qui s'appelait Madelonne...

— Et que je ne dois guère lui rappeler, n'est-il pas vrai?

— Ceci n'est point mon affaire... Vous me demandez des conseils, je vous les donne, ou plutôt je vous les vends... Un avocat fait commerce d'éloquence, et j'en sais plus sur le Code que tous mes confrères... Pour eux la loi et la conscience se donnent la main, mais moi j'ajoute des marges au Code, et j'ai tiré de mauvais gens du pays qu'un avocat n'aurait point man-

qué de f
Laissez-
Lazarin
et vous
là ne m'
incident
dix-sept
pauvre
poureu
que vou
gent...
la misèr
Vers ce
d'Ambro
d'un ang
té du vé
souille e
— Les
consultat
— Que
Pour bie
soin de r
passé, vo
bier était
honnête e
cependan
rendit sa
en le béni
née, et en
— Oui,
— Amb
qu'il ne se
dit, il tro

qué de faire pendre ou tout au moins de ruiner. . . Laissez-moi donc vous expliquer votre situation, Lazarine, vous me répondrez quand j'aurai fini, et vous me reprendrez si je me trompe; jusquelà ne m'interrompez pas, j'aime la logique, et les incidents la font perdre. . . *Quand vous aviez dix-sept ans, vous étiez la plus belle et la plus pauvre fille du canton. J'ai vu courir nus et poudreux sur la route, dans la lande, ces pieds que vous chaussez de souliers à boucles d'argent. . . ce n'était pas un crime, mais pour vous la misère prenait les proportions d'un malheur. Vers ce temps-là mourut Madelonne, la femme d'Ambroise Gerbier. Elle possédait la bonté d'un ange, et si son visage manquait de la beauté du vôtre, son âme était celles que rien ne souille et n'entame. . .

— Les oraisons funèbres rentrent dans vos consultations? demanda Lazarine.

— Quelquefois, madame Gerbier, quelquefois. Pour bien juger la situation présente, j'ai besoin de revenir sur le passé. . . Madelonne est le passé, vous restez le présent. . . Ambroise Gerbier était né sans patrimoine, mais comme il honnête et laborieux, Claude Lorain lui donna cependant sa fille et une grosse dot. Ambroise rendit sa femme heureuse. Madelonne mourut en le bénissant de la félicité qu'il lui avait donnée, et en lui confiant son fils.

— Oui, ce maudit Herbert!

— Ambroise pleura, et longtemps on crut qu'il ne se consolerait jamais. Son enfant grandit, il trouva dans l'affection d'Herbert un sou-

lagement à sa douleur, et le fermier des Ajoncs commençait à reprendre courage et à retrouver son sourire quand Lazarine la déguenillée vint travailler chez lui pendant une moisson. Un an plus tard, Lazarine portait des bijoux, Lazarine s'installait à la ferme des Ajoncs; elle était devenue la femme de Gerbier,, et...

— Je ne veux pas prononcer ce mot, aussi vite du moins. Pendant plusieurs mois vous ne fûtes que sa belle-mère. Il fallait laisser croire à Gerbier que vous aimiez l'enfant de Madelonne, il fallait lui inspirer une confiance profonde; cela dura jusqu'au jour où vous aussi vous eûtes un fils. Dès lors Herbert devint pour vous un objet d'horreur, car vous eûtes pour but unique de détacher Ambroise d'Herbert afin de le voir reporter toute son affection sur Julien.

— N'est-il pas naturel que j'aime mon enfant?

— On ne peut plus naturel.

— Continuez.

— Quand Gerbier vous épousa, Herbert avait treize ans. C'était un garçon franc, alerte et bon, un peu vif, capable d'un mouvement de colère, comme son père, mais susceptible d'éprouver des tendresses sincères et d'accomplir de grands actes de dévouement. Il souffrit en voyant une étrangère prendre la place de Madelonne; mais s'il ne fut pas capable de vous aimer, il ne cessa point de se montrer respectueux à l'égard de son père, et je l'ai vu prendre de Julien des soins fraternels. Il aime cet enfant, objet de votre idolâtrie; il chérit tendrement son père, et cependant... cependant, Lazarine, vous

avez de
Gerbier

— M

— Oh

bitemen

bileté p

cœur du

son fils

abattre

sance de

débarra

soit. N

conde fe

belle-mè

gène pou

sa prése

d'Ambro

avez pris

est riche,

— Et v

— Je v

haïter qu

son frère.

— Est-

— Cela

— Vous

— Que

hommes n

bien, on n

paration

méa ou de

contera l'

traverse d

avez détourné d'Herbert le cœur d'Ambroise Gerbier.

— Moi!

— Oh! ne niez pas! Cela ne s'est pas fait subitement, hardiment. Vous possédiez trop d'habileté pour tenter d'arracher brusquement du cœur du père la tendresse qu'il éprouvait pour son fils aîné. Mais la citadelle qu'on ne peut abattre on la mine, et depuis le jour de la naissance de Julien vous n'avez eu qu'un but, vous débarrasser d'Herbert de quelque façon que ce soit. Ne vous en défendez point: Qui dit seconde femme, dit usurpatrice: quand on écrit belle-mère, prononcez marâtre... Herbert vous gêne pour deux raisons: la première, c'est que sa présence réveille encore parfois dans l'âme d'Ambroise le souvenir de la morte dont vous avez pris la place; la seconde, c'est que Herbert est riche, et que Julien est pauvre.

— Et vous croyez, maître Griffart...

— Je vous crois assez bonne mère pour souhaiter que votre fils possède autant de bien que son frère.

— Est-ce une faute?

— Cela peut devenir un crime.

— Vous allez trop loin, maître Griffart.

— Que voulez-vous, l'habitude de voir des hommes m'a rendu criminaliste. Oh! je le sais bien, on ne devient pas tout de suite et sans préparation un misérable digne de coloniser Nouméa ou de monter sur l'échafaud. Mais qui racontera l'histoire d'une mauvaise pensée! Elle traverse d'abord l'esprit comme un vent léger

joue sur le champ dont il courbe les épis; puis la grandit, et finit par souffler la tempête. Alors nul obstacle ne saurait l'entraver; elle déracine tout sur son passage, elle sème la dévastation et la ruine, et rien d'honnête ne reste plus auprès elle. Eh bien! voici le travail qui s'est fait dans votre tête, Lazarine, vous avez commencé par trouver Herbert gênant, et maintenant vous songez à vous en défaire... Ne vous révoltez pas! c'est dans votre amour pour Julien que vous cherchez une excuse. Julien est un enfant intelligent, et beau de la beauté de sa mère. Vous ne voulez pas en faire un laboureur comme Ambroise, vous rêvez pour lui l'instruction qui mène aux emplois, la fortune qui ouvre tant de portes... Mais quand bien même Ambroise cédant à vos intentions donnerait à Julien une profession libérale, qu'en résulterait-il?

— Il deviendrait savant, vous l'avez dit, et la science conduit...

— A l'hôpital... souvent. Tel que vous me voyez, madame Gerbier, j'étais avocat, j'ai mes diplômes et mes grades, vous voyez où j'en suis réduit... après avoir végété dans une grande ville où j'ai failli mourir de faim, je suis venu me fixer dans ce coin de terre où mon oncle me légua une maison de paysan et trois champs de pommes de terre. J'ai donné des conseils aux uns pour leur apprendre à emprunter; aux autres pour leur enseigner à placer leur argent; mes économies ont grossi grâce à mon adresse. On m'accuse de faire l'usure parce que je prête au mois ou à la semaine au lieu de prêter à l'an-

née...
jeunes
brevet
la voie
faut de
l'argent
encore
et toujo
placez-v
apporta
qui est
Ajones v
ne fut h
gretter
dont il r
licatesse
Madelon
dotal. Il
avait pu
pidement
son mari,
nesse, en
Il en résu
plus la p
bert.

— Les

— Deput
reux garç
tes à son
contre le
des droits.
qu'un vale
son père c

née... mais j'ai vu de trop près la misère des jeunes gens qui n'ont pour toute fortune qu'un brevet des Facultés pour vous encourager dans la voie que vous voulez faire suivre à Julien. Il faut de l'argent pour suivre ses cours, il faut de l'argent pour attendre les malades, et l'argent encore pour devenir artiste, de l'argent partout et toujours. Eh bien ! une fois, une bonne fois, placez-vous en face de la situation. Madelonne apporta à Ambroise la ferme qu'il possède et qui est la plus belle du pays : au bas mot, les Ajoncs valent trois cent mille francs. Madelonne fut heureuse en ménage et ne dût jamais regretter d'avoir donné à son mari une fortune dont il n'abusa pas... Par délicatesse, une délicatesse qui l'honore, au moment où il épousa Madelonne, Ambroise se maria sous le régime dotal. Il est possible que la jeune femme, si elle avait pu prévoir le coup qui l'a frappée si rapidement, eût fait un testament en faveur de son mari, mais la mort l'atteignit en pleine jeunesse, en pleine vie, et aucune donation n'exista. Il en résulte que les Ajoncs sont aujourd'hui non plus la propriété d'Ambroise, mais celle d'Herbert.

— Les Ajoncs appartiennent à Herbert ?

— Depuis sa majorité. C'est un bon et généreux garçon qui jamais ne demandera de comptes à son père. Il croirait commettre un crime contre le respect qu'il lui doit s'il faisait valoir des droits. Herbert travaille aux Ajoncs autant qu'un valet de ferme, il reçoit de la main de son père ce qu'il plaît à celui-ci de lui donner.

Sobre, rangé dans sa vie, il se contente de peu comme si tout ne lui appartenait pas. Oh! je comprends quelle doit être aujourd'hui votre surprise. Quand vous épousâtes Ambroise, vous n'aviez plus de mère, et la pauvre fille qui manquait de sabots se crut propriétaire des Ajoncs dès qu'elle y rentra en qualité de femme de Gerbier. On ne fit point de contrat, les paysannes ignorent le Code, et il a fallu un mot jeté par moi au hasard, il y a quelques mois, pour donner l'éveil à vos soupçons.

— Avez-vous vraiment dit ce mot, au hasard, maître?

— Et quand j'aurais trouvé bon de vous instruire?

— Bon, pour vous; mauvais pour moi...

— Je ne comprends pas.

— Si, vous me comprenez. Vous savez de quel amour j'aime Julien, et vous avez pensé qu'en apprenant qu'Herbert le ruine vous grandiriez jusqu'à la haine ce qui n'était que de l'aversion.

— Permettez, vous aller trop loin.

— Dans mes suppositions?

— Dans vos conclusions, du moins. Il se peut que je me sois dit: en éclairant Lazarine Gerbieri sur sa situation, j'en ferai une cliente... Homme d'affaires et avocat, j'ai le droit de chercher la prospérité de mon cabinet. Depuis lors vous avez plus d'une fois demandé mes conseils, vous les avez payés, nous sommes quittes... Aujourd'hui, à je ne sais quoi que je ne saurais définir, je devine que vous voulez une explication

très nettes...
nées de
en pauvre
dépensé
fait cons
se meubl
des dente
ne vous s
ture; Am
qu'il a dé
Madelonn
une fortu
pée, Julie
— Sans
— Dam
ge d'Herb
— Je c
maître Gr
Je renonc
des prodig
afin que J
dix mille
dra quinze
— Et le
Herbert.
— Toujo
— Toujo
— Mais,
et plus bas
— Je n'a
Griffart en
trant. On

très nette de votre situation, et je vous la donne... Je reprends: durant les premières années de votre mariage vous vous êtes conduite en pauvre parvenue, et vous avez largement dépensé les revenus de la ferme. Après avoir fait construire un pavillon, qui n'a pas tardé à se meubler richement, il vous a fallu de la soie, des dentelles, des bijoux; la carriole du fermier ne vous suffisant plus, vous avez exigé une voiture; Ambroise a payé, toujours payé, si bien qu'il a dépensé l'argent économisé du vivant de Madelonne. Or cet argent seul pouvait former une fortune à votre fils. La réserve est dissipée, Julien se trouve ruiné...

— Sans retour?

— Dame! puisque la ferme constitue l'héritage d'Herbert.

— Je comprends la situation aujourd'hui, maître Griffart, vous m'avez ouvert les yeux... Je renoncerai au luxe que j'aime, je réaliserai des prodiges d'économie, je me priverai de tout afin que Julien soit riche. La femme rapporte dix mille francs! si je m'en occupe elle en rendra quinze; cinq mille francs me suffiront, et...

— Et les dix mille autres appartiendront à Herbert.

— Toujours Herbert!

— Toujours.

— Mais, demanda la fermière d'une voix lente et plus basse, si le fils de Madeleine mourait?

— Je n'avais pas songé à cela... répliqua Griffart en fixant sur Lazarine un regard pénétrant. On ne pense pas à tout... Herbert est

grand, robuste et fort comme un chêne; mais avez raison, la maladie peut venir, il faut tout prévoir...

— La maladie ou un accident.

— Certainement, un accident... A la campagne... c'est un taureau qui s'emporte et vous foule aux pieds... On s'endort à l'ombre pendant la moisson... Un faucheur maladroit vous blesse... la servante fait un jus d'herbes dangereux... Herbert est chasseur, je crois?...

— Oui, chasseur enragé.

— Il ne manque ni de loups ni de sangliers dans le pays... Un coup de boutoir est vite reçu... Quelque fois un fusil trop chargé ou que l'on croyait désarmé éclate dans les mains... Nous sommes si peu de chose! Avec un seul de ces hasards un homme est mort... Eh! mais, si Herbert s'en allait de vie à trépas, son père hériterait de lui, et rien n'empêcherait alors que Julien devint plus tard propriétaire des Ajoncs.. C'est une chance lointaine, mais enfin c'est une chance.

— Que rien ne fait prévoir, vous l'avez dit, répliqua Lazarine Gerbier.

— Vous êtes éclairée maintenant?

— D'une façon complète.

— Et résolue...?

— A mettre la maison sur pied de stricte économie.

— Malgré ce que je vous ai dit?

— Si Herbert n'a pas réclamé son bien à l'époque de sa majorité, il n'y a pas de raison pour qu'il le fasse aujourd'hui. Herbert continuera à

vivre avec elle à laquelle elle ignore-t-elle que vous ignorez à présent ce qu'il a trouvé pour son père... s'est pointé.

— Un...
quiétude...

— Quel...

— Supp...

le besoin...

— Se m...

— Herb...

sans être l...

doute il a...

assez intel...

avez enlev...

laquelle il...

jeune hom...

ont été rei...

de la chari...

— Suzan...

filie est ad...

l'esprit d'E...

pied aux A...

sais, je le s...

Vous avez...

La fermi...

dans sa bou...

tation sur l...

— Vous...

tion, maîtr...

vivre avec nous et se contentera de l'existence à laquelle il est accoutumé. Peut-être même ignore-t-il ses droits... et à moins que vous jugiez à propos de l'en instruire, comme vous avez trouvé prudent de m'éclairer, je n'ai aucune raison pour qu'il s'inquiète de l'avenir quand il ne s'est point occupé du passé.

— Un seul événement pourrait déranger la quiétude que vous gardez.

— Quel événement?

— Supposons que Herbert éprouve à son tour le besoin de fonder une famille....

— Se marier, lui!

— Herbert a vingt-cinq ans, il est honnête, sans être beau, son visage ne déplaît point. Sans doute il aime son père et votre fils, mais il est assez intelligent pour comprendre que vous lui avez enlevé la meilleure part de la tendresse à laquelle il avait droit. Qui vous assure que ce jeune homme, dont les promenades à Vauvert ont été remarquées, ne demandera pas la main de la charmante Suzanne?...

— Suzanne! vous avez raison, Griffart. Cette fille est adroite et jolie, elle peut s'emparer de l'esprit d'Herbert, et du jour où elle mettrait le pied aux Ajons... j'en sortirais maître, je le sais, je le sens... Allons, j'y mettrai bon ordre. Vous avez bien fait de me prévenir...

La fermière se leva, prit quatre pièces d'or dans sa bourse, et les jeta avec une sorte d'affectation sur le bureau de l'homme d'affaires.

— Vous m'avez donné une longue consultation, maître.

— Et vous la rénumérez généreusement, Lazarine Gerbier. . . Au revoir, à toute heure du jour, et pour quoi que ce soit, vous me trouverez. . . Je me recommande à vous pour le placement de vos économies, c'est plus sûr que d'attendre la succession d'Herbert, voyez-vous. . . D'ailleurs quand on chausse les souliers d'un mort, il arrive souvent qu'on va plus loin qu'on ne voudrait. . . Au prochain jour de marché n'est-ce pas?

— Au revoir, et bonne chance.

— Bonne chance! répéta la fermière, de quelle voix étrange il a prononcé ces mots-là.

Lazarine Gerbier reprit avec lenteur le chemin de la ferme distante du village d'environ un quart de lieue.

Le matin, tandis qu'elle se rendait chez l'homme d'affaires, elle allait de son pas élastique et sûr, de ce pas de femme alerte et robuste qui ne craint jamais la fatigue et que n'effraient point les longues routes. Elle souriait en marchant, car de la ferme aux premières maisons du village les champs qu'elle longeait faisaient partie du domaine des Ajoncs. Les foins venaient d'être fauchés et leurs meules s'élevaient dans les prés laissant une saine odeur d'herbes. Les blés hauts et drus balançaient les épis jaunissants semés de coquelicots et de bluets. Dans les haies les airelles devenaient toutes noires; les branches de sureau laissaient pendre leurs grappes de jais; l'aubépine faisait éclater ses grains rouges à côté des baies écarlates des églantiers. Elle riait, la belle Lazarine, aux

meules
de fruit
dont il
disait q
cela app
rait rich
point qu
zarine c
deshérite
loi, afin
che. Ell
fils, son
pied nus
fière à l
l'aumône
yait s'éle
adoré, et
avec lui l

Mais c
nature d
Quand au
les champ
âme un m
res, ces m
mot de lu
râtre qui,
l'héritier
core. Am
milieu d'u
nue la fer
plus riche
de pain et
Chose é

meules odorantes des foin, à la haie couverte de fruits acides, aux blés jaunes, aux vergers dont il avait fallu étayer les branches. Elle se disait que tout cela était à elle puisque tout cela appartenait à son mari, et que Julien serait riche un jour. Sans doute elle n'ignorait point que Gerbier avait deux enfants, mais Lazarine comptait sur son ascendant pour faire déshériter Herbert autant que le permettrait la loi, afin que Julien fut plus heureux et plus riche. Elle se demandait alors ce que serait son fils, son enfant à elle, qu'on avait vu mendier pied nus dans la lande et qui se montrait si fière à l'égard de ceux qui lui avaient fait l'aumône. Elle souriait à l'avenir. Elle se voyait s'élevant à mesure que grandissait ce fils adoré, et quittant un jour les Ajoncs pour aller avec lui habiter la ville.

Mais combien ses pensées avaient changé de nature dans l'espace de quelques heures. Quand au retour ses regards se tournaient sur les champs fertiles, elle sentait au fond de son âme un mouvement de révolte furieux. Ces terres, ces moissons étaient le bien d'Herbert. Un mot de lui pouvait chasser de cette ferme la marâtre qui, jusqu'à ce jour, s'était demandé si l'héritier de Madeleine y resterait longtemps encore. Ambroise Gerbier demeurait pauvre au milieu d'une grande opulence, et Lazarine devenue la femme d'Ambroise ne se trouvait guère plus riche que durant les jours où elle manquait de pain et de souliers.

Chose étrange, au lieu de savoir gré à Her-

bert de la générosité dont il faisait preuve, elle le haïssait davantage pour ses bienfaits. Elle lui gardait rancune de la délicatesse de sa conduite. Elle ne l'aimait pas avant d'aller chez Griffart, et maintenant son aitipathie devenait féroce.

— Que faire? se demandait-elle en marchant, que faire?

La prudence lui conseillait d'attendre les événements, mais la fièvre brûlait ses veines. Elle ne se sentait plus la force de vivre près de cet Herbert à qui appartenait le toit sous lequel elle logeait.

Huit jours auparavant, elle songeait à le faire chasser de la maison paternelle; elle n'osait plus, elle ne le pouvait plus.

Tout en marchant avec une lenteur croissante, elle cueillait des herbes le long des talus des fossés, et sa main ramassait avec une sorte de rage des plantes d'apparence triste et de nature dangereuse.

C'étaient des digitales à cloches rouges, des belladones livides, des cigues à aubelle verdâtre. Le bouquet grossissait lentement, et à mesure qu'il remplissait la main de Lazarine, celle-ci se traînait plus péniblement du côté de la ferme.

Tout à coup un éclat de rire harmonieux retentit derrière un grand sureau; une charmante tête d'enfant s'encadra au milieu du feuillage sombre et des ombrelles noires, et la fermière en même temps qu'elle recula de deux pas laissa échapper son bouquet.

D'un l
près d'el

— Oh!

mère! J

demandé

Tu es de

Qua's-tu

là... que

bert voya

forte en l

la cigue,

— Jette

s'emparar

la route e

Herbert

bert?

— C'est

plantes, l

les dessin

noms dan

vant qu'o

ce qu'il s

— De s

— Il es

— Il de

rien à env

— Mais,

jalouser a

plus riches

La ferm

te de l'enf

passionnée

— Je t'a

un point q

D'un bond l'enfant se trouva dans le chemin, près d'elle, et lui serra ses bras autour du cou.

— Oh! comme tu as été longtemps au village, mère! Je t'ai cherchée partout, et le père t'a demandée. Je t'ai fait grand'peur, n'est-ce pas? Tu es devenue toute pâle... Et ton bouquet? Qua's-tu donc fait de ton bouquet? Ah! le voilà... quel drôle de goût tu as, mère! Si Herbert voyait cela, il penserait que tu n'es guère forte en botanique... la belladone, les digitales, la cigue, tous poisons...

— Jette ces fleurs, jette-les! dit Lazarine en s'emparant des mains de son fils. En marche, la route est longue, on cueille n'importe quoi?..

Herbert, à quel propos m'as-tu parlé d'Herbert?

— C'est qu'il m'enseigne à reconnaître les plantes, leurs vertus, leur utilité, et j'essaie de les dessiner en même temps que je classe leurs noms dans ma mémoire. Herbert est plus savant qu'on ne croit, vois-tu, et il m'apprend ce qu'il sait.

— De sorte que tu l'aimes, Herbert?

— Il est si bon pour moi, répondit l'enfant.

— Il devient facile d'être bon quand on n'a rien à envier aux autres.

— Mais, demanda Julien, que pouvons-nous jalouser aux autres, puisque nous sommes les plus riches du pays.

La fermière prit dans ses deux mains la tête de l'enfant et l'embrassa avec une tendresse passionnée.

— Je t'aime, lui dit-elle, je t'aime Julien à un point que tu ne pourras comprendre.

Puis saisissant la main de l'enfant, elle l'entraîna vers la ferme. La première personne qu'elle aperçut fut Herbert. Debout près de la haute porte de la ferme, bien campé sur les hanches, remarquablement beau dans sa grâce et sa force de paysan, il adressait de la main un signe d'adieu à deux femmes qui venaient de franchir l'enclos des Ajoncs. La plus jeune des deux souriait. Elle avait les bras chargés de bottes de roses. Evidemment Herbert avait pour elle dépouillé le parterre. S'il laissait le blé à son père, il se croyait le droit de disposer des fleurs.

— A la bonne heure ! fit Julien, voilà comment je comprends les bouquets. Elle est bien jolie Suzanne Langlois, trouves-tu, mère ?

— Oui, fit Lazarine d'une voix rauque, jolie à prendre les champs après avoir dévalisé le jardin. Oh ! pensa-t-elle, Griffart à raison, s'il allait se marier. . .

Encore une fois son regard se fixa sur Herbert :

— Est-ce que jamais ce garçon-là mourra avant son père ? Et cependant s'il vit la ferme lui restera et mon fils sera pauvre . . . Pauvre lui ! Mais je serais volée alors ! Non ! non ! Julien sera riche, riche, le plus riche du pays !

Elle jeta un regard plein de haine à Herbert et pénétra dans la grande salle où le fermier vérifiait des comptes.

Jamais
vu de plus
Gerhier. C
capable de
s'épanouiss
ses bonheu
et sérieuse
hissait par
c'est qu'au
sentait cou
n'oubliait p
mort de M
marâtre à
vre femme
lui imposer
vouement d
porté la for
mer pour l'e
félicité don
prendre sa
qu'elle était
broise ven
nouillée prè
au souvenir
les saints, s

II

LA MARATRE

Jamais depuis de longues années on n'avait vu de plis soucieux sur le front d'Ambroise Gerbier. Cet homme d'un naturel bon et droit, capable de volences, mais non pas d'injustice, s'épanouissait au milieu de son opulence et de ses bonheurs de famille. Il aimait gravement et sérieusement Herbert, si sa tendresse trahissait parfois quelque chose de contraint, c'est qu'au fond de sa conscience Gerbier se sentait coupable à l'égard de son fils aîné. Il n'oubliait point la promesse faite au lit de mort de Madelonne de ne jamais donner une marâtre à son fils; il comprenait que la pauvre femme possédait doublement le droit de lui imposer un deuil de toute la vie et un dévouement de toutes les heures. Elle avait apporté la fortune à Ambroise et pouvait réclamer pour l'enfant qu'elle laissait après elle une félicité dont Dieu ne lui permettait pas de prendre sa part. Elle mourut résignée, parce qu'elle était chrétienne, consolée parce qu'Ambroise venait de jurer devant Herbert agneouillée près du lit funèbre qu'il restait fidèle au souvenir de la trépassée. Il avait juré sur les saints, sur Dieu, sur son baptême et sur sa

rédemption. Il avait prononcé le plus sacré des serments puisque le ciel en était témoin, le plus irrévocable aussi, puisque celle qui l'exigeait ne pouvait jamais l'en relever.

Herbert comptait onze ans lors de la mort de sa mère, et il avait si bien compris toute la valeur des paroles échangées qu'il se jeta en sanglotant dans les bras d'Ambroise et lui répéta d'une voix brisée :

— Père! père, Dieu sait si je t'aime, mais il me semble qu'à cette heure l'âme de ma mère passe en moi, afin que je te chérisses encore davantage.

Tous deux portèrent le deuil de Madelonne avec les signes d'une douleur profonde, mais l'un devait toujours se souvenir, et l'autre ne tardait pas à oublier.

Sans doute un violent combat s'éleva dans l'âme d'Ambroise à la première tentation de manquer à sa parole; il la repoussa, il la considéra comme un crime, puis il s'y accoutuma, et dans cette âme violente qui cesse de recourir à Dieu dès qu'elle eut entendu la parole du mauvais ange, l'oubli du serment suivit de près la première pensée dangereuse.

Résolu à épouser Lazarine, le fermier ne se sentit cependant pas la force d'accomplir cet acte en présence de l'enfant de la morte.

Le parrain d'Herbert suppliait en vain depuis longtemps le fermier des Ajoncs d'envoyer chez lui son filleul; Ambroise profita d'une invitation plus pressante, un valet de ferme conduisit Herbert à la Saulnaie, et en son ab-

sence, mal
vations et
l'obstinati
vint le ma
dot que sa
Le lende
écrivit à
pour lui
les conditi
voyer Her
L'enfant
se qu'il to
tour aux
jour de sa
tandis que
et que le
bert résolu
demandait
— Mon
vieux prêt
mier désir
teriez sur
la transgre
ne, qui est
vous à tout
soumettre.
vous blesse
les plus g
il est votr
respect que
plus, vous
souffrez à l
tendresse d

plus sacré, présence, malgré le curé du village dont les observations et les conseils n'avaient pu vaincre l'obstination du fermier, Ambroise Gerbier devint le mari d'une fille qui ne lui apportait en dot que sa beauté!

La mort de toute la famille jeta en deuil le village, et lui révéla, mais il ne put rien faire, ma mère mourut encore dans la nuit. Madelonne pleura de douleur, mais elle ne put rien faire, elle alla dans la chapelle de la Vierge, et se mit à prier. — Mon enfant, ne cessait de lui répéter le vieux prêtre, si vous persistez dans votre premier désir de rester chez Jean-Marie, vous jetteriez sur votre père un blâme sans appel. S'il a transgressé une promesse sacrée, Madelonne, qui est au ciel, a le droit de lui pardonner; vous à toute heure, et partout, vous devez vous soumettre. Il vous afflige, il vous froisse, il vous blesse dans les sentiments les plus purs, les plus généreux de votre âme, qu'importe! s'il est votre père! Vous lui devez autant de respect que s'il avait gardé sa parole, je dirai plus, vous lui devez autant d'amour. Vous souffrez à la pensée qu'il a pris une part de la tendresse de son cœur pour la reporter sur une

Le lendemain même de son mariage, Gerbier écrivit à Jean-Marie, le parrain d'Herbert, pour lui annoncer l'événement qui changeait les conditions de sa vie, et le pria de lui renvoyer Herbert.

L'enfant ressentit une surprise si douloureuse qu'il tomba violemment malade, et son retour aux Ajoncs dut être différé jusqu'au jour de sa guérison. Tandis qu'il souffrait, tandis que le médecin le disputait à la mort, et que le curé rassérénait sa jeune âme, Herbert résolut d'accepter le sacrifice que Dieu demandait de lui.

étrangère? fiez-vous à Dieu, cette tendresse vous sera rendue autrement peut-être, mais à coup sûr le Seigneur vous consolera... Rappelez-vous, mon cher enfant, que l'autorité d'un père représente celle de Dieu, et que le plus terrible malheur qui puisse frapper en ce monde un enfant ou un homme est la malédiction paternelle.

— Mais mon père ne peut pas me maudire, mon père ne saurait pas même me blâmer en voyant que je souhaite demeurer ici, sans affronter, sans subir la présence de sa nouvelle femme, de celle qui a volé la place de ma mère.

— Comprenez-moi bien, mon enfant: dans le village que votre père habite tout le monde a vu avec surprise ce qui vient de s'accomplir. Si vous restiez ici, on accuserait votre père de vous avoir chasser de sa maison. La vérité suffit, n'y ajoutez rien. Votre place est là-bas, près de lui, dans la demeure qu'habita Madeleine. Votre présence suffira pour empêcher les amis, les voisins de témoigner à Ambroise ce qu'ils pensent au fond du cœur. La vie est dure, mon enfant, Dieu permet que vous l'appreniez de bonne heure; j'espère que vous serez assez fort pour vaincre la douleur qui vous frappe.

— Oui, oui, monsieur l'abbé, je ferai ce que je pourrai, je cacherai mon chagrin; mon père est mon père; je disputerai sa tendresse à celle qui me l'a prise; je l'aurai comme avant; je tâcherai d'oublier qu'il a menti pour me souvenir seulement de ce que je lui dois... Mais elle, cette femme, cette mendicante...

— Cette
votre père.

— Je ne

— A déf
mission et

— Le res

— Au no
blesser dan

sie. Dieu

exige l'hom

prescription

ne vous ab

ni par celu

— Jamai

sieur l'abbé

mais, jamai

mériterai la

Le lender

retien, Hei

rain et repr

Ambroise

fois le père

bert se jeta

avec une te

C'était pl

rendit à He

la salle où I

Le regard

anxiété sur

avoir tourné

peu pâle, mi

main que lu

Rien en a

— Cette mendiante est devenue la femme de votre père.

— Je ne lui dois rien, elle!...

— A défaut d'amour, vous lui devez la soumission et le respect.

— Le respect?

— Au nom de votre père que vous ne pouvez blesser dans la personne de celle qu'il a choisie. Dieu le veut, mon enfant, et ce que Dieu exige l'homme doit le faire. Si vous suivez ces prescriptions, croyez-le, Herbert le Seigneur ne vous abandonnera jamais et vous serez béni par celui qui vous afflige.

— Jamais je n'oublierai ces paroles, monsieur l'abbé, jamais! Et, soyez-en certain, jamais, jamais, quoi que je souffre là-bas, je ne mériterai la malédiction de mon père.

Le lendemain du jour où il avait eu cet entretien, Herbert quittait la ferme de son parrain et reprenait le chemin des Ajoncs.

Ambroise était allé au-devant de lui. Cette fois le père tremblait devant l'enfant. Herbert se jeta au cou d'Ambroise et l'embrassa avec une tendresse mêlée de douleur.

C'était plus que n'attendait le fermier. Il rendit à Herbert ses caresses et l'amena dans la salle où Lazarine les attendait tous deux.

Le regard de la jeune femme se fixa avec anxiété sur l'adolescent, et celui-ci, après avoir tourné vers son père son beau visage un peu pâle, mit sa main tremblante dans la main que lui tendait sa belle-mère.

Rien en apparence ne fut changé dans la vie

de famille. Lazarine se montra douce et pre- que affectueuse pour Herbert. Ambroise pa- rut éprouver un redoublement de tendresse pour le fils de Madelonne, et celui-ci, bien qu' cruellement frappé, se plia à sa nouvelle exis- tence.

Peut-être dut-il au second mariage de son père un amour plus grand pour la solitude et un désir de s'instruire que jusqu'alors il n'a- vait pas manifesté. Sur ce point l'abbé Ville- neuve, curé du village, lui vint en aide, et grâce à la bibliothèque et aux leçons du vé- nérable vieillard, Herbert apprit beaucoup sans souhaiter pour cela quitter la ferme dans laquelle il avait grandi.

Herbert aimait la terre. Dieu l'avait créé laboureur. Il se trouvait rien de comparable aux beautés de la nature, et si, durant ses heu- res de repos et de solitude, il demandait à la science une partie de ses secrets, c'était afin d'apprendre à mieux chérir encore les champs dont les moissons le faisaient riche, les bois au fond desquels il promenait ses rêveries.

Du reste, un événement attendu par Ambroise avec une impatience inquiète vint apporter plutôt une joie qu'une douleur à l'enfant de Madelonne. Lazarine devint mère et le cœur d'Herbert s'attacha tout de suite à Julien. On lui donnait à aimer, à défendre un être plus faible que lui, il se sentit prêt à lui sacrifier une part de sa vie. Ce qui, pour un autre eût été une cause de désespoir le combla de joie. D'ailleurs il voyait sourire son père, et il avait promis de rendre son père heureux.

Jusqu'au jour où Lazarine s'était mariée pour Herbert, il n'avait pas été à son côté pendant cette occasion.

dans ses bras Elle ne vit pas un ennemi pendant qu'il vint subitement à elle pour sonner l'hypocrisie.

et Herebrt fut aperçut pas et répugnait à progressivement,

Ambroise se reti- Julien. La f- pliquèrent d'a- ternelle, mais de douter qu- ment complic- gement.

Il souffrit s- voirs avec la- études et se re- l'abbé Villene- douleur qu'He- Julien aima- enfant gâté.

refusât quelqu- était bien véri- le et débile qu- ses trop passi- funestes.

Jusqu'au jour où son fils vint au monde, Lazarine s'était montrée douce et presque bonne pour Herbert; elle lui savait gré de sa façon d'être à son égard et le lui témoignait en mainte occasion. Mais du jour où elle tint Julien dans ses bras, tout changea de face pour elle. Elle ne vit plus dans Herbert qu'un rival, un ennemi pour son propre enfant. Elle en vint subitement à le hair, et l'affection d'Herbert pour son fils, loin de l'apaiser, fut taxée d'hypocrisie. Elle jugea Herbert d'après elle, et Herbert fut condamné. Celui-ci ne s'en aperçut pas d'abord. Son âme droite et pure répugnait à croire au mal. Cependant, progressivement, il comprit que la tendresse d'Amброise se retirait de lui pour se reporter sur Julien. La faiblesse, la grâce de l'enfant expliquèrent d'abord à Herbert la conduite paternelle, mais enfin il ne lui fut plus possible de douter que Lazarine était non pas seulement complice mais instigatrice de ce changement.

Il souffrit sans se plaindre, remplit ses devoirs avec la même ponctualité, continua ses études et se rendit seulement plus souvent chez l'abbé Villeneuve, qui devina facilement une douleur qu'Herbert ne lui révéla jamais.

Julien aimait Herbert avec despotisme, en enfant gâté. Il ne comprenait pas qu'on lui refusât quelque chose. Le maître des Ajoncs était bien véritablement cet enfant un peu pâle et débile qui grandissait entre des tendresses trop passionnées pour ne pas lui devenir funestes.

C'était sans étonnement que Julien voyait travailler rudement son père et son frère, tant dis qu'il agissait à sa fantaisie; il ne s'étonnait point de porter des habits de drap fins tandis qu'Herbert et Ambroise se contentaient pour leurs vêtements d'étoffes solides mais communes. On ne lui parlait jamais du travail et toujours du plaisir. Il étudiait cependant parce que son frère aîné lui consacrait ses heures de liberté. D'ailleurs Julien était orgueilleux, et sans savoir encore ce qu'il voulait faire, il sentait déjà qu'il ferait quelque chose: science ou art, il ignorait, mais il répétait souvent à sa mère:

— Puisque je suis riche, je veux devenir un homme qui te fera honneur.. Laisse-moi chercher ce que je veux être; quand je le saurai je ne songerai plus qu'à atteindre mon but.

Et l'enfant lisait, écrivait, dessinait, s'interrogeant sur l'avenir, incertain sur sa voie mais sûr d'un seul point, c'est qu'il ne cultivait jamais la terre.

Peu de mois avant la majorité de son fils aîné, Ambroise Gerbier devint grave. Il eut des conférences avec Griffart et il se rendit même chez un notaire de Rennes. Chacune de ses visites et de ses consultations le rendit plus sérieux.

Enfin, un soir il emmena Herbert dans la chambre où Madelonne était morte, comme s'il éprouvait le besoin de s'abriter derrière ce souvenir, puis il tira de sa poche divers papiers, les plaça sur la table et dit à Herbert:

— Te vois-tu un homme à ces affaires et à ces dépenses? — J'ai bien un père.

— Laque-tude.

— Si vous

— Si je t

— Je ne

Je suis vot

se vous sor

pièce que j

telle qu'elle

besoin de v

content de

que, de mèn

vous me bér

— Herber

mier.

Il tendit

et s'y précipita

— Oui, tu

tu aurais pu

me l'a pas

moigner de l

Oh! de tout

je te remerci

— Je suis

homme. Et

avec ces pap

— Le nota

es comptes

— Te voilà un homme de ce jour, mon fils, un homme ayant le droit de t'occuper de tes affaires et de savoir...

— J'ai besoin de savoir une seule chose, mon père.

— Laquelle? demanda Gerbier avec inquiétude.

— Si vous m'aimez...

— Si je t'aime... peux-tu croire?...

— Je ne crois rien, je ne soupçonne rien...

Je suis votre fils et mon respect, ma tendresse vous sont acquis... Mais ici, dans cette pièce que je vous remercie d'avoir conservée telle qu'elle était quand mourut ma mère, j'ai besoin de vous entendre me dire que vous êtes content de moi, que j'ai rempli mon devoir, et que, de même que ma mère expirante m'a béni, vous me bénissez à votre tour...

— Herbert! mon cher Herbert! s'écria le fermier.

Il tendit les bras et l'enfant de Madelonne s'y précipita.

— Oui, tu es un bon, un noble fils, Herbert! tu aurais pu me faire cruellement sentir.. tu ne l'a pas fait!... Tu étais en droit de témoigner de la froideur à Julien et tu l'aimes!.. Oh! de toute mon âme, Herbert, je te bénis et je te remercie!...

— Je suis payé, mon père, répondit le jeune homme. Et maintenant, que me voulez-vous avec ces papiers?...

— Le notaire demande, tu sais, les affaires.. les comptes de tutelle... car tu es majeur..

— Un fils n'est jamais majeur tant que son père existe... Où dois-je apposer ma signature sur ces papiers?

— Ici... Mais quoi... sans lire!...

— Vous êtes un honnête homme et je suis votre enfant.

— Sans doute; mais...

— Si vous croyez me redevoir quelque chose, embrassez-moi comme vous l'avez fait tout à l'heure.

— De grand cœur, oui, de grand cœur, Herbert!

L'étreinte qui rapprocha ces deux hommes fendit le mur de glace invisible qui semblait s'être élevé entre eux depuis que Julien grandissait. Le père et le fils souriaient et pleuraient tout ensemble, et quand Ambroïse quitta la chambre de Madelonne où Herbert restait seul, il ne put s'empêcher de dire à Lazarine, avec l'expression d'une joie vraiment paternelle:

— J'ai un digne, un digne et bon fils!

— Qu'a-t-il donc fait pour vous émouvoir si fort?

— Ce qu'il a fait, ma foi! ce qu'imiteraient bien peu de garçons de son âge. Je lui rends justice à mon Herbert, il travaille du matin au soir, et sauf le dimanche qu'il passe à l'église ou dans sa chambre occupé de ses livres, il consacre la semaine au labeur comme mes valets... Enfin, tout à l'heure il pouvait me demander des comptes, réclamer... me jeter dans un grand embarras, plus cruel que vous

ne le croyez papiers sans de l'aimer.

— mé peut-être

— Est-ce

— A vous,

— Le sais

d'élever si

point dans

procher de

peut-être qu

ble pour mo

— Ai-je de

— Non, sa

moindre par

feraient com

gret de m'av

— Pas un

vous savez t

ne; mais vou

ainé, l'enfant

— Vous m

qua Lazarine

fautes d'Herb

j'ai souffert

vous ai entr

rendu ici ma

nait pas de s

fil... Aimez

tre devoir; c

gressé une p

une morte; v

de remords, i

duire vos pré

ne le croyez, Lazarine; eh bien! il a signé ces papiers sans les lire et ne m'a demandé que de l'aimer... comme je ne l'ai pas assez aimé peut-être...

— Est-ce un reproche que vous m'adressez?

— A vous, et pourquoi, Lazarine?

— Le sais-je? tandis que vous êtes en train d'élever si haut votre fils, ne comparez-vous point dans votre pensée?... Si vous vous reprocher de ne l'avoir pas assez aimé, c'est peut-être que vous vous êtes montré trop faible pour moi, trop tendre pour Julien...

— Ai-je donc dit cela?

— Non, sans doute car ce serait cruel; la moindre parole amère, la plus légère pensée me feraient comprendre que vous éprouvez du regret de m'avoir épousée pauvre, dénuée et...

— Pas un mot de plus! s'écria le fermier; vous savez trop combien je vous aime Lazarine; mais vous me laisserez chérir aussi mon fils aîné, l'enfant de Madelonne.

— Vous me comprenez mal, mon ami, répliqua Lazarine. Si parfois j'ai gémi des défauts d'Herbert, si j'ai blâmé sa sauvagerie, si j'ai souffert de son muet dédain, jamais je ne vous ai entretenu de choses qui ont parfois rendu ici ma vie amère... Il ne m'appartenait pas de semer la zizanie entre le père et le fils... Aimez votre aîné, c'est votre droit, votre devoir; car enfin pour moi vous avez transgressé une promesse sacrée, promesse faite à une morte; vous n'avez point paru en éprouver de remords, mais un autre s'est chargé de traduire vos préoccupations et vos tristesses.

— Un autre! Voulez-vous me faire entendre qu'Herbert?...

— Je ne rien dit, Ambroise; vous aimez votre fils et vous avez raison. Je ne puis pas exiger pour Julien...

— Tais-toi, Lazarine! tais-toi! s'écria Gerbier; tu viens sans t'en douter de me faire beaucoup de mal... J'arrivais ici heureux, l'âme soulagée d'un poids énorme, et tout à coup tu me rends triste... On dirait que tu souffres par Herbert... Jamais cependant je ne l'ai vu te manquer de respect. Il se montre à l'égard de Julien le meilleur des frères, et j'avoue que sa conduite m'a toujours paru à l'abri de tout reproche.

— Il a trouvé dans sa force de caractère la volonté de dissimuler ses véritables sentiments comme votre femme a puisé dans sa tendresse le courage de se taire. Oublions ceci, Ambroise, vous l'avez dit tout à l'heure: Herbert est maintenant un homme, il comprendra certaines choses qui, jusqu'à cette heure, lui ont échappé... Qu'est-ce que je demande, moi? la concorde de la famille, la tendresse de tous. Je le regarde comme un second fils, obtenez qu'il ne me traite pas en marâtre.

— Lazarine!

La fermière quitta rapidement son mari, comme si elle avait la crainte d'en dire davantage.

— Il n'était que gênant, fit-elle, il devient dangereux.

Les paroles de sa femme avaient éteint la

joie d'Ambroise
fils pour ne
cusations po
— Ah! je
et si ce que
Mais non!
d'Herbert, la
prouve sa si
pour Julien
de mon cœur
de mon âge
peut-être, et
châtié pour
Le fermier
pénible que
tant, soit po
privait en ri
qu'il lui deva
ne se trompa
cha davanta
Celui-ci, se
tueux et bon
sous l'impres
le. Son cara
brissait. Mé
passait sur s
rentrait parf
un peu de l'é
le distinguaie
Si Madelon
de deviné que
bert; mais c
éprouvé déjà,

joie d'Ambroise; il oublia la générosité de son fils pour ne plus se souvenir que des vagues accusations portées par Lazarine.

— Ah! je saurai, pensa-t-il; je surveillerai, et si ce que ma femme m'a laissé entrevoir... Mais non! c'est impossible; l'attendrissement d'Herbert, la générosité de sa conduite, tout me prouve sa sincérité... Lazarine est jalouse pour Julien et cependant Dieu sait quelle part de mon cœur a prise dans ma vie ce Benjamin de mon âge mûr... Une part trop grande, peut-être, et je redoute souvent que Dieu me châtie pour une préférence involontaire.

Le fermier s'efforça de bannir l'impression pénible que cette scène lui avait laissée; cependant, soit pour se rendre témoignage qu'il ne privait en rien son fils de la part d'affection qu'il lui devait, soit pour s'assurer que Lazarine se trompait dans ses craintes, il se rapprocha davantage d'Herbert.

Celui-ci, sans cesser de se montrer affectueux et bon à l'égard de son père, semblait sous l'impression d'une préoccupation nouvelle. Son caractère si ouvert et si franc s'assombrissait. Mélancolie ou douleur, un nuage passait sur son âme. Il sortait plus souvent, rentrait parfois assez tard et paraissait perdre un peu de l'énergie et de l'amour du travail qui le distinguaient autrefois.

Si Madelonne eût encore vécu elle aurait vite deviné quel secret renfermait le cœur d'Herbert; mais ce jeune homme grave, studieux, éprouvé déjà, savait à peine pourquoi il se

plaisait davantage dans la solitude et quelle in- Il faudrait
vincible attraction le faisait porter ses pas vers les champs,
la demeure de Suzanne Langlois, dont le père, homme d'affaires,
était un des riches propriétaires du pays. cœur, et He

Le plus souvent, quand Herbert passait de son pouvan
vant la maison garnie de treillages verts son âme déli
long desquels fleurissaient des rosiers blancs. Son attitu
une tête de jeune fille délicate et blanche s'en don d'une f
cadrait entre les fleurs. Elle souriait au fil accentuée.

d'Ambroise Gerbier et Herbert continuait ses pas été préve
route d'un pas joyeux, sentant s'épanouir son l'eût interrog
cœur comme s'ouvrent les calices des fleurs à Ambroise re
la rosée de mai. Il se disait bien qu'il devait de reproche
parler à son père de cette préoccupation nou étaient venus
velle et lui demander s'il accueillerait volon d'épancher r
tiers Suzanne dans sa famille; mais la pensée arrivaient à
d'avoir à discuter la question de son mariage devinait que
autant avec Lazarine qu'avec Ambroise rete suspicion; A
nait sur ses lèvres une confiance prête à s'é tristesse croi
chapper de son cœur. grès de sa ja

Il n'ignorait point d'ailleurs que, si le père. Des semain
Langlois passait pour un excellent homme, on Plus d'une
le disait intéressé. Il croirait donc rempli mari ou de s
un devoir en s'informant de la situation de for de défendre i
tune d'Herbert, et celui-ci se demandait com Elle question
ment se régleraient les questions d'argent. chacune de s

Herbert ne pouvait se résoudre à demander perfidie.
des comptes à son père. Il ne comprenait pas. Un soir Lu
que jamais Ambroise pût cesser de se croire le avec Gerbier
maître des Ajoncs. Mais, d'un autre côté, il les larmes:
admettait que Langlois et Suzanne elle-même — Mon am
ne consentirait point à ce que la nouvelle ma erifice.
riée entrât dans la maison de son époux sans — Un sacr
que sa situation se trouvât bien tranchée. — Nous de

quelle in Il faudrait donc aligner des chiffres, séparer pas vendes champs, aller chez un notaire, mettre les t le perhommes d'affaires de moitié dans les choses du days. cœur, et Herbert reculait devant une explica-ssait de tion pouvant entraîner un froissement pour verts lson âme délicate et un chagrin pour Gerbier. s blancs Son attitude vis-à-vis d'Ambroise changeait che s'end donc d'une façon insensible d'abord, puis plus t au filaccentuée. Si le fermier des Ajoncs n'avait uavait se pas été prévenu contre son fils par Lazarine, il ouir sonPeût interrogé avec tendresse; mais à son tour fleurs : Ambroise redoutait d'entendre sortir un mot il devaide reproche de la bouche de son fils. Ils en on nouétaient venus à ne plus se comprendre et, faute t volond'épancher mutuellement leurs cœurs, ils en a pensésarrivaient à une sorte de défiance. Herbert mariagdevinait que son père ressentait une sorte de se rete suspicion; Ambroise croyait découvrir dans la te à s'é tristesse croissante du jeune homme les pro- grès de sa jalousie contre Julien.

le père Des semaines, des mois se passèrent. me, ou Plus d'une fois, surtout en présence de son remplimari ou de ses domestiques. Lazarine affecta de for de défendre à son fils de sortir avec son frère. it com Elle questionnait minutieusement l'enfant, et ent. chacune de ses paroles renfermait une cruelle mande perfidie.

ait pas Un soir Luzarine s'enferma dans sa chambre roire le avec Gerbier et lui dit d'une voix étouffée par côté, il les larmes :

e-même — Mon ami, nous devons faire un grand sa- lle ma sacrifice.

ix sans — Un sacrifice!... Pourquoi?... lequel?

ée. — Nous devons nous séparer de Julien.

— Pour le mettre au collège, n'est-ce pas? Voilà ce que je craignais, ce que je prévoyais. . . Julien est intelligent et tu ne veux pas qu'il soit cultivateur comme son père. . . Herbert et moi nous suffisons pour les travaux de la ferme. . . Crois-tu que l'avenir de cet enfant me préoccupe moins que toi? Je ne veux pas plus laisser son intelligence inculte que je ne stérilise mes champs faute de soins. . . Quand je le vois étudiant avec tant d'ardeur, s'occupant au dessein, à la musique, je me dis que peut-être il serait possible d'en faire un de ces hommes dont parlent les feuilles publiques. . . Voilà ce que tu veux aussi, Lazarine. . . Eh bien! tu aurais dû me l'avouer plus vite et ne pas couvrir une douleur qui m'a souvent inquiété. . . Tu sais combien je t'aime et combien Julien m'est cher. . . Rassure-toi, j'ai trouvé la combinaison que tu cherches. . . notre fils acquerra toute l'instruction que nous pouvons désirer, et cependant nous le garderons ici quelques années encore. . . Je ne suis qu'un paysan, mais je possède plus d'écus que bien des bourgeois et j'agirai comme font les parents riches. . . je donnerai un précepteur à Julien. . . On m'a procuré l'adresse d'un jeune homme peignant bien, parlant l'anglais, l'allemand, l'italien et toutes les langues qu'on lit sans les parler; il viendra chez nous pour quatre mille francs par année. . . Je t'é ménageais cette surprise pour ta fête. . . tu vas au-devant de ma confiance, c'est bien. . . Tu le vois, Julien deviendra savant, et cependant tu n'en seras pas séparée. . . Remercie-toi en m'embrassant.

Lazarine s
son mari.

— Vous ét
ment le meil
nous avons g
Oui, vous av
de ma vie; j
célébrité s'il
le bonheur.

tié de mon vo

— Penses-t
ter la maison

— Je redou

— Il te l'a

— Non, réj
que farouche
viné le reste,
son frère aîné
manifeste ur

— Lazarine

— J'aime J
défends com
dans la maiso
Madelonne, m
de trembler p
lége, Ambroi
quand Herber
quand aucune
mon âme les

— C'est de
folie! On me
secondes femm

— Pourquoi
râtres" — Am

pas? Lazarine se contenta de serrer la main de
vais.. son mari.

qu'il — Vous êtes bon! dit-elle. Vous êtes réelle-
erbert ment le meilleur des hommes, et Julien et moi
de la nous avons grandement raison de vous aimer..
nt me Oui, vous avez deviné l'une des préoccupations
; plus de ma vie; je veux pour Julien la fortune, la
e sté- célébrité s'il se peut, mais je demande surtout
nd je le bonheur. Votre projet ne réalise que la moi-
tant je tié de mon vœu.

peut- — Penses-tu donc que Julien souhaite quit-
hom- ter la maison?

Voi- — Je redoute qu'il ait cessé de s'y plaire.

bien! — Il te l'a dit?

pas — Non, répondit Lazarine d'une voix pres-
été.. que farouche: j'ai deviné cela comme j'ai de-
ulien viné le reste, comme j'ai compris la haine de
ombi- son frère aîné, comme je redoute de la voir se
terra manifester un jour.

sirer, — Lazarine! que veux-tu dire?

s an- — J'aime Julien, reprit la fermière, et je le
mais défends comme je puis. Herbert est chez lui,
reois dans la maison de son père, dans la maison de
je Madelonne, mais je ne me sens plus le courage
m'a de trembler pour Julien... Envoyez-le au col-
nant lége, Ambroise, vous le reverrez plus tard,
a et quand Herbert aura formé un établissement,
; il quand aucune animosité ne jettera plus dans
par mon âme les terreurs qui l'assiégent.

our — C'est de la folie! s'écria Ambroise; de la
nce, folie! On me l'avait bien dit que jamais les
sa- secondes femmes...

ie.. — Pourquoi ne dites-vous pas — “les ma-
râtres” — Ambroise?

— Parce que jusqu'à ce moment j'avais cru que tu pourrais vivre près de mon fils.

— C'est le vôtre qui hait le mien ! et je l'éloigne de peur qu'on me le tue...

Le fermier se dressa pâle comme un mort, ses deux poings frappèrent violemment la table de chêne. Puis, brusquement, il tomba en arrière, la face empourprée, l'œil injecté de sang.

Oh ! s'écria Lazarine, j'ai dépassé le but.

Elle ouvrit la porte toute grande en appelant les valets. Herbert accourut le premier ; il souleva Ambroise dans ses bras, le déposa sur son lit, puis, s'efforçant de calmer la douleur de Julien et le désespoir de Lazarine, il s'élança hors de la maison et courut chercher le médecin du village. Il le ramena avec lui et l'accompagna dans la chambre du malade.

Une saignée sauva le fermier.

Quand il ouvrit les yeux, il vit Lazarine agenouillée près de son lit, Julien se jeta dans ses bras avec un élan de vive tendresse, et Herbert vint à son tour afin d'embrasser le cher malade.

Mais, à l'aspect d'Herbert, Ambroise fit un mouvement rapide et tourna son visage blême du côté de la ruelle de son lit.

— Laissons-le dormir, dit tristement Herbert, qui sortit de la chambre.

Il ne voulut point paraître avoir compris le mouvement répulsif de son père, mais il en garda au fond de l'âme une blessure qui ne devait jamais guérir.

La petite
pentait entre
rais, les aru
des herbes
tantôt rapid
long de ses
liés à des pic
de pêche flot
breuses. Pa
des lavandiè
les martins-
vait le labeu
naient silenc
le concert in

C'était le j
re que le fils
cher la solit
dans les sau
ces, il y appo
les feuilles a
ches s'épand
apercevait ri
Vauvert, et
des larmes r

III

SUZANNE

La petite rivière était charmante; elle serpentait entre les iris jaunes, les flambes de marais, les arums sauvages, tantôt endormie sous des herbes chevelues et des fleurs neigeuses, tantôt rapide entre des touffes de saules. Le long de ses rives des batelets se balançaient liés à des piquets par des amarres. Des engins de pêche flottaient à demi dans les criques ombreuses. Parfois les coups pressés du battoir des lavandières en chassaient les rainettes et les martins-pêcheurs. Mais sitôt que s'achevait le labour des femmes, les berges redevenaient silencieuses, et les oiseaux reprenaient le concert interrompu.

C'était le plus souvent le long de cette rivière que le fils du fermier des Ajoncs venait chercher la solitude. Sa journée finie, il s'isolait dans les saulaies; le dimanche, après les offices, il y apportait un livre. De loin, à travers les feuilles argentées des arbres dont les branches s'épandaient sur l'eau frissonnante, il apercevait rians sous les roses les toits de Vauvert, et souvent quand il les contemplait des larmes roulaient sous ses paupières.

Herbert le sentait, chaque jour, sans qu'il eût rien fait pour le mériter : une part de la tendresse paternelle lui était progressivement retirée ; Lazarine restait polie, même douce et se à son égard, mais elle ne lui laissait plus Julien comme autrefois. L'arrivée du précepteur venait d'être annoncée, à ce sujet Lazarine avait soulevé une objection.

Elle semblait fort inquiète du logement qu'elle lui pourrait offrir.

— La chambre d'Herbert est la plus convenable de la maison, disait-elle, mais Herbert ne la céder ajamais... Et cependant, je ne puis installer le précepteur de mon fils dans une sorte de mansarde.

Soit orgueil de conserver dans la maison la place qui lui était légitimement due, soit que la conduite actucieuse de sa belle-mère ne lui eût point échappé. Herbert ne parut rien comprendre à ses insinuations. A la vérité, il tenait grandement à sa chambre : Madelonne l'avait meublée pour lui avec un soin tout maternel. Chaque objet rappelait une pensée de tendresse. Les fêtes, les anniversaires l'avaient successivement remplie d'objets choisis avec amour et prévoyance. De beaux livres, des vases élégants, un fusil superbe, mille choses qui, pour Herbert, s'animaient du charme du passé, s'y trouvaient placées dans un ordre que respectaient le jeune homme. La mémoire de Madelonne y survivait toute entière, sans altération et sans ombre. Son portrait l'éclair-

rait de sa b
ne négligea
image des r
durant la s
pour s'achev

Dans cett
plètement c
Lazarine n'y
portrait de

Jadis, du
Ambroise y
des heures j
années enfui
venirs ancie
s'accomplit l
sa d'y entre
rant les abse

L'enfant, s
dont les agi
pour lui un
béir et d'imp
toujours He
élan quand il
dans les sall
trouvait sous
plus manifest
ardente qui
vait croire, e
qu'Herbert e
un ordre en s
rait de cette
obligeait à
mélancolie pi

rait de sa beauté angélique, et jamais Herbert ne négligea de placer au pied de cette chère image des rameaux de paix en hiver, des fleurs durant la saison qui commence aux violettes pour s'achever aux chysanthèmes.

Dans cette pièce, Herbert se trouvait complètement chez lui. Julien y venait souvent, Lazarine n'y entrait jamais. On eût dit que le portrait de Madelonne lui faisait peur.

Jadis, durant les courses faisait à la ville, Ambroise y entrait et y passait avec son fils des heures pendant lesquelles il rappelait les années enfuies et remplissait son cœur des souvenirs anciens. Mais lentement, à mesure que s'accomplit l'œuvre de Lazarine, Ambroise cessa d'y entrer, et Julien n'y vint plus que durant les absences de sa mère.

L'enfant, sans devenir complice de Lazarine dont les agissements ténébreux demeuraient pour lui un mystère, se trouvaient forcé d'obéir et d'imposer silence à son cœur. Il aimait toujours Herbert; il lui sautait au cou avec élan quand il le rencontrait dans les champs ou dans les salles de la ferme. Mais dès qu'il se trouvait sous le regard de Lazarine, il n'osait plus manifester au fils de Madelonne l'affection ardente qui remplissait son cœur. Il ne pouvait croire, en dépit de l'assurance de sa mère, qu'Herbert eût cessé de le chérir. Il subissait un ordre en s'éloignant d'Herbert, mais il souffrait de cette contrainte, et la tendresse qu'on l'obligeait à refouler retombait sur son âme en mélancolie précoce. Il devinait qu'on essayait

de lui apprendre la haine, et son honnête cœur d'enfant s'y refusait.

Depuis quelques jours, une préoccupation nouvelle lui était venue. Il savait qu'on allait lui donner un précepteur, et qu'il recevrait désormais d'un étranger les leçons qu'Herbert lui avait faites si douces. Il se demandait ce que serait ce maître inconnu, ce jeune homme savant et pauvre qui désormais lui consacrerait une part de sa vie, et lui vendrait son temps en échange de quelques écus.

Lazarine réussit à préparer pour le précepteur de Julien une petite chambre qu'un papier frais et des meubles convenables rendirent presque riante. Cette chambre s'ouvrait sur la plaine et de la fenêtre le regard se perdait sur l'horizon sans limites que le ciel paraissait rejoindre.

Herbert ne sut d'abord s'il devait se réjouir ou s'affliger de l'arrivée de Charles Brandy.

Il ne voyait qu'une chose dans le changement qui allait se produire aux Aïoncs, c'est que Julien se trouvait séparé de lui davantage, et qu'il allait se trouver seul, bien seul...

Ce soir-là il s'enferma dans sa chambre. M. Brandy devait arriver le lendemain, et Herbert voulait s'accoutumer à l'idée de vivre avec un étranger.

Il s'accouda sur sa croisée et se mit à rêver.

La journée avait été lourde, chaude, et il paraissait impossible que l'orage n'éclatât pas avant la nuit. Le ciel d'un rouge de cuivre devint bientôt violacé, livide, puis noir. Des

coups de vent
les gros nu
traversèrent
rent entend
à se multipl
nistré empl

La clarté
brusquement
blait le reg
travers les
bert crut qu
son l'agita,
templation
vant.

Les rou
chaient, l'h
flait avec f
tant les gr
des tourbill

L'âme d'l
pête, loin c
de soulager

Il sentait
violente en
nature. Il
brusquement
ses pieds,
dans un
Rien ne le
qui devait
qu'il conter
rage, le so
prit comme

coups de vent brusques et violents poussèrent les gros nuages, puis des lueurs sinistres les traversèrent; des roulements lointains se firent entendre et les éclairs ne tardèrent pas à se multiplier de telle sorte qu'une lumière sinistre emplit la chambre d'Herbert.

La clarté prolongée d'un éclair lui montra brusquement le visage de Madelonne qui semblait le regarder avec une pitié douloureuse. A travers les demi-ténèbres de cette chambre, Herbert crut que la pâle figure pleurait. Un frisson l'agita, il détourna la tête et reprit la contemplation qui l'occupait un instant auparavant.

Les roulements de la foudre se rapprochaient, l'horizon était en feu. Le vent soufflait avec furie, dispersant les branches, abattant les grands arbres et chassant devant lui des tourbillons de poussière.

L'âme d'Herbert était si triste que cette tempête, loin de l'effrayer lui apportait une sorte de soulagement.

Il sentait dans son cœur une tourmente plus violente encore que celle qui bouleversait la nature. Il lui semblait que sa vie s'effondrait brusquement, qu'un précipice s'ouvrait sous ses pieds, qu'il devait inévitablement rouler dans un abîme. — Comment? — Pourquoi? Rien ne le lui révélait. C'était une intuition qui devait grandir jusqu'à la terreur. Tandis qu'il contemplait le terrifiant spectacle de l'orage, le souvenir de Suzanne traversa son esprit comme durant les nuits sombres glisse une

angélique image. Il comprit que si le salut devait venir pour lui, le salut viendrait d'elle. A Lazarine, son ennemie, il fallait opposer la douce, l'affectueuse Suzanne. Mais comment apprendre à la jeune fille le secret de sa pensée? comment aborder avec Langlois la question d'argent? Ces idées occupaient Herbert pendant le plus fort de l'orage, et il fallut la rapide vision d'un losange de feu traversant le ciel, et d'une gerbe de flammes formée par l'incendie d'un chêne géant pour arracher le jeune homme à sa rêverie. De l'instant où la foudre fut tombée l'orage s'apaisa subitement; de larges gouttes de pluie rafraîchirent l'atmosphère, et le fils de Madelonne sentit se calmer la fièvre qui brûlait son sang.

Il s'agenouilla devant le crucifix que lui avait donné sa mère le jour de sa première communion, et il pria avec la ferveur de ceux qui, près d'être délaissés par leurs proches sentent le besoin d'un céleste appui.

Quand il se releva, le ciel était redevenu d'un bleu pur, la lune jetait dans sa chambre des nappes de lumière argentée; la consolation de la prière et l'apaisement de la nature achevèrent de le pacifier.

Il s'endormit profondément et s'éveilla plus tard que de coutume. Quand il se leva, les travailleurs de la ferme devaient être partis pour les champs; c'était une matinée perdue, ou plutôt Herbert songea à l'employer pour son bonheur.

D'un pas léger, il descendit l'escalier de sa

chambre, trouva
qui jouait de la
chien de ch
rivière.

L'aspect e
le. La pluie
et les hautes
les déjà creu
tus formaier
ve à l'autre.
loir rendre à
tourmente;
chants dans
cette fraîche
ve du sol.

Les yeux d
son de Vauve

Sa résoluti
formuler ce
riage, mais i
s'assurer de s
naîtrait, il p

Quelque ma
Herbert ne p
chez lui d'au
le long de la
puis deux, et
gerbe.

— Allons, p
mon bouquet

Tout à coup
cri de surpris
souriante et

chambre, traversa le jardin, embrassa Julien qui jouait dans la cour de la ferme avec un chien de chasse, puis il se dirigea du côté de la rivière.

L'aspect en était bien changé depuis la veille. La pluie et l'orage avaient courbé les fleurs et les hautes herbes, et deux des plus vieux saules déjà creux et minés par l'âge s'étant abattus formaient un pont naturel allant d'une rive à l'autre. Un soleil radieux semblait vouloir rendre à la nature la vie suspendue par la tourmente; les oiseaux redoublaient leurs chants dans les nids, et de la terre s'exhalait cette fraîcheur pénétrante qui est comme la sève du sol.

Les yeux d'Herbert se dirigèrent vers la maison de Vauvert.

Sa résolution était prise. Il voulait non pas formuler ce matin même une demande en mariage, mais interroger habilement Langlois et s'assurer de ses dispositions. Quand il les connaîtrait, il parlerait à Ambroise.

Quelque matinal que fut le père de Suzanne, Herbert ne pouvait cependant se présenter chez lui d'aussi bonne heure. Il se promena le long de la petite rivière; il cueillit une fleur, puis deux, et finit par formuler une grosse gerbe.

— Allons, pensa-t-il, Dieu veuille que ce soit mon bouquet de fiançailles.

Tout à coup, en levant les yeux, il poussa un cri de surprise et d'angoisse: il venait de voir souriante et légère Suzanne Langlois debout

sur le pont vacillant formé par les vieux saules. Elle ne paraissait avoir nulle conscience du danger, et marchait hardiment sur les troncs pourris. Dans sa hâte d'arriver à l'autre bord, au lieu de prendre le pont de pierre, elle se servait de la passerelle improvisée par la tempête. Tout à coup au moment où elle arrivait au milieu du pont oscillant sous son pied, Suzanne glissa sur les visqueuses protubérances d'un agaric grandi au sein de la pourriture de l'arbre, et sans avoir le temps de s'accrocher à un rameau, sans garder la force de pousser un appel d'alarme, elle roula dans la rivière.

Mais Herbert était là, Herbert qui n'avait rien perdu de ce drame, et dont Suzanne n'avait pas vu les signes d'épouvante à travers la saulaie, pas plus qu'elle n'avait entendu ses recommandations de prendre garde et de rebrousser chemin.

D'un bond Herbert fut dans la rivière, et avec la rapidité et la sûreté d'un nageur habile, il fendit l'eau dans la direction où la jeune fille avait disparu. Rien n'apparaissait à la surface de la rivière. Herbert plongea deux fois inutilement. A la troisième il saisit la longue chevelure flottante de Suzanne, la souleva et gagna la berge chargé de son précieux mais inerte fardeau.

Après avoir déposé la fille de Langlois sur la berge, Herbert plaça sous sa tête pâle la gerbe de fleurs cueillie pour elle, puis il s'efforça de la rappeler à l'existence.

Longtemps
tueux; enfin
yeux se rouvri
et doux se re
— Je vous
mercie Dieu.
pleurée...

— Vous ne
ments ruisse
ferme cherche
l'hospitalité.
serez tout à
père...

— Allez, ré
puis me confie

Le jeune h
des Aïons, et

— Julienne.
hillements du
mère, et prête

— A vous?

— Ne me d

— Avec pla
faut convenir
juste, et...

— Tu me f
Julienne; ta r

— La voilà,
lements de dr
vous avez dit.

— Oui, les s
zarine a le pie
de souliers..

Longtemps ses soins demeurèrent infructueux; enfin un soupir souleva sa poitrine, ses yeux se rouvrirent, et son regard clair, honnête et doux se reporta sur le jeune homme.

— Je vous dois la vie, lui dit-elle, et j'en remercie Dieu. Mon pauvre père m'aurait tant pleurée...

— Vous ne pouvez rester ainsi, vos vêtements ruissellent, dit Herbert, je cours à la ferme chercher une mante; vous accepterez l'hospitalité, je vous en prie... Dès que vous serez tout à fait remise, je préviendrai votre père...

— Allez, répondit doucement Suzanne; je ne puis me confier en de meilleures mains.

Le jeune homme s'élança dans la direction des Aïones, et apercevant une fille de service:

— Julienne, lui dit-il, Julienne, porte tes habillements du dimanche dans la chambre de ma mère, et prête-moi ta mante de drap...

— A vous?

— Ne me questionne pas et fais vite.

— Avec plaisir, répondit Julienne, car il faut convenir que vous êtes un bon maître, et juste, et...

— Tu me feras des compliments plus tard, Julienne; ta mante pour l'amour de Dieu.

— La voilà, notre jeune maître... mes habillements de droguet seront dans un instant où vous avez dit... faut-il mettre les sabots itou?

— Oui, les sabots, puisque... Ah! Mme Lazarine a le pied petit, prends une de ses paires de souliers.. Si elle te gronde, je dirai que

tu as agi par mon ordre... Ne quitte pas la salle, je reviens.

— Oui, notre maître.

Julienne ouvrit son coffre, y prit ses habits de fête, les rangea sur la table où restait encore un ouvrage de couture de Madelonne, elle attendit le retour d'Herbert.

Celui-ci ne tarda pas à paraître. Il soutenait la marche de Suzanne et la jeune fille portait dans ses bras le bouquet de fleurs qui venait de lui servir d'oreiller.

— Julienne, dit Herbert, aide à Melle Suzanne à changer de vêtements.

La servante s'empressa autour de la fille de Langlois. Sa robe simple mais élégante fut remplacé par une jupe de droguet vert à reflets rouges. Elle attacha un fichu de mousseline à son cou, mais il lui fut impossible de relever sa longue chevelure mouillée que Julienne lui peigna, puis répandit en longue nappe sur son dos.

Quand Suzanne fut habillée, elle rentra dans la salle, et chercha des yeux Herbert qui se tenait debout près de la porte de la cour. Dès qu'il l'aperçut, il l'amena sur le banc de pierre placé au-dessus d'une clématite embaumée. Elle y prit place près de lui, et tous deux demeurèrent muets, elle tremblante, le cœur gonflé d'une reconnaissance attendrie, lui heureux comme jamais il ne l'avait été depuis longtemps.

Dieu semblait vouloir aplanir les difficultés qui la veille l'épouvantaient.

Il ne savait
Langlois de
et il venait
raissait plus
trésor que je

— Où alliez-vous
culer le dan
s'adressant à

— La pauvre
passer chez e
naçait. Je n
Je me hâtais
malade qu'el

— Vous av

— Et vous
sur la berge?

— Je cueil
rapporté.

— Peut-être
Madelonne?

“ Oh! je le
tombe est la

— Non, répl
bla un peu,
mère, mais je
souriait à l'e

— Et vous

— Je vous

— A moi!

— J'aurais
sion de votre
Oh! tenez, D
fait rien que

Il ne savait alors comment demander à M. Langlois de lui donner Suzanne pour femme, et il venait de lui sauver la vie, et il lui paraissait plus facile de lui dire: Confiez-moi le trésor que je vous ai gardé...

— Où alliez-vous si matin et si vite, sans calculer le danger? demanda le jeune homme en s'adressant à la fille de Langlois.

— La pauvre Marthe m'avait fait prier de passer chez elle. Il était tard et le temps menaçait. Je ne pus me rendre hier à sa prière. Je me hâtais ce matin, Marthe est vieille et si malade qu'elle n'a pas le temps d'attendre..

— Vous avez le cœur bon, dit Herbert.

— Et vous, reprit Suzanne, que faisiez-vous sur la berge?

— Je cueillais ce bouquet que vous avez rapporté.

— Peut-être le destiniez-vous à la tombe de Madelonne?

— Oh! je le sais, vous êtes un fils pieux, et tombe est la mieux fleurie du cimetière.

— Non, répondit Herbert dont la voix trembla un peu, ce bouquet n'était pas pour ma mère, mais je suis sûr que du haut du ciel elle souriait à l'emploi que j'en voulais faire.

— Et vous le destiniez...

— Je vous le portais, mademoiselle.

— A moi!

— J'aurais sans doute attendu la permission de votre père pour vous l'offrir, mais... Oh! tenez, Dieu qui conduit toutes choses ne fait rien que pour notre bonheur... Laissez-

moi vous ouvrir mon cœur ce matin, à cette heure où vous tremblez encore d'un frisson mortel... Vous êtes une jeune enfant, orpheline comme moi, et comme moi peut-être ayant des tristesses, si nos parents y consentent, voulez-vous devenir ma femme?

— Oui, monsieur Herbert, répondit en rougissant la jeune fille.

Herbert cueillit une branche de clématite et la lui tendit.

— A bientôt, dit-il, je cours à Vauvert, et j'en ramènerai M. Langlois.

Suzanne resta souriante sur le banc de pierre regardant Herbert prêt à disparaître dans la saulaie. Pendant ce temps, Julien qui avait terminé le dessein d'une petite mesure voisine revenait aux Ajoncs, et apercevant Suzanne, il s'empressa de la rejoindre.

— Vous ici, lui dit-il, toute seule, par quel hasard et par quel bonheur?

— J'ai falli me noyer, répondit la jeune fille, et sans votre frère qui m'a retirée de l'eau..

— Vous y restiez... Oh! c'eût été grand dommage! Vous êtes si jolie et si douce, Suzanne... Tenez, si j'avais une sœur, je souhaiterais qu'elle vous ressemblât.

— Embrassez-moi pour cette bonne parole, Julien... car moi aussi, je vous aime comme un frère.

L'enfant prit place près de la jeune fille lui montra ses desseins bien informe sans doute, mais trahissant, cependant l'instinct de l'art. Elle le questionna sur ses études, sur le pré-

cepteur qui délicatesse, études de La rompue par

En apprenant il accourait il l'aperçut, un de ces fois fisent à révélé

— Herbert sans sa sour partir de ce mon fils... due, sans vo inanimée, me vois plus, je cœur s'arrêt l'aime! Ai-j heureuse!... petite, sans lesse.. On c'est pour e thésaurise... terre où je p viendra la pl vous compte!

— Ne parl répliqua le au bonheur. peu pour ne re que vous de suite Mel ner ramènera

cepteur qui devait arriver. Avec une grande délicatesse, elle s'informa du goût et des habitudes de Lazarine. Leur causerie fut interrompue par l'arrivée de Langlois.

En apprenant le danger couru par sa fille, il accourait troublé, le cœur bondissant. Quand il l'aperçut, un peu pâle mais vivante, il eut un de ces fougueux élans de tendresse qui suffisent à révéler les cœurs de pères.

— Herbert, dit-il avec une spontanéité puissante sa source dans le trouble de son cœur, à partir de ce moment je vous regarde comme mon fils... Quoi! sans vous, je l'aurais perdue, sans vous mon enfant serait là froide, inanimée, morte... Rien que d'y songer je n'y vois plus, je pleure, et les battements de mon cœur s'arrêtent. Si vous saviez combien je l'aime! Ai-je économisé pour la faire riche et heureuse!... car elle aura une grosse dot, la petite, sans compter ses qualités et sa gentillesse.. On me dit avare, je le sais bien! mais c'est pour elle seule que j'amasse et que je thésaurise... Chaque année j'arrondis ma terre où je place de l'argent... Suzanne deviendra la plus enviable héritière du pays, sans vous compter toutefois.

— Ne parlons pas d'argent, je vous en prie! répliqua le jeune homme, il ne suffit jamais au bonheur... et quant à moi je l'estime assez peu pour ne m'en préoccuper jamais... J'espère que vous ne songeriez point à emmener tout de suite Melle Suzanne... L'heure du déjeuner ramènera ici ma mère qui est allée faire

des acquisitions à la ville, et mon père qui surveille les champs... Partagez amicalement notre repas, et vous nous rendrez tous bien heureux.

— J'accepte, répondit Langlois, et vraiment j'aurais bien mauvaise grâce à vous refuser quelque chose.

Mathieu Langlois, sa fille, Herbert et Julien causèrent gaiement jusqu'au moment où Lazarine, revenant de Rennes, descendit de voiture devant l'entrée du pavillon.

Elle reconnut vite Suzanne, et saisie d'une sorte de pressentiment, elle marcha rapidement, vers la jeune fille. Son cœur battait avec violence, ses yeux lançaient des flammes, l'événement qu'elle redoutait davantage lui parut subitement sur le point de s'accomplir. Sans nul doute, en dépit du pouvoir qu'elle exerçait sur elle-même, Lazarine eut laissé paraître quelques-uns des sentiments d'envie qui couvaient dans son âme, mais tandis qu'elle se dirigeait vers ses voisins, Ambroise pénétrait dans la cour, et il alla cordialement serrer la main de Langlois. La présence de son mari rappela Lazarine à la raison, elle vint à Suzanne le sourire aux lèvres.

— Chère enfant! lui dit-elle, combien je suis charmée de l'aimable surprise que vous me ménagez... double surprise, car vous portez à ravir un costume qui d'habitude n'est pas le vôtre... cette jupe de droguet, cette cornette de paysanne...

— Madame, dit Suzanne, monsieur Herbert

m'a retirée de voilà l'explication de ce costume.

— Comment les romans... très beau!

Elle acheva Quelques instants M. Langlois et d'une table p.

Quand Suzanne son corsage la lui avait donné fleurs cueillies

Rien ne savaient du visage de la jeune fille s'éleva

Ambroise ramena le bras de sa

— Tu ne savais pendant le déjeuner

— Non, moi

— Eh bien!

Herbert feraient

— Ah!

— Ne le trouvez-vous pas est riche...

— Moins qu'avec un méchant raison, ce sera

— Tu t'en rappelles-tu Suzanne?

— Je m'en rap

m'a retirée de la rivière où j'ai failli me noyer, voilà l'explication de ma présence et de mon costume.

— Comment donc! un drame, comme dans les romans... C'est très-beau cela, Herbert, très beau!

Elle acheva sa phrase par un mauvais sourire.

Quelques instants après, la famille Gerbier M. Langlois et sa fille prenaient place autour d'une table plantureuse.

Quand Suzanne partit, elle avait encore à son corsage la branche de clématite qu'Herbert lui avait donnée, et dans les bras la gerbe de fleurs cueillie pour elle.

Rien ne saurait rendre l'expression haineuse du visage de Lazarine lorsqu'elle regarda la jeune fille s'éloigner avec son père.

Ambroise rayonnait, et passant la main sur le bras de sa femme :

— Tu ne sais qu'elle idée m'est venue pendant le déjeuner? lui demanda-t-il.

— Non, mon ami...

— Eh bien! j'ai songé que Suzanne et Herbert feraient un joli couple...

— Ah!

— Ne le trouves tu pas aussi?... Suzanne est riche...

— Moins que votre fils, répliqua Lazarine avec un méchant regard. Cependant, vous avez raison, ce serait un charmant ménage.

— Tu t'en r-jourais si Herbert épousait Suzanne?

— Je m'en réjouirais fort, mon ami.

— Eh bien ! mon avis est que les deux jeunes gens y pensent et que les pères seront vite d'accord.

— Nous aurons une belle fête après les moissons, dit Lazarine.

Elle quitta son mari et monta dans sa chambre; elle étouffait.

— Allons, pensa-t-elle, il est temps d'en finir... Griffart est un vieux misérable qui ne me rendra aucun service apparent; je devrai agir seule et porter seule la responsabilité de mes actes... Oui, il y aura une belle fête aux moissons!

Elle s'assit dans un fauteuil, cacha les yeux de sa main, et se mit à songer.

Un grand
on attendait

L'enfant s'
tage; Herber
se disait qu'i
dont l'âge a
prendre sa pl

Depuis la
de l'avenir d'
froide et haut
fois elle revir
préoccupée et

Le fermier
taient serré
timent équiva
restait plus q
trat de maria
qu'Herbert ve
ne contribuer
inspirations
seils de l'inté

Ambroise s
rine ne par
masquer son
de contentem

IV

LE PRÉCEPTEUR

Un grand mouvement régnait dans la ferme, on attendait ce jour-là le précepteur de Julien.

L'enfant se réjouissait d'apprendre davantage; Herbert avec la confiance de la jeunesse se disait qu'il se ferait un ami de cet homme dont l'âge approchait du sien, et qui allait prendre sa place au foyer de famille.

Depuis la matinée qui avait en partie décidé de l'avenir d'Herbert, Lazarine s'était montrée froide et hautaine à l'égard de Suzanne. Deux fois elle revint de ses visites à Griffart plus préoccupée et plus sombre.

Le fermier des Ajoncs et le propriétaire s'étaient serré la main avec une franchise de sentiment équivalent à une promesse. Il ne leur restait plus qu'à discuter les conditions du contrat de mariage, et sans nul doute le service qu'Herbert venait de rendre au père de Suzanne contribuerait à lui faire écouter plutôt les inspirations de la reconnaissance que les conseils de l'intérêt.

Ambroise se sentait heureux; seule Lazarine ne parvenait pas en dépit de sa ruse, à masquer son beau visage de bienveillance et de contentement.

Vers quatre heures une voiture apparut au milieu d'un tourbillon de poussière, car Lazarine avait envoyé chercher M. Charles Brandy à la gare de Rennes.

Le valet qui conduisait venait de montrer au futur précepteur de Julien le pavillon blanc à demi caché sous les grands arbres, quand une immense clameur se fit entendre, des hommes armés de fourches débouchèrent d'un sentier, et crièrent d'une voix affolée :

— L'avez-vous vu ?

— Vu quoi ? demanda le valet.

— Le loup enragé ?

— Non, répondit le domestique ; mais êtes-vous sûrs ?

— Deux personnes ont été mordues déjà, et crient de douleur chez le charron qui les brûle au fer rouge... La damnée bête a pris par le bois...

— Allez-vous faire une battue ? demanda Charles Brandy.

— Il est trop tard aujourd'hui, répondirent les hommes ; il nous faut d'abord prévenir la gendarmerie, et nous procurer des armes, mais demain, oui demain sans faute...

— J'en serai, répondit le valet.

— Le rendez-vous sera au grand Calvaire.

— Eh bien ! fit le précepteur, vous m'y trouverez également.

— Et M. Herbert, notre jeune maître, ne manquera certes pas de prendre son fusil pour faire avec nous le coup de feu.

— Qu'est-ce que M. Herbert ? demanda

Charles Brandy
ne connais
à l'avance de
me.

— Alors, m
de vous adres
connais la ma
l'avouer... J
vous dire que
rir sa mère, la
que vous allez
broise Gerbier
sinon qu'elle
paroles sont p
vipère... Laza
fait de nombre
prouver qu'ell
de nous détac
mais c'est inu
taché, le cœur
ne pourront j
surtout à caus
Herbert... V
tout de suite ;
me. On pourr
triste et de ch
vous, ça se coi
morte, et sa m
Les Ajoncs son
sait dans le pa
les affaires ?
pier timbré po
maître doit ép

Charles Brandy. J'arrive dans une famille où je ne connais personne, et je ne serais bien aise à l'avance de connaître le personnel de la ferme.

— Alors, monsieur, vous avez de la chance de vous adresser à moi, car sans me vanter, je connais la maison... Une bonne maison, faut l'avouer... Je l'habite depuis trente ans, c'est vous dire que j'ai vu naître M. Herbert et mourir sa mère, la belle Madelonne... La fermière que vous allez voir est la seconde femme d'Ambroise Gerbier. Je n'ai rien à dire contre elle, sinon qu'elle dépense vite l'argent, et que ses paroles sont parfois affilées comme une langue vipère... Lazarine se montre généreuse et nous fait de nombreux cadeaux, d'abord pour nous prouver qu'elle est riche, ensuite pour essayer de nous détacher du souvenir de l'autre... mais c'est inutile, voyez-vous... Où il s'est attaché, le cœur reste, et les anciens de la ferme ne pourront jamais oublier Madelonne. C'est surtout à cause d'elle que nous chérissons M. Herbert... Vous le verrez et vous l'aimerez tout de suite; il est la franchise, l'honneur même. On pourrait lui reprocher d'être un peu triste et de chercher la solitude, mais voyez-vous, ça se comprend d'ailleurs, sa mère est morte, et sa marâtre gaspille son propre bien.. Les Ajoncs sont à Herbert, et tout le monde le sait dans le pays... Comment s'arrangeront les affaires? Les notaires échangeront du papier timbré pour cela... On dit que le jeune maître doit épouser Suzanne Langlois, une jo-

lie et brave fille qui aime le bon Dieu en chrétienne et les pauvres en sœur de charité... Depuis que le vent souffle au mariage, Lazarine est plus revêche que de coutume...

— Et mon futur élève, vous n'en dites rien, Guillaume?

— Un joli enfant blond, studieux, qui a le cœur d'Ambroise et la beauté de Lazarine. Il aimait tendrement Herbert, autrefois mais on dirait qu'une mauvaise influence l'en détache. Vous accomplirez une œuvre méritoire, monsieur, en inspirant à cet enfant la justice dont Lazarine fait mépris. Quant à Ambroise, son humeur s'assombrit, et sa femme seule en est cause... Elle aurait voulu, à force de tracasseries, monter la tête d'Herbert et le pousser à quitter la maison paternelle, mais Herbert tient au pays où il est né, où sa mère est morte. Je plains son père, il aime Julien et rien ne vous sera plus facile que de vous attacher à celui qui pourrait à toute heure nous demander notre vie.

— Merci, Guillaume, merci, dit Charles Brandy, me voici rassuré sur plusieurs points. D'abord le fermier est honnête; mon élève est naturellement bon, et Herbert pourra devenir mon ami, c'est plus que je n'espérais... Quant à la fermière...

— Méfiez-vous, c'est une enjôleuse, un homme averti en vaut deux.

— Soyez tranquille.

— Tenez, voyez-vous ce garçon blond et alerte qui court à travers les friches? c'est Julien. Il tient à vous voir le premier.

En effet l'ent
Lazarine, avait
devant de son J

D'un bond il
— Tenez, dit-

plaisez beaucoup
vous me parais
vite, très-vite et
on sait beaucoup

— Cela dépend
d'une voix qui

La voiture te
s'arrêtèrent, et

Elle était vêt
ajoutait à sa be

Elle fit au p
et Herbert des
main au jeune

— Venez, lui
installation.

— Je ne suis
et pourvu que j

Le précepteu
ment de sa cha
vrant ses habit
dans le jardin.

— Vous habi
d'une voix 'sonc

— C'est prop

— Et rien n'
yant s'avancer
Eve.

Puis remarq
bas:

chré
. De
arine
rien,
a le
Il
on
che.
ion-
ont
son
est
as-
r à
ert
or-
en
à
in-
n-
a-
a-
ir
it

En effet l'enfant, sans écouter les ordres de Lazarine, avait quitté le pavillon pour venir au devant de son précepteur.

D'un bond il sauta dans la voiture.

— Tenez, dit-il à Charles Brandy, vous me plaisez beaucoup. On vous dit très-savant, et vous me paraissez bon. Je voudrais apprendre vite, très-vite et bien... On est heureux quand on sait beaucoup de choses, n'est-ce pas?

— Cela dépend, répliqua Charles Brandy, d'une voix qui n'était pas sans amertume.

La voiture tourna dans la cour, les chevaux s'arrêtèrent, et Lazarine apparut sur le perron.

Elle était vêtue avec recherche, et sa pâleur ajoutait à sa beauté.

Elle fit au précepteur un salut cérémonieux, et Herbert descendant les marches serra la main au jeune homme.

— Venez, lui dit-il, je tiens à veiller à votre installation.

— Je ne suis pas exigeant, répondit Charles, et pourvu que j'aie de la place pour mes livres.

Le précepteur se montra ravi de l'arrangement de sa chambre, il enleva la poussière couvrant ses habits, et redescendit avec Herbert dans le jardin.

— Vous habitez un paradis terrestre! dit-il d'une voix sonore et respirant la franchise.

— C'est propriété est charmante.

— Et rien n'y manque, reprit Charles en voyant s'avancer Suzanne; pas même une jeune Eve.

Puis remarquant Lazarine, il ajoutait plus bas:

— Pas même le serpent.

Le dîner fut recherché; Lazarine tenait à être devant le précepteur de Julien les richesses de la ferme. Elle s'était faite luxueusement élégant, tandis que Suzanne portait une simple robe de toile rose.

Cependant Suzanne était bien jolie.

Pendant le repas Charles Brandy parla de la rencontre qu'il avait faite d'une bande de paysans lancée à la poursuite d'un loup enragé.

— Je me suis engagé, non pas seulement en mon nom, mais au vôtre, dit-il à Herbert, et nous rejoindrons les traqueurs de loups au grand Calvaire.

— J'irai aussi! s'écria Julien, dont les yeux brillèrent.

— Toi! s'écria Lazarine, toi! t'exposer à un danger pareil! Je ne le veux pas, entends-tu. Il faut laisser ces expéditions aux hommes; Herbert est courageux et robuste, mais toi, un enfant!

— Les enfants doivent apprendre à devenir des hommes, ma mère!

— Le plus tard possible! répliqua Lazarine en frissonnant.

— Quant à moi, fit Ambroise, j'ai été soldat.. Vive Dieu! il y a longtemps que je n'ai fait une vraie chasse, et l'idée seule de cette battue me fait bondir le cœur. Nous ferons tous partie de la chasse. Tes armes sont-elles en bon état, Herbert?

— Oui, toutes, mon père, soyez tranquille, j'y veillerai... Elles ne sont pas chargées, je les nettoierai soigneusement demain.

— Je t'aide

— Toi! dit

défends de m

je te le défen

Brandy de ve

La voix de

cette défense

des mots du

Après le re

veau précepte

conduisit dar

ce séduisit le

dont il admira

deux jeunes

caractère ami

pavillon, Am

pour lui reco

Brandy l'obéi

et Herbert rev

— Ne vous

je vais vous

Charles Bran

que, savant ce

à vous enfer

donner des le

— Vous alle

Herbert, je su

père, m'a prop

m'a rendu un

mère, restée v

sa jusqu'à son

cette instructi

vécu dans l'ais

— Je t'aiderai, frère? demanda Julien.

— Toi! dit Lazarine, en devenant pâle, je te défends de monter dans la chambre d'Herbert, je te le défends, entends-tu? et je charge M. Brandy de veiller à l'exécution de cet ordre.

La voix de Lazarine était telle en imposant cette défense que Charles Brandy se souvint des mots du valet de ferme.

Après le repas le fermier voulut faire au nouveau précepteur les honneurs des Ajoncs; il le conduisit dans les bâtiments dont l'ordonnance séduisit le jeune homme, dans les champs dont il admira la fertilité. La causerie des deux jeunes gens ne tarda pas à prendre un caractère amical, et tandis que l'on revenait au pavillon, Ambroise ayant pris Julien à part pour lui recommander à l'égard de Charles Brandy l'obéissance et le respect, le précepteur et Herbert revinrent en se tenant le bras.

— Ne vous blessez point d'une question que je vais vous adresser, monsieur, dit Herbert à Charles Brandy, mais je ne puis m'expliquer que, savant comme vous l'êtes, vous consentiez à vous enfermer dans une campagne, afin d'y donner des leçons à un enfant comme Julien.

— Vous allez me comprendre d'un seul mot, Herbert, je suis pauvre. Au moment où votre père, m'a proposé de venir ici, je puis dire qu'il m'a rendu un service imminent et inespéré. Ma mère, restée veuve de très-bonne heure, dépensa jusqu'à son dernier sou afin de me donner cette instruction dont vous parlez. Après avoir vécu dans l'aisance grâce à l'emploi de mon père

re, elle connut le travail et la pauvreté! Tandis que ses bijoux passaient de son coffret de mariage dans la boutique d'un juif, elle employait ses jours, et plus tard ses nuits à des travaux d'aiguille. Ah! tenez, mon cœur saigne et mes yeux se mouillent quand je songe à nos longues soirées d'hiver. Nous étions, elle et moi, dans une chambre glaciale, elle brodait et j'écrivais à la clarté d'une faible lampe. Parfois son ouvrage glissait sur ses genoux, elle fermait un instant ses yeux, et quand elle les rouvrait une bénédiction tombait de son regard. Je comprenais ses sacrifices et sa souffrance. Vingt fois je lui offris d'abandonner mes études, de chercher un labeur manuel, de devenir ouvrier, manœuvre, pour lui gagner du pain. Elle refusa ce que ma tendresse pour elle m'eût empêché de regarder comme un sacrifice. Elle me voulait savant, il voulait me voir dans cette situation conforme à mes goûts, à naissance, à ma première éducation. Ses ressources s'épuisaient; nous en venions à n'avoir plus d'autres meubles que nos lits, une table et quelques chaises. Heureusement, j'achevais mes études d'une façon brillante. Je trouvais parfois à faire des copies et des expéditions; peut-être nous fussions-nous tirés de peine, mais elle tomba malade. Il fallut, croyez-moi, la force même de ma tendresse pour me soutenir. Le désespoir venait, je le sentais. L'argent manquant pour les remèdes, il allait manquer pour le pain... Elle mourut, la chère sainte, en me remerciant pour le peu qu'il m'avait été pos-

sible de faire
ma reconnais
suppliant au
inutiles. — “
de ton père ét
connais rien c
justice quand
Suis une volc
vie. Tu as le
les privations
des obstacles.
un malheur;
ne circonstan
une faveur ou
Rappelle-toi,
notre bénédic
alléger les so
guérit; trava
que tu as vin
gination; tu
pos avant d'a
nons de faire.
prononce nos
ne église, et
permet les la
mis tout ce q
rassuré et de
vue du ciel pe
tout seul...
Je pus en con
à des travail
leçons peu lu
partie du vœ

sible de faire pour elle, afin de lui témoigner ma reconnaissance et mon respect, mais en me suppliant aussi de ne pas laisser ses sacrifices inutiles. — “ Charles, me répétait-elle, le vœu de ton père était de te voir magistrat. Je ne connais rien de plus noble, de plus grand que la justice quand elle est rendue avec intégrité. Suis une volonté sacrée qui doit planer sur ta vie. Tu as le cœur assez noble pour supporter les privations et pour suivre un but en dépit des obstacles. — Je te laisse indigent, ce qui est un malheur; fier, ce qui te nuira dans plus d’une circonstance quand il s’agira de demander une faveur ou simplement de réclamer un droit. Rappelle-toi, dans les moments difficiles, que notre bénédiction restera sur toi. Prie pour alléger les souffrances de l’âme que Dieu seul guérit; travaille, travaille toujours. Oublie que tu as vingt ans, impose silence à ton imagination; tu ne peux prendre une heure de repos avant d’avoir réalisé ce que nous t’ordonnons de faire. Quand la tâche te semblera rude prononce nos noms: cache-toi dans l’ombre d’une église, et pleure si ton cœur déborde; Dieu permet les larmes à ses enfants...” — Je promis tout ce que voulut ma mère; elle mourut rassuré et dans un sentiment de paix que la vue du ciel peut seule donner. Je restais seul, tout seul... Ma mère l’avait dit, j’étais fier. Je pus en consacrant une partie de mes nuits à des travaux mal rétribués, en donnant des leçons peu lucratives, parvenir à réaliser une partie du vœu maternel: mais je perdis mes

élèves, l'excès du travail m'interdit les veilles et je me demandais avec angoisse ce que j'allais devenir, quand la Providence, cette providence tant de fois implorée, vint à mon aide. Un de mes professeurs me demanda si j'accepterais de faire une éducation. Les conditions offertes dépassaient celles que d'ordinaire attendent les précepteurs; je remerciai plein de joie, et je signerai un engagement de quatre ans avec votre père, au prix de quatre mille francs par an. Mon devoir accompli, je terminerai mon droit et je pourrai attendre, car j'ai mon ambition aussi, moi. Seize mille francs sont une fortune pour un travailleur comme je le suis. Tout en m'occupant de votre frère je garderai, durant les soirs, et s'il faut pendant les nuits, avez de temps pour continuez mes études de légiste. Je remporterai le prix de droit au concours, parce qu'il le faut, et parce que je le veux, je serai tout de suite nommé substitut. Dès ce moment, ma carrière sera faite. Vous voyez bien que votre père me sauve en me prenant chez lui.

— Je tâcherai, ajouta Herbert, que mon affection vous fasse la vie douce sous ce toit.

Tandis qu'Ambroise, ses fils et Charles Brandy s'attardaient dans la campagne, Lazarine était demeurée seule dans la grande salle de la ferme. Elle donna aux servantes divers ordres qui les devaient éloigner, puis ouvrant son secrétaire elle en tira un petit paquet qu'elle garda à la main.

Lazarine était une femme résolue, et cepen-

dant au moment de son visage Elle fit un e le s'arrêta au d'Herbert.

Tandis que crets de sa vie, impunément.

Lazarine int se glissa dans porte avec soin de la table sur du jeune hom

Elle prit un bert, puis s'ass parcourut du r

— C'est cela gard irrité, c'e Suzanne Langl qu'il ressent po qu'en lui perm ne, Dieu lui-mé Il y en a dix p Voici mon non réjouisse, et il ra à chérir sa pour Julien, il Pour Julien, je tout... ah! de y venir à cette nous une quest comment ce fils comment ce frè

dant au moment de quitter la salle la pâleur de son visage était livide.

Elle fit un effort et gravit l'escalier, puis elle s'arrêta au premier étage en face de la porte d'Herbert.

Tandis que celui-ci croyait en sûreté les secrets de sa vie, la femme de son père les violait impunément.

Lazarine introduisit la clef dans la serrure, se glissa dans la chambre dont elle ferma la porte avec soin, poussa le verrou et s'approcha de la table sur laquelle s'entassaient les papiers du jeune homme.

Elle prit un cahier servant de journal à Herbert, puis s'asseyant dans un fauteuil elle le parcourut du regard :

— C'est cela, dit-elle les dents serrées, le regard irrité, c'est bien cela toujours le nom de Suzanne Langlois... Il prie sa mère de bénir qu'il ressent pour cette jeune fille... Il croit qu'en lui permettant de sauver la vie de Suzanne, Dieu lui-même a voulu approuver son choix. Il y en a dix pages comme cela.. Mon nom... Voici mon nom... Il doute que ce mariage me réjouisse, et il se demande comment il m'amènera à chérir sa fiancée... Je n'ai de cœur que pour Julien, il le sait, il le dit lui-même..... Pour Julien, je suis capable de tout, oui de tout... ah! des chiffres! Enfin, il fallait bien y venir à cette question d'argent qui est entre nous une question de vie ou de mort... Voyons comment ce fils respectueux traite son père, comment ce frère aîné traite l'enfant de la ma-

râtre... Son père garderait le pavillon qu'il fit bâtir, et Herbert s'installerait dans la ferme que l'on exhausserait d'un étage.. Ainsi Suzanne, cette jolie Suzanne serait là, tout près, et toujours... cela ne se peut pas, cela ne saurait me convenir... Et ensuite? ah! ensuite Herbert se contenterait d'une rente de six mille francs... Ainsi Ambroise devrait prendre la moitié de son revenu pour le donner à cette Suzanne... Et c'est l'avis du notaire qu'Herbert a consulté... L'avis du notaire... Eh bien! moi aussi, j'ai consulté, mais le conseil de maître Griffart est toute autre, et c'est celui-là que je suivrai... Puis au bas des protestations de tendresse pour son père, pour Julien... Mais quoi! Ambroise sait cela? Ambroise consent. Ambroise me ruine avec mon fils... J'avais encore une espérance, la dernière, celle que Gerbier s'opposerait aux arrangements d'affaires, mais cette chance m'échappe, et voilà bien, là, écrit sur ce cahier: "Mon père consent à tout avec joie, et il m'a remercié avec une émotion touchante de demander une part si mince d'une fortune qui m'appartient tout entière..."

Lazarine se leva droite, ses doigts effleuraient les pages d'Herbert, et ses yeux se tournaient sans le voir du côté de la campagne.

— Il l'aura voulu, fit-elle, ils l'auront voulu tous deux! On se défend comme on peut! J'ai été trompée, en somme. Je croyais Ambroise riche, et je l'épousai pour cela. La ferme, les terres appartiennent à son fils: cela ne me regarde pas, Julien héritera d'Ambroise, Julien

sera riche.
journal d'E
ment dans l

Tout à ce
les yeux de
d'une douce
ne seconde
regard l'opp
torna la têt
angles de la
na huit heu

Elle tress

— Ils vor

Encore u
ter. Elle fa
mes au mili
dont jadis l
C'était une
me dont He
dant la sais

— Julien!
pour toi!

Elle tend

Sa main t
poche le pet
armoire, elle
balles et d'u
lait une ine
tion inefrna
à l'aide de
tait le lendé
présence ve

Lazarine

sera riche. Lazarine repoussa les feuillets du journal d'Herbert, puis elle marcha rapidement dans la chambre.

Tout à coup elle s'arrêta. Il lui sembla que les yeux de Madelonne, ces grands yeux bleus d'une douceur infinie de la morte s'animait d'une seconde vie. Un instant il lui sembla que ce regard l'oppressait comme une menace, elle détorna la tête et continua d'avancer vers un des angles de la pièce. En ce moment l'horloge sonna huit heures.

Elle tressaillit.

— Ils vont venir! fit-elle, ils vont venir.

Encore une fois, cependant, elle parut hésiter. Elle faisait alors à une panoplie d'armes au milieu de laquelle se trouvait un fusil dont jadis Madelonne avait fait don à son fils. C'était une arme de prix, une belle et bonne arme dont Herbert se servait chaque année pendant la saison de chasse.

— Julien! dit-elle, Julien! c'est pour toi, pour toi!

Elle tendit les bras et décrocha le fusil.

Sa main tremblait un peu quand tirant de sa poche le petit paquet qu'elle avait pris dans son armoire, elle chargea le fusil d'Herbert de deux balles et d'une quantité de poudre telle qu'il fallait une inexpérience complète ou une machination infernale pour préparer de la sorte l'arme à l'aide de laquelle le fils de Madelonne comptait le lendemain tuer le loup enragé dont la présence venait d'être signalée dans le pays.

Lazarine remit le fusil à sa place, et après

avoir fixé sur le portrait de la première femme d'Ambroise un regard de défi, la marâtre quitta la chambre.

— Griffart l'a dit, murmura Lazarine, les pères héritent de leurs enfants.

Un instant après elle se trouvait dans la grande salle, comptant les écheveaux de lin des fileuses.

Quand Ambroise, son fils, Julien et Charles Brandy rentrèrent, la fermière dit gaiement à celui-ci :

— Eh bien ! monsieur, croyez-vous que vous vous accoutumerez aux Ajoncs ? Il ne tiendra pas à nous que vous n'y restiez longtemps. Et si je ne me trompe, Julien est déjà fort accoutumé à son maître.

— Tant mieux, madame, dans tous les cas, j'ai fait d'Herbert mon ami.

— Vous avez sans doute besoin de repos, monsieur, votre chambre est prête, nous vous disons à demain.

— Père, demanda Julien, me permets-tu de ne pas commencé dès demain à travailler ?

— Pourquoi ?

— Je veux suivre la chasse.

— Encore ! s'écria Lazarine. Encore cette folle insistance !

Ne t'inquiète donc pas, mère ! je sais manier un fusil, j'ai l'œil juste ; Herbert le sait, j'abats très-bien un moineau au vol, il est plus facile de tuer un moineau, n'est-il pas vrai ? Herbert possède deux fusils, il m'en prêtera un.

— Non ! s'écria Lazarine, je ne le veux pas, je

te le défie
promettre
la peur d
mourir.

— Eh !
plus, c'est

L'enfan
embrassa
temps qu'

Lazarin

— Cet e
prit Lazar
se terrible
battements
surviennent
combien d
d'accidents
veillera su

— Mais
et son frère
l'instruire,

— Vous
de me com
tribuez à
que le cri
fermez les
frère, ce fr
tendresse..

— Vous
elles m'ont
pendant, je
accusations
l'ai suivi, é

te le défends, entends-tu, Julien? il faut me promettre tout de suite de renoncer à cette idée, la peur du danger que tu courrais me ferait mourir.

— Eh! bien ne te tourmente pas, je n'y songe plus, c'est dit.

L'enfant se jeta dans les bras de son père, embrassa Lazarine, et quitta la salle en même temps qu'Herbert et le professeur.

Lazarine et son mari restèrent seuls.

— Cet enfant est l'imprudence même! reprit Lazarine, vouloir prendre part à cette chasse terrible! cette seule pensée a fait arrêter les battements de mon cœur... que d'accidents surviennent durant ces chasses dangereuses, et combien de crimes s'y masquent sous le nom d'accidents... Heureusement son professeur veillera sur lui.

— Mais il me semble, dit Ambroise que moi et son frère nous suffisions jusqu'ici sinon pour l'instruire, du moins pour le protéger.

— Vous ne m'entendez pas, et vous refusez de me comprendre, répondit Lazarine, vous attribuez à une jalousie de marâtre, ce qui n'est que le cri d'alarme d'un cœur effrayé... Vous fermez les yeux à l'évidence. Herbert hait son frère, ce frère qui lui a pris la moitié de votre tendresse...

— Vous m'avez déjà dit ces paroles, Lazarine, elles m'ont peiné sans me convaincre. Et cependant, je l'avoue à ma honte, troublé par vos accusations, j'ai davantage étudié mon fils. Je l'ai suivi, épié même. J'ai entendu ses conver-

sations avec Julien, et les ayant accompagnés sans qu'ils s'en doutent, j'ai été témoin de scènes touchantes qui non-seulement vous auraient prouvé que vous êtes dans l'erreur, mais encore qui eussent suffi pour vous démontrer qu'Herbert chérit tendrement notre fils.

— Vous avez le droit de défendre l'enfant de Madelonne, mon devoir est de protéger le mien, et je n'y faillirai pas... Ce sujet de conversation vous déplaît, abordons-en un autre. Quand Herbert épouse-t-il Suzanne Langlois?

— Dans trois mois; j'ai réglé avec le père les conditions d'intérêt, et si je ne craignais de vous contrarier en vous parlant encore d'Herbert, je vous dirais, que mon fils a mérité dans cette occasion la meilleure de mes bénédictions... Les femmes s'occupent peu d'affaires, Lazarine, vous vivez aux Ajoncs dans l'abondance, sans vous inquiéter qui vous la donne; vous pensez ne la devoir qu'à votre mari, et vous vous trompez... Les Ajoncs formaient la dot de Madelonne... Herbert a hérité légalement de cette terre et de cette maison... Eh bien! savez-vous de quoi il se contente? Il gardera sur les revenus cinq cents francs par mois, et cette somme qui peut vous paraître énorme n'enlèvera rien à votre aisance... J'ai vu jadis Madelonne l'économiser dans l'espace d'une année. Suzanne vivra près de nous, sans nous gêner pourtant; vous l'aimerez, elle est douce et charmante, et ce que n'ont pu faire le respect et la déférence de mon fils se réalisera à mesure que s'accroîtra la famille. Voyons, Lazarine, êtes-vous contente?

— Il faut haïr mon fils, et il a le droit de se marier, et il a quelques millions. Je me dis six mille parviendra-t-il à se marier?

— Songez-y, tenterons-nous de lui en faire promettre?

— Oui, j'essaierai mes prévisions, que vous ne devriez pas me reprocher d'angoisses pour d'Herbert d'un être si riche.

— Eh bien!

— Pour moi?

— Ah! je suis résolu d'empêcher cela.

La fermière craignait de se marier, mais elle craignait aussi de mourir, elle avait assez de biens, mais elle n'avait pas de fils, elle avait regagné dans son âme.

— Il faudrait être bien exigeante pour souhaiter mieux. Comment donc! Herbert avait le droit de vous chasser ainsi que moi et mon fils, et il nous laisse un toit avec le revenu de quelques champs... c'est plus que généreux... Je me demande seulement comment avec les six mille francs qui vous resteront à peu près, parviendrez à payer M. Brandy?

— Songeons d'abord à Julien, nous nous contenterons de peu pour nous-mêmes; au besoin il me serait facile de trouver des fonds. Me promettez-vous d'être bonne pour Suzanne?

— Oui, mon ami. De plus j'essaierai, oui j'essaierai par amour pour vous de combattre mes préventions contre Herbert... Certes ce que vous me dites, tout ce que vous m'apprenez devrait me donner confiance, et pourtant mes angoisses persistent... les vertus apparentes d'Herbert me menttent en défiance, elles sont d'un être trop parfait pour que...

— Eh bien?

— Pour que cet être ne soit pas un hypocrite.

— Ah! Lazarine! on dirait que vous avez résolu d'emprisonner mon bonheur.

La fermière tenta de calmer Ambroise; elle craignait d'avoir dépassé le but. Gerbier l'aimait assez pour se laisser convaincre, et quand il regagna sa chambre le calme était rentré dans son âme.

V.

LA MALEDICTION

Pour les habitants du village des Ajoncs, il n'était point question ce jour-là de se livrer aux travaux accoutumés des champs.

Le danger commun poussait tous les hommes vers le même but. L'effroi régnait dans les familles; les mères retenaient à la maison les enfants terrifiés; les garçons les plus braves n'étaient pas sans crainte. Tel qui aurait sans pâlir saisi un taureau par les cornes, affronté un incendie ou lutté contre trois assassins, se sentait pâlir à la pensée de l'ennemi qu'il aurait à combattre.

En songeant qu'une seule goutte de virus rabique suffit pour corrompre le sang et condamne à une mort aussi douloureuse qu'épouvantable, les plus forts comprennent le besoin de rassembler leurs forces physiques, et d'appeler à leur aide le courage moral.

Dès le matin, la petite église du village remplie par les paysans qui devaient attaquer la bête enragée.

Au sortir de la messe, on prépara les armes, les faux emmanchés à revers, les fourches de fer, les fusils, tout parut bon aux hommes mûrs comme aux jeunes gens.

La batt
troupe se
min.

Ceux qu
dans le vi
le bois, et

Dans la
point sans
cé prendr
son somm
au matin l

De bon
ceux qui a
de passer i
chez Lazar

Celui-ci
troubler se
cendit dan
tendait; H
firmant qu
joyeux reg
la façon co
témoigna d
rent l'entre
mère morte
de Madelon
dans sa cha

— Vous
tre père s'e

— Plus
dit Herbert
signale tou
malfaisant.

La battue devait commencer quand toute la troupe se trouverait réunie au calvaire du chemin.

Ceux qui, durant la nuit, avaient fait le guet dans le village, affirmaient que le loup gardait le bois, et qu'on serait forcé de le cerner.

Dans la maison Langlois, Suzanne n'était point sans inquiétude; elle savait que son fiancé prendrait part à cette chasse dangereuse, et son sommeil rempli de rêves sinistres, la laissa au matin brisée de corps et d'esprit.

De bonne heure, elle alla prier Dieu pour ceux qui allaient exposer leur vie, et se promit de passer à la ferme des Ajoncs afin de prendre chez Lazarine des nouvelles d'Herbert.

Celui-ci que la pensée d'un danger ne pouvait troubler se leva à l'heure accoutumée, et descendit dans le jardin où Charles Brandy l'attendait; Herbert avait eu raison la veille en affirmant qu'il venait de rencontrer un ami, le joyeux regard qu'échangèrent les jeunes gens, la façon cordiale dont ils se tendirent la main témoigna d'une mutuelle sympathie. Ils reprirent l'entretien de la veille, l'un parlant de sa mère morte martyre de son dévouement, l'autre de Madelonne dont la douce image rayonnait dans sa chambre.

— Vous avez dû beaucoup souffrir quand votre père s'est remarié? demanda Charles.

— Plus que je ne saurais l'exprimer, répondit Herbert. L'éducation que reçoit l'enfant lui signale toujours une belle-mère comme un être malfaisant. Du conte à la légende, le person-

nage reste le même. Sans cesse on entend plaindre les pauvres petits à qui le père impose la présence d'une étrangère. Les serviteurs semblent redouter cette femme; ils excitent contre elle l'orphelin qui, sans cela peut-être, arriverait à l'aimer. Il lit dans les regards de tous la compassion pour lui, le dédain pour elle. On blâme, de ce mépris, que la marâtre lui re-vaudra plus tard. Ici, ma mère avait laissé un souvenir mêlé de respect. Je le sais, les secondes noces de mon père furent blâmées; quant à moi, elles me brisèrent le cœur. Il me sembla que brusquement mon père me repoussait de son sein. Un prêtre qui était à la fois conseiller et mon directeur me fit comprendre que je devais accepter le sacrifice imposé, et je cachai à tous les yeux une douleur cuisante. Elle me parut insupportable jusqu'au jour où Julien vint au monde. Ce petit être n'était coupable de rien, lui! Il descendait du ciel, et je le regardai comme un messager de paix! De ce jour je pardonnai à Lazarine d'avoir inspiré à mon père l'idée d'un parjure. Et chose étrange, à partir du moment où je sentis pour Julien l'amour, les entrailles d'un frère, ma belle-mère qui, jusqu'alors, m'avait supporté commença à me hair. J'ai si bien dissimulé mes blessures secrètes que jamais mon père n'a rien deviné. Il est resté confiant dans l'amitié que Lazarine affectait à mon égard; à quoi bon lui ôter une illusion. Je veux qu'il croie à notre fraternelle tendresse à tous deux. Il faut que sa vieillesse soit heureuse, j'ai promis à ma mère de mériter

toujours
ma parole

— Et

— Ju

ture ass
gâtée pa
Vous le
gent, et
croire q
ne regre
sais just
et ce qu
faire ch
aura tou
gens de
que les l
pagnes.

deux ans
telle sort
quer si l
s'opérât
elle est j
longtemp
être sépa
nous, et
resterez i
ment Jul
temps au

— Vou

Brandy, c
serez.

— Ah!

Le jeun
ta dans l

toujours et partout sa bénédiction, je tiendrai ma parole.

— Et Julien ?

— Julien est un enfant. Il possède une nature assez excellente pour n'être point encore gâtée par Lazarine, et c'est beaucoup dire. Vous le trouverez avide d'apprendre, intelligent, et ses dispositions pour le dessein me font croire qu'on en ferait aisément un artiste. Je ne regrette point d'être resté cultivateur ; j'en sais juste assez pour aimer beaucoup la terre, et ce que j'apprends n'a d'autre but que de me faire chérir davantage l'œuvre de Dieu. Il y aura toujours trop de petits employés, de faux gens de lettres et d'avocats sans causes, tandis que les bras manqueront, hélas ! dans les campagnes. Cependant, je vous l'avoue, depuis deux ans Lazarine a changé à mon égard d'une telle sorte que la patience eut fini par me manquer si Dieu n'avait permis qu'un changement s'opérât dans ma vie. Vous avez vu ma fiancée, elle est jolie, jeune et bonne, je l'aime depuis longtemps et je l'épouse dans trois mois. Sans être séparés de mon père nous vivrons chez nous, et je verrai moins ma belle-mère. Vous resterez ici quatre ans, à la fin de votre engagement Julien sera presque un homme, et le temps aura tout purifié autour de nous.

— Vous méritez d'être heureux, dit Charles Brandy, et comme le Seigneur est juste, vous le serez.

— Ah ! voici Julien ! s'écria Herbert.

Le jeune garçon arrivait en courant, il se jeta dans les bras de son frère aîné.

— Je t'en prie, lui dit-il, toi qui es si bon pour moi, ne me refuse pas aujourd'hui ce que je désire... je ne suis plus un enfant, Herbert, et cependant ma mère me traite comme si jamais je ne devais quitter son ombre.

— Que veux-tu donc, Julien?

— Suivre la chasse au loup.

— Mais elle sera terrible, Julien.

— Je le sais.

— La bête est enragée.

— Eh bien après? J'ai le coup d'œil juste, et tu possèdes un fusil.

— Celui que ma pauvre mère me donna l'année de sa mort... Nul ne s'en servira jamais que moi, Julien... Hier, le père t'a défendu de songer à nous accompagner, je ne pensais pas même qu'il fût nécessaire de te répéter son ordre. Rentre chez toi, Julien, prépare tes livres, tes cahiers, afin que M. Brandy juge tout de suite ce que tu sais, et ce que tu peux faire. Dans un quart d'heure il te rejoindra. Est-ce promis?

— Oui, Herbert.

— Tu renonces à cette idée de chasse?

— Complètement.

— Embrasse-moi, et va-t-en.

Julien se jeta dans les bras d'Herbert, puis il prit le chemin de la cour en ralentissant le pas.

Il venait de mentir.

Depuis la veille l'enfant n'avait pas d'autre préoccupation que celle d'éluder la défense de son père. Il s'imaginait un moment que son frère céderait à sa demande; mais quand il

comprit (résolut de et de trou des pays d'Ambroi salle au- gard qu'y manque t lui dérobo lourds, di compte qu Mais le fu et de prix lien la co mains; il épaule... fuir gagné chasseurs! renvoyer brave et s te Ambroi rait le par fants brav tendant le fant; quan sa place le il en pren nerait la v Tout en cette pnsée le moyen (moment où va soudain

comprit que lui aussi résisterait à sa prière, il résolut de transgresser une double interdiction, et de trouver le moyen de se mêler à la chasse des paysans. Comment faire? Les fusils d'Ambroise étaient accrochés dans la grande salle au-dessus de la cheminée, au premier regard qu'y jetterait le fermier, il verrait qu'il manque une de ses armes, si Julien tentait de lui dérober une. D'ailleurs ces fusils étaient lourds, difficiles à manier, et Julien se rendait compte qu'il n'aurait pas la force de s'en servir. Mais le fusil de Madelonne, cette arme de choix et de prix, commandée pour un adolescent, Julien la connaissait, il l'avait tenue dans ses mains; il savait qu'elle ne chargerait point son épaule... S'il pouvait s'en emparer, puis s'enfuir gagner le bois et y attendre la bande des chasseurs? On n'aurait point le courage de le renvoyer à ses livres quand on le verrait si brave et si merveilleusement armé! Sans doute Ambroise le gronderait, mais Ambroise aurait le pardon facile. Les pères aiment les enfants braves, et Gerbier se sentirait fier en entendant louer la précoce bravoure de son enfant; quant à Herbert en ne trouvant point à sa place le fusil que lui avait donné Madelonne. il en prendrait un autre à sa panoplie, et devinerait la vérité.

Tout en marchant Julien s'obstinait dans cette pensée coupable. Il ne cherchait plus que le moyen de réussir à s'emparer du fusil. Au moment où il allait rentrer, Lazarine se trouva soudainement en face de lui. La fermière

était très-pâle, et quand elle reconnut son fils elle s'appuya contre la muraille comme s'il lui rappelait un souvenir terrible, puis prenant brusquement dans ses bras, elle l'embrassa avec une tendresse dont l'enfant, si habitué qu'il fût à ses baisers, demeura moins touché que surpris.

— Julien, répétait-elle d'une voix étranglée, Julien, répète-moi que tu m'aimes, que tu n'as rien de plus cher au monde que ta mère... Vois-tu il me semble souvent que tu ne me chéris pas assez, que tu pourrais te passer de moi, tandis que ta vie, tes sourires, tes tendresses sont l'unique joie de mon existence. Si je ne t'avais pas Julien, je mourrais. S'il fallait subir un martyr pour te sauver, je l'accepterais sans hésitation. Les enfants ne savent pas, tu ne sauras jamais combien tu m'es cher.

— Si, si, je le sais, répondit l'enfant en cherchant à se dégager des bras qui l'enlaçaient.

— Reste là, répétait Lazarine, reste-là près de moi, sur mon cœur... cela me rassure de t'avoir... Tout ce que je fais, Julien, c'est pour toi, pour que tu sois heureux et riche! riche... tu ne m'écoutes pas... à quoi songes-tu donc?

— C'est que M. Brandy m'a recommandé de mettre mes cahiers en ordre, de préparer mes livres, et de tout disposer pour la leçon...

— Il ne suit pas la chasse, lui!

— Je ne sais, mais Herbert y assiste, Herbert affirme qu'il tuera le loup... Laisse-moi rentrer, je dois obéir à mon précepteur.

— Oui,
— Herb
Au revoir
Julien
gravit en
dans le co

Il lui se
l'aimait p
lui s'effon
sang afflu
me, et l'ai
la porte a
aperçut Cl
L'un rent
tre pour p
cessaires à

Pendant
son bureau
ne heure a
paperasses
porte de sa
de la fern
sans se pi
tout en re
dont les
ques.

— Elle
Griffart, p
appétits in
convoite p
bes, et que
qu'à...

L'usurie
silencieux.

— Oui, sans doute, Julien, et Herbert...

— Herbert se disposait à venir de ce côté...

Au revoir, mère, à tantôt...

Julien s'échappa des bras de Lazarine, et gravit en courant l'escalier. Sa mère resta dans le couloir comme hébétée.

Il lui sembla brusquement que son enfant ne l'aimait point, que tout ce qu'elle rêvait pour lui s'effondrait, et croulait par sa faute. Le sang afflua à son cœur avec une violence extrême, et l'air lui manquant, elle se rapprocha de la porte afin de respirer mieux. Alors elle aperçut Charles et Herbert de loin, de très loin. L'un rentrant afin de rejoindre son élève, l'autre pour prendre dans sa chambre les objets nécessaires à la classe.

Pendant ce temps, maître Griffart quittait son bureau où d'habitude il s'installait de bonne heure au milieu de papiers poudreux et de paperasses indéchiffrables, il fermait à clef la porte de sa chétive maison, et suivait le chemin de la ferme d'Ambroise Gerbier. Il marchait sans se presser, souriant de son mauvais rire, tout en regardant les vastes pièces de terre dont les récoltes promettaient d'être magnifiques.

— Elle a bon goût, la Lazarine, marmottait Griffart, parlez-moi de ces va-nu-pieds pour les appétits insatiables. Oui, je comprends qu'elle convoite pour son fils, ces bois, ces près superbes, et que pour les lui donner, elle aille jusqu'à...

L'usurier acheva sa phrase par un petit rire silencieux.

De loin en loin un paysan armé passait sur la route. Il saluait Griffart avec une servilité d'attitude démentie par l'expression haineuse et méprisante de son regard.

Il n'était guère de pauvre homme dans le village, qui ne fut redevable d'une perte d'argent au misérable usurier. Les crédits et les prêts d'argent de Griffart étaient une ruine pour les malheureux que la misère obligeait d'y avoir recours. Ils comptaient toujours sur une providence vengeresse pour faire expier à l'homme de loi les larmes qu'il faisait verser aux femmes, et la ruine des orphelins spoliés. Mais la justice de Dieu garde des lenteurs dont quelques-uns s'étonnent.

Le Seigneur laisse aux plus coupables le temps de se repentir.

Griffart devinait la pensée de chacune de ses victimes tout en répondant à leurs saluts.

— Toi, Gendrot, murmura-t-il je ne voudrais pas te trouver à la brume dans un chemin creux. Tu te souviendrais que le clos des Cornes est devenu ma propriété pour un billet de mille francs... Fameuse affaire! oui, fameuse affaire, et pourvu que cela continue... Il y a aussi Claudon qui me cherchera querelle à la première occasion; Francinet qui ne me veut pas de bien, Jean Camont qui me souhaite du mal... Par ma foi, j'ai bien envie d'abandonner ma petite clientèle... Que me valait-elle? mille écus par an, chichement, sauf les bonnes baines, mais elles sont rares... Est-ce que

Lazarin
mais po
une fem
meilleu

De pl
sa route
Ajoncs,
tigateur

La pe
contrer

Ambro
fart. L
l'homme

— Ah
taine ha

— Je
répondit

— Si
de Judas
plus le g

— Sa
d'une vo
conseils.

— Aut
mais enf
ni lui ni
Je ne vo
nous...

— Avo
tre Gerbi

Le fer
trée de la
côté oppo

Lazarine Gerbier ne vaudra pas mieux désormais pour moi que toutes ces pratiques? Voilà une femme! pourvu qu'elle ait osé... jamais meilleure occasion ne s'est présentée...

De plus en plus souriant, l'usurier continua sa route et il franchit la grande porte des Ajoncs, en jetant autour de lui un regard investigateur.

La personne qu'il souhaitait le moins rencontrer fut celle qu'il vit la première.

Ambroise Gerbier méprisait et détestait Griffart. La nature féline, hypocrite, avare, de l'homme d'affaires répugnait à sa franchise.

— Ah! c'est vous, fit le paysan avec une certaine hauteur, que voulez-vous?

— Je souhaiterais voir votre premier valet, répondit Griffart en s'inclinant trop bas.

— Si je croyais qu'il trafique avec vous, fils de Judas, il y a longtemps qu'il ne connaîtrait plus le goût du pain des Ajoncs.

— Sa mère est morte vous le savez, répondit d'une voix douce le vieil usurier, et mes conseils...

— Autant vaudrait demander ceux du diable, mais enfin cherchez Jossau, quoique ce matin ni lui ni moi nous n'ayons le temps de flâner... Je ne vous demande pas si vous venez avec nous... jamais les usuriers ne sont braves.

— Avouez au moins qu'ils sont patients, maître Gerbier.

Le fermier haussa les épaules, montra l'entrée de la maison à Griffart, et disparut par le côté opposé.

L'homme de loi pénétra dans la grande salle.

En quittant Julien, Lazarine s'y était réfugiée. Assise dans un antique fauteuil de chêne, le visage caché dans ses deux mains, le corps agité de faibles tressaillements, elle attendait.

Qui pourra dire quelle lutte se livrait au fond de cette âme emplie de ténèbres! Absorbée dans sa rêverie elle n'entendit point venir Griffart qui la contempla longtemps sans parler, muet, immobile. On eut dit un vautour guettant une proie. Enfin sa main osseuse se posa sur l'épaule de la jeune femme. Celle-ci en levant les yeux reconnut Griffart et poussa un cri.

— Vous! dit-elle, vous!

— Je prévoyais ce qui arrive, vous avez peur, vous n'agirez pas.

— C'est fait... murmura Lazarine.

— Où se trouve Herbert?

— Avec monsieur Brandy.

— Dans une heure, une demi-heure peut-être.

— Bien! fit Griffart, j'ai deviné que durant cette matinée vous auriez besoin de moi, je suis venu.

— Vous vous trompez, répondit Lazarine, je n'ai besoin de personne, personne entendez-vous... j'ai pris vos conseils, et je les ai payés... Ne restez pas ici une minute de plus, mon mari...

— Je viens de le rencontrer.

— Vous me perdez! s'écria Lazarine.

— Au contraire, ma présence vous protège..

d'ailleurs
ferme...
héritage.
pas si f
une dam
rouge; v
tre éner

Lazari
son acca

Griffar

— Je

il me ser
et qu'ava
être pas :

Tandis
préparaic
dait son
le précep
teur vers
tion le pl

Après a
la chamb

Ce pre
fit que gr
de sa con
glissa dar
en ce moi
et Charles
posé et se

A droit
sous leque
tait pas s
les instr

d'ailleurs, j'ai une raison pour me trouver à la ferme... Jossau m'a consulté au sujet de son héritage. Je cherche Jossau... Ne tremblez pas si fort, madame Gerbier... Si vous étiez une dame de la ville, je vous dirais; mettez du rouge; vous n'en avez pas, eh bien, rappelez votre énergie; et laissez faire le hasard.

Lazarine ne répondit rien et retomba dans son accablement.

Griffart se mit à la recherche de Jossau.

— Je ne sais pourquoi, grommela-t-il, mais il me semble que cette affaire est mal conduite, et qu'avant ce soir... cette femme n'est peut-être pas aussi forte que je le croyais.

Tandis que le fermier et ses domestiques préparaient leurs armes, que Griffart demandait son client à une fille de basse-cour, et que le précepteur et Herbert revenaient avec lenteur vers le pavillon, Julien mettait à exécution le plan qu'il avait rapidement conçu.

Après avoir quitté sa mère, l'enfant monta à la chambre d'Herbert qu'il trouva fermée.

Ce premier obstacle loin de le décourager ne fit que grandir son désir de s'emparer de l'objet de sa convoitise. Il redescendit sans bruit, glissa dans le corridor près de sa mère occupée en ce moment à suivre du regard son beau-fils et Charles Brandy, puis il sortit par le côté opposé et se retrouva dans la cour.

A droite de la maison était un vaste hangar sous lequel on entassait dans un ordre qui n'était pas sans grâce, les échelles, les tombereaux, les instruments aratoires. L'enfant promena

autour de lui un regard investigateur, puis il poussa un cri de joie en apercevant une longue échelle dont les valets se servaient pour monter le foin dans les greniers. Il ressembla ses forces, l'enleva des crochets la maintenant contre le mur, la traîna au pied de la maison, et l'appuya contre la fenêtre de la chambre de son frère.

Ce ne fut point sans tremblement qu'il accomplit successivement ces choses, mais la pensée d'un châtiment l'effrayait moins que la crainte d'être privé d'un plaisir ardemment convoité. Du reste, le hasard semblait le protéger. Pas un valet dans la cour : tous s'occupaient de la battue qui allait avoir lieu et attendaient leur jeune maître.

Julien gravit rapidement jusqu'à la fenêtre, le mouvement un peu brusque qu'il fit en enjambant l'appui de la croisée renversa l'échelle ; l'enfant se trouvait dans la place, mais il n'avait plus le moyen d'en sortir. Il n'y réfléchit guère et courut vers la panoplie de son frère en poussant un cri de joie. Il tendit les bras afin de s'emparer du fusil, mais les armes se trouvaient accrochés trop haut pour sa petite taille, et apercevant un escabeau, il s'en empara. Au même instant un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier. Evidemment ce ne pouvait être que Herbert, et si Julien ne dérobaît pas tout de suite le fusil, jamais son frère ne consentirait à le lui prêter. L'enfant monta rapidement sur l'escabeau et enleva l'arme donnée par Madelonne.

A l'instant, et son frère leur :

— Ne père ne l'laisse-la, leur. . . enfant me t

— Her côté de la assez gra Laisse-mo si tu m'a

— C'est pas, enter

— Jam loup avec

— C'est ne me par tances.

— Eh b dre!

Et, serr rapprocha

Il allait posa la ma bla d'effor s'obstinait mouvement chette du f me par la ta, et Julie sang. . .

A l'instant même une clef grinça dans la serrure, et Herbert entra dans la chambre. Il vit son frère armé du fusil et lui cria plein de terreur :

— Ne touche pas à cette arme, Julien, mon père ne le veut pas, et moi je te le défends... laisse-la, Julien, laisse-la, il t'arriverait malheur... une arme à feu dans la main d'un enfant me fait toujours trembler...

— Herbert, répondit Julien en bondissant du côté de la porte restée ouverte, Herbert, je suis assez grand, assez courageux pour m'en servir. Laisse-moi le fusil, je t'en supplie, si tu es bon, si tu m'aimes...

— C'est parce que je t'aime que je ne le veux pas, entends-tu... le fusil! rends-moi le fusil!

— Jamais! s'écria Julien, je chasserai le loup avec les hommes.

— C'est insensé! fit Herbert, jamais mon père ne me pardonnerait d'avoir cédé à tes folles instances.

— Eh bien! répliqua l'enfant, viens le prendre!

Et, serrant le fusil contre sa poitrine, il se rapprocha de la porte.

Il allait en franchir le seuil quand Herbert posa la main sur l'épaule de son frère, et redoubla d'efforts pour saisir le fusil que Julien s'obstinait à défendre. Le petit révolté fit un mouvement désespéré, sa main porta sur la gachette du fusil, tandis qu'Herbert saisissait l'arme par la crosse; une détonation terrible éclata, et Julien roula sur le sol baigné dans son sang...

Au cri de désespoir de Julien, au bruit de la détonation accoururent à la fois Lazarine, Ambroise et deux valets.

Herbert avait à côté de lui l'arme brisée, et Julien la pâleur de la mort sur le front, la poitrine marquée d'une large tache rouge ne donnait plus signe de vie.

— Mon enfant! s'écria Lazarine, mon enfant!

Elle souleva Julien dans ses bras, le rapprocha de sa poitrine chercha un souffle sur ses lèvres, puis une main posée sur le corps sanglant de son fils, l'autre étendue vers Herbert.

— Assassin! dit-elle, assassin!

— Moi! répliqua Herbert avec épouvante, moi, vous croyez...

— Je savais, dit-elle en se relevant frémissante, je savais ta haine, et je te redoutais comme le plus cruel ennemi de mon fils, de moi, de nous tous... Cain! tu l'as tué, tué! Et je n'ai plus rien, rien! mais il fallait me prendre la vie et épargner mon enfant! Misérable! misérable!

Herbert pressa son front avec épouvante.

— Tout ceci est horrible! horrible! dit-il, se tordant les mains. Il y a un malheur irréparable, mais je n'en suis pas cause...

Julien s'est introduit ici en mon absence... Il voulait malgré moi, malgré nous tous s'emparer de ce fusil et suivre la chasse au loup... J'ai tenté de lui arracher cette arme, il a résisté, et..

— Mon enfant! mon pauvre enfant! répéta Lazarine.

Elle était alors assise à terre, et, penchée sur le corps de Julien, elle écartait les vêtements sanglants.

— Je prendre, ser... J'y a plus depuis.

Un cri gorge de

Elle dit nait...

C'était C'était elle d'Herbert nocent s'é pas voir é me prémé la douleur traîna sur désespoir gnant Her

— Chass

Le ferm

Il se sou soupçons c rappelait c lien de la dit en parl fant!" — l'était là, sa Lazarine e Herbert se La mère ti bien autre à qui elle a

— Je ne comprends pas, je ne puis rien comprendre, reprit Herbert à ce qui vient de se passer... Je suis sûr d'avoir déchargé mon fusil il y a plus d'un mois, et de ne pas m'en être servi depuis.

Un cri semblable à un râle s'échappa de la gorge de Lazarine.

Elle dressa les bras d'horreur, elle se souvenait...

C'était elle qui venait de tuer son enfant! C'était elle qui, la veille en chargeant le fusil d'Herbert avait préparé ce piège où l'enfant innocent s'était pris. Mais Lazarine ne voulut pas voir dans son malheur le châtement du crime prémédité par elle. Le visage convulsé par la douleur, la voix rauque de larmes, elle se traîna sur les genoux jusqu'à Ambroise que le désespoir semblait avoir pétrifié, et lui désignant Herbert.

— Chasse-le! dit-elle, chasse-le!

Le fermier frissonna de la tête aux pieds.

Il se souvenait des craintes de Lazarine, des soupçons dont elle lui avait fait part. Elle se rappelait que la marâtre voulait éloigner Julien de la maison paternelle, et qu'elle lui avait dit en parlant de Herbert: "— Il tuera mon enfant!" — Et Julien était mort, son cadavre était là, sanglant, à ses pieds... et devant lui Lazarine en larmes, et Herbert morne et pâle, Herbert se défendant, mais se défendant mal... La mère trouvant dans son désespoir des cris bien autrement empreints de vérité qu'Herbert à qui elle avait crié: Assassin!

— Mais chasse-le donc! répéta Lazarine, qu'il s'en aille flétri de cette demeure où il a fait verser tant de sang et de larmes... Ne comprends-tu pas que si le fraticide y reste, c'est à la mère d'en sortir.

— Mon père! mon père! dit Herbert en joignant les mains, si par pitié pour moi, par respect pour cet enfant qui m'aimait et que j'aimais, ne prononcez pas sur ma tête une condamnation semblable... Il s'agit d'un malheur et non pas d'un crime... Rappelez-vous ce que je fus durant treize années pour votre fils... Souvenez-vous que pas une tache ne souille ma vie.. J'ai respecté vos actes si durs qu'en pussent être pour moi les conséquences... Je me suis montré doux et respectueux, j'ai témoigné à cette femme des égards constants, j'ai chéri votre fils comme un véritable frère... Vous ne pouvez pas me croire coupable, non, vous ne le pouvez pas!

— Assassin! assassin! répéta Lazarine.

— Il y a plus de trois ans que ma femme m'a dit: "Herbert tuera Julien..." et Julien est mort?...

— Mon père! mon père, vous perdez à la fois et le souvenir... Rappelez-vous, rappelez-vous Madelonne, je jure devant celle qui est une sainte, devant son image qui me regarde que je suis innocent de la mort de Julien.

Lazarine s'approcha d'Ambroise, et crispa ses doigts rouges de sang de Julien sur la manche du fermier.

— Lui ou moi, dit-elle, choisis.

Le fer
sur Herl

— Va-

— Cha

— Et

n'est pas
comme C

— Mau

Un cri
d'Herbert
stupéfait:

Sur la

Elle re
En voyan
un mouve
de l'angoi

— Qu'a
vous?...

— Suza
ment, Suz
terais mal
chasse...

— Mais
le sais bien
serais de v
mon ami, 1

— Ah! f
mariage, o

Et il rep

Le fermier la regarda, puis son regard se fixa sur Herbert.

— Va-t-en! dit-il, va-t-en!

— Chassé, je suis chassé!

— Et maudit, reprit Lazarine, Ambroise, ce n'est pas assez de le chasser, tu dois le maudire, comme Cain fut maudit...

— Maudit! maudit!

Un cri de désespoir s'échappa de la poitrine d'Herbert, qui repoussant des poings les valets stupéfaits se précipita dans l'escalier.

Sur la dernière marche, il trouva Suzanne.

Elle revenait de l'église, paisible, souriante. En voyant Herbert son premier mouvement fut un mouvement de joie, mais elle s'aperçut vite de l'angoisse peinte sur son visage.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle, qu'avez-vous?...

— Suzanne, répondit Herbert avec égarement, Suzanne ne me touchez pas, je vous porterais malheur... vous ne savez, mon père me chasse... Il y a du sang et un cadavre là-haut..

— Mais vous n'avez tué personne, Herbert, je le sais bien, moi! Vous me le diriez que je refuserais de vous croire! Revenez à vous, Herbert, mon ami, mon fiancé...

— Ah! fit Herbert, adieu les rêves, la joie, le mariage, on n'épouse pas un enfant maudit!

Et il reprit sa course affolée.

VI

LE DESESPOIR

Après avoir jeté à Suzanne terrifiée ce cri d'angoisse : — “ On n'épouse pas un enfant maudit ! ” Herbert s'en alla devant lui, halluciné, l'esprit perdu, ayant dans le cœur une douleur que rien ne saurait traduire, et voyant toujours devant ses yeux ses dilatés par la peur le corps sanglant de Julien. Il courait sans but, pour fuir. Depuis que sa belle-mère l'avait appelé assassin, et que son père l'avait maudit, il n'éprouvait qu'un besoin, celui de l'anéantissement. Il n'éprouvait qu'un besoin, celui de l'anéantissement. Il ne raisonnait pas, il ne pensait pas, il fuyait.

Est-ce qu'on l'allait l'arrêter ? La justice l'accuserait-elle à son tour ? Le traînerait-on sur un banc de cour d'assises pour lui demander s'il avait tué son frère ?

Et toujours il allait devant lui, suivant les bords de la rivière. Il ne songeait pas à mourir en ce moment. Herbert, à cette heure, ressemblait à une bête traquée, et s'efforçait d'échapper à la meute dont il entendait les abois furieux.

Tout le jour dura cette fuite affolée ; le soir,

brisé, sans
talus d'un
mier éva
fit sentir.
les ne co
n'en avait
et facile ;
tie de bot
il prenait
naie blanc
ces, sans
darmes ne
dont on l'

N'osant
der un me
ser de ma
tant sur l

Il s'éve
endolorie,
veille, ma
tice qui n
cette heur
chirement
ment il a
dans un c
poignait l

— Mon
ce panier
vous, non
gent, mais
drap.

— Vous
pondit le t

brisé, sans force et sans pensée, il tomba sur le talus d'un champ et il y resta. Après le premier évanouissement de la fatigue, la faim se fit sentir. Herbert chercha dans ses poches, elles ne contenaient aucun argent. Jamais il n'en avait besoin aux Ajoncs. La vie était large et facile; le dimanche seulement pour une partie de boules ou de quilles faites avec des amis, il prenait dans un tiroir quelques pièces de monnaie blanche. Qu'allait-il devenir, sans ressources, sans courage, se demandant si déjà les gendarmes ne le poursuivaient pas pour le crime dont on l'accusait?

N'osant entrer dans une ferme pour y demander un morceau de pain, il se résigna à se passer de manger, et l'excès de la fatigue l'emportant sur le besoin, il s'endormit.

Il s'éveilla à l'aube, et, secouant ses membres endolorie, il reprit sa route, plus faible que la veille, mais toujours résolu à échapper à la justice qui ne pouvait manquer de le chercher à cette heure. Vers midi, il sentit de cruels déchirements, la faim le torturait. Heureusement il aperçut un jeune toucheur de bœufs dans un champ, et en dépit de la honte qui lui poignait le cœur, il alla vers lui :

— Mon ami, lui dit-il, vous avez apporté dans ce panier les provisions de la journée, voulez-vous, non pas me les vendre, car je suis sans argent, mais les échanger contre ma veste de drap.

— Vous ferez un bien mauvais marché, répondit le toucheur de bœufs.

— Je me contenterai de ce que je vous demande, répliqua Herbert.

— Prenez donc le panier avec, et que Dieu vous assiste!

Herbert mangea et se remit en route.

Les vivres du toucheur de bœufs soigneusement économisés durèrent deux jours. Alors seulement la fièvre qui jusqu'à cette heure l'avait soutenu tomba, et Herbert put sonder l'excès de sa misère. Il se vit sans asile, sans ressources, obligé de taire son nom, de fuir son pays. Il compara ce qu'il était une semaine auparavant avec ce qu'il était devenu, et le désespoir, un désespoir profond, immense, sans limite, s'empara de son âme.

Son père l'avait maudit, Julien était mort, il venait de renoncer à Suzanne...

Quelque innocent qu'il fût, la force lui manquait pour affronter des débats et tenter de prouver qu'il n'avait pas commis un fratricide.

Jusqu'à ce jour Herbert s'était montré chrétien fervent. Il trouvait dans la pratique de ses devoirs des joies complètes suffisant à emplir son cœur de reconnaissance pour Dieu qui lui faisait la vie facile et douce.

La douleur causée par la mort de Madelonne s'était adoucie dans la mélancolie du souvenir; la tendresse qu'il ressentait pour Julien combattait la jalousie de la marâtre. D'ailleurs il allait devenir complètement heureux. Une femme vivait pour lui et par lui; Suzanne partagerait sa vie; elle deviendrait son soutien, sa consolation, sa joie. Et c'était quand l'avenir sem-

blait a
dait su

Dans
Dieu.

le foud
comme

— M
cria-t-il

La ri
ses bor
ge feuil

Le je
de était
lui offr

La fo
jeûne p

— Ce
cette ro
bord, je
té que n

Et il
résolutio

Une c
le tira d

Il se s

Le son
à la fois

prière.
Il cru
ces voix

journalière.
nétra en

Mais b

blait avoir dépouillié tous les nuages que fondait sur lui cet irréparable malheur.

Dans l'excès de sa peine, Herbert oublia Dieu. Il ne vit que le malheur dont les coups le foudroyaient; il ne se demanda même pas comment il pourrait s'y soustraire.

— Mourir! Il ne me reste qu'à mourir! s'écria-t-il en tendant ses mains.

La rivière était là, coulant tranquille entre ses bords égayés de fleurs et de plantes au large feuillage.

Le jeune homme cessa de croire que le suicide était un crime pour songer seulement qu'il lui offrirait un repos.

La folie s'emparaît de sa tête fatiguée par un jeûne prolongé.

— Ce soir, dit-il, quand nul ne passera sur cette route, et que les lavandières quitteront le bord, je chercherai dans le trépas la tranquillité que m'ont retirée les hommes.

Et il se coucha dans l'herbe, comme si cette résolution l'avait subitement apaisé.

Une cloche lointaine tintant l'angelus du soir le tira de sa somnolence.

Il se souleva sur le coude et il écouta.

Le son harmonieux de l'airaini lui rappelait à la fois l'église et la maison, la famille, et la prière.

Il crut distinguer les reproches de Dieu dans ces voix harmonieuses annonçant la fin de la journée. Le remords d'une pensée coupable pénétra en lui avec ces sons lointains et sacrés.

Mais bientôt le carillon du clocher ne fut pas

l'unique bruit qui se fit entendre dans la campagne. Le roulement d'une voiture s'y joignit, et Herbert ne tarda point à apercevoir au sommet de la côte une voiture lancée à fond de train et dont le cocher s'efforçait vainement de maintenir les chevaux.

A mesure que la voiture approchait, il devenait plus facile à Herbert de se rendre compte de l'emminence du péril couru par le voyageur à qui appartenait le véhicule.

Une pensée soudaine réveilla d'énergie expirante du fils d'Ambroise.

— Je voudrais mourir, dit-il, par le suicide, allons donc ! ce serait lâche. Je vais tenter de sauver ceux qui courent un danger, et si ce dévouement me coûte la vie, le Seigneur me regardera avec indulgence.

Quoique affaibli qu'il fût, Herbert se plaça au milieu de la route, en rassemblant ses forces expirantes, se campant en arrière, les deux mains en avant, il attendit l'attelage qu'il allait s'efforcer d'arrêter.

Les chevaux couraient affolés, furieux, le mors au dents, et sans nul doute la voiture allait se briser au premier angle de la route.

Une tête énergique, mais pâle, apparut à l'une des portières. Au même moment les chevaux blancs d'écume, les yeux rouges comme des charbons et bondissant dans leurs brancards arrivèrent sur Herbert. Celui-ci saisit chacun d'eux par la bride et s'efforça de les maintenir ; mais les bêtes furieuses, Herbert affaibli et les chevaux, bien que les mains du jeune homme

leur br
trains
laient
pendan
point l
chirée,
rent br

Alor
de son
ans des

Il co
d'aban
tait éva
santes.

Tand
les atta
Herber
caution
malade.

La te
n'avaie
bourfait
sentime

— Joi
bre, ma
tifiants

Le do
voyageu
blessur

Elles
gravité ;
manque
beau vis

leur brisassent la bouche continuèrent à courir, entraînant après eux Herbert dont les jambes allaient se broyer sur les cailloux. Lentement cependant leur furie se ralentit; Herbert n'avait point lâché prise quand les bêtes, la bouche déchirée, fléchirent sur leurs jarrets et s'arrêtèrent brusquement.

Alors seulement le cocher put sauter à bas de son siège, et un homme d'environ cinquante ans descendit de voiture.

Il courut à Herbert dont les mains venaient d'abandonner la bride des chevaux et qui restait évanoui entre les jambes des bêtes frémissantes.

Tandis que le cocher emmenait les chevaux et les attachait à un arbre, le voyageur soulevait Herbert et le plaçait sur la berge avec les précautions qu'un père eut pris pour son enfant malade.

La tempe du jeune homme saignait, ses pieds n'avaient plus de chaussures, une plaie vive labourait sa jambe gauche, et il avait perdu le sentiment.

— John, dit le voyageur à son valet de chambre, ma trousse, du linge, vite! prenez des fortifiants dans la caisse de la calèche.

Le domestique obéit, et un moment après, le voyageur pansait d'une main expérimentée les blessures du jeune homme.

Elles ne présentaient heureusement aucune gravité; seulement celle du front ne saurait manquer de laisser une trace indélébile sur le beau visage d'Herbert.

Quand celui-ci retrouva l'usage de ses sens, son premier mouvement, tout machinal et d'instinct fut de porter à sa poitrine.

— J'ai faim ! dit-il, j'ai faim !

Une exclamation douloureuse s'échappa des lèvres d'Herbert.

Il approcha une bouteille de vin de Xérès des lèvres du voyageur.

— Buvez, dit-il, buvez d'abord.

Le jeune homme avala quelques gorgées de ce vin généreux, puis, légèrement ranimé, il tourna ses regards autour de lui.

— Je vous dois la vie, mon ami, i lui dit le voyageur, je ne l'oublierai pas.

— Vous êtes donc heureux ?

L'expression avec laquelle Herbert prononça ces mots révéla mieux au voyageur que ne l'auraient fait de longues confidences, qu'un drame navrant se passait dans l'âme du courageux garçon. Il ne trouva point le moment opportun pour le questionner, et se réserva de le faire plus tard.

John avait l'habitude des campements improvisés. Le coffre de la voiture renfermait tout ce que pouvait exiger un estomac affamé, et tandis que John préparait le café, Herbert et le voyageur s'assirent autour d'une table dressée avec presque autant de confort que si le couvert eu été préparé dans une salle à manger luxueuse.

Le voyageur, secouru si à propos par Herbert, paraissait étranger.

Il avait une tête fine d'expression. Le front

large, les
bleus b
indiqua
courtois
Herbert
sante et

Il ne
voyait u
le poids

Il fal
viner qu
quant p
pas un
d'Herbe
coup lu,
tions gé

Lorsq
pas du v
venues,
le touch

Il est
trouvez,
ma voitu
se procu
les mien
folie. J
question
échappé,

— Une
avez rais
sormais.

— Con
juger d'a

large, le teint pâle s'éclairaient de deux yeux bleus brillants d'intelligence. Sa taille haute indiquait la force. Il possédait l'élégance et la courtoisie d'un grand seigneur. Tout d'abord Herbert se sentit attiré par cette nature puissante et douce à la fois.

Il ne songea pas que la Providence lui envoyait un ami, mais il sentit pourtant s'alléger le poids de son angoisse.

Il fallut peu de temps au voyageur pour deviner que ce jeune homme pâle, affamé, manquant presque de vêtements, n'était cependant pas un vagabond. La façon de s'exprimer d'Herbert était celle d'un homme qui a beaucoup lu, et qui possède sur toute chose des notions générales.

Lorsque le fils d'Ambroise eut partagé le repas du voyageur, et que les forces lui furent revenues, l'étranger lui dit avec une franchise qui le toucha singulièrement :

Il est impossible, dans l'état où vous vous trouvez, que vous vous livriez à aucun travail ; ma voiture est commode et douce ; le cocher va se procurer des chevaux frais, en attendant que les miens se remettent de leur fatigue et de leur folie. Je ne voudrais point vous adresser de questions indiscretes, mais un mot de vous est échappé, et ce mot m'a révélé...

— Une grande misère, monsieur, oui, vous avez raison... Je suis pauvre, très pauvre désormais...

— Connaissez-vous assez les hommes pour me juger d'après mon visage ?

— Vous êtes bon, répondit Herbert après un examen rapide de la belle physionomie de l'étranger, devant vous je ne rougis point, et devant vous peut-être j'oserai pleurer...

— Où alliez-vous quand ma voiture a paru au sommet de la côte.

— J'avais cessé de vouloir, je songeais à mourir.

— Mourir, à votre âge! mourir! ne croyez-vous donc pas en Dieu?

— Si vous saviez, monsieur, si vous saviez!

— J'apprendrai ce que vous jugerez convenable de me confier... Je suis un passant, traitez-moi en ami...

— Eh bien! oui, monsieur, car la Providence qu'offensait mon désespoir semble vous envoyer à moi comme un sauveur. De nous deux, c'est vous qui me délivrez peut-être... A vous j'oserai tout raconter... Vous ne me trahirez pas, puisque vous croyez me devoir la vie, et vous relèverez mon courage parce que vous êtes trop fort pour désespérer... JE suis un banni de la vie, et je vais devant moi sans but, fuyant pour fuir... A votre tour, monsieur, regardez-moi en face, ai-je l'air d'un malfaiteur?

— Non, répondit le voyageur, je vous crois honnête homme.

— Ecoutez-moi donc, et si après m'avoir entendu vous me conservez votre intérêt, je vous regarderai comme un messenger de la Providence et je me laisserai guider par vous... J'ai cédé tout à l'heure à une faiblesse indigne d'un homme, j'en conviens mais l'excès de douleur m'a frappé de vertige...

Il y a
heureux
mer. F
m'a fait
dépassa

L'inst
mieux à
sans de
bas on r
sionnés
à une c
encore p
fert dar
car mor
de (la te
mourut
après un
dez pas
les doul
tes que
mon pèr
mariage
lonne, c
saint pr
d'un pèr
le juger,
manifest
cité et l
ne me r
conduite
te de tou
sée l'enf
mille. C

Il y a quatre jours je me regardais comme si heureux qu'il ne me restait pas de vœux à former. Pour la condition dans laquelle le ciel m'a fait exister, j'étais riche, et mes désirs ne dépassaient pas ma position.

L'instruction acquise me permettait même de mieux apprécier mon bonheur. Près de vous, sans doute, monsieur, je suis un ignorant, là-bas on me jugeait savant parce que j'aimais passionnément les livres. Je venais de me fiancer à une charmante fille, jolie, honnête, possédant encore plus de qualités que d'argent. J'ai souffert dans le passé et souffert plus qu'un autre, car mon cœur est ombrageux et je suis jaloux de la tendresse de ceux que j'aime... Ma mère mourut me laissant enfant encore, et deux ans après une autre femme prit sa place... N'attendez pas de moi, monsieur, que je vous raconte les douleurs journalières, les épreuves incessantes que je subis au foyer. Je respectais assez mon père pour l'honorer même après son second mariage. Ce que m'avait appris ma mère Madelonne, ce que n'avait cessé de me répéter le saint prêtre qui m'éleva, c'est que l'autorité d'un père est sacrée, que Dieu nous interdit de le juger, et qu'au degré de respect que nous lui manifesterons, le Seigneur mesurera notre félicité et la longueur de notre vie sur la terre. Je ne me révoltai donc point, je me soumis. Ma conduite à l'égard de ma belle-mère resta exempte de tout reproche, et je chéris sans arrière-pensée l'enfant qui vint agrandir le cercle de la famille. Que vous dirai-je, monsieur, dans ce qui

vient de m'arriver, dans le drame fatal dont vous allez entendre le récit. Je comprends pas encore les détails qui précédèrent la catastrophe...

— Calmez-vous, dit le voyageur d'une voix douce, je vous écoute avec un puissant intérêt et une grande compassion.

Herbert reprit d'une voix rapide :

— Au nombre des souvenirs que je tenais de ma mère, était un fusil de prix. Elle le fit venir jadis de la maison d'un armurier célèbre de Paris, se défiant, disait-elle, des armes de pacotille. J'y attachais un double prix, personne que moi n'y a jamais touché, et je l'entretenais avec soin. Il était placé sur une paroi de ma chambre garnie de quelques armes curieuses achetées pendant des voyages... Je suis certain, entendez-vous, monsieur, certain d'avoir déchargé et nettoyé ce fusil il n'y a pas quinze jours. Personne n'entre dans ma chambre durant mon absence. La vieille Jeanne qui frotte les meubles n'y reste pas seule plus qu'un autre serviteur. Je range moi-même mes papiers et les objets fragiles. Du reste, vous le savez, l'œil d'un amateur découvre vite si une main étrangère a touché à certaines choses... Ma poudre, mes balles, étaient enfermées dans un meuble que je n'ai point ouvert depuis l'instant où j'ai démonté et nettoyé mon fusil. Tout cela, monsieur, je le jurerais devant Dieu qui m'entend... Il y a quatre jours, nous nous disposions à partir pour la battue au loup; je quittai le précepteur de mon jeune frère et je gagnai ma chambre

dont
ne m
vais
sai u
frère,
la pa
re et
chass
tai de
ment
tit...
balle,
à moi
fratic
dis C
sa, et
— ()
— ()
dit pa
chérir
impos
istenc
mérito
nédict
m'accu
ble du
core c
me de
nettoy
re...
— V
de cha
— N
de se

dont j'ouvris la porte avec ma clef. Cette clef ne m'avait pas quitté de la matinée... Je devais donc trouver ma chambre vide... Je poussai un cri en y voyant Julien... Julien! mon frère, un enfant! Il venait d'enlever le fusil de la panoplie, et en dépit de la défense de mon père et de mon opposition, il prétendait suivre une chasse dangereuse, mortelle peut-être.. Je tentai de lui enlever l'arme, il résista; un mouvement qu'il fit heurta la gâchette et le coup partit... Julien tomba la poitrine traversée d'une balle, Julien était mort... Alors, Lazarine cria à mon père: — " Maudis-le! Maudis-le! c'est un fraticide! Il a tué le fils de la marâtre! Maudis Cain, maudis-le! " — Et mon père me chassa, et mon père me maudit...

— C'est horrible! s'écria l'étranger.

— Comprenez-vous cela, monsieur, être maudit par mon père quand j'ai passé ma vie à le chérir; quand lors de son second mariage j'ai imposé silence à mon cœur, quand toute ma existence n'a eu qu'un but: mériter sa tendresse, mériter que sur son lit de mort il appelle les bénédictions du ciel sur ma tête... Maudit en m'accusant fraticide, en me rendant responsable du sang versé!... Quand je ne sais pas encore comment est arrivé ce malheur, quand je me demande comment il se fait qu'une arme nettoyée par moi se trovât chargée à cette heure...

— Votre jeune frère n'avait-il pas eu le temps de charger le fusil?

— Non, monsieur; l'escabeau dont il venait de se servir pour l'enlever de la muraille était

encore là... Ce n'est pas lui qui a mis dans le canon la poudre et la balle... Mais que dirais-je pour ma défense à des juges prévenus... Quand Lazarine et mon père sont entrés dans la chambre, Julien était étendu sanglant sur le sol, et je tenais à la main le fusil qui venait de le tuer... Je le sais, monsieur, je lutterais contre l'impossible... On répéterait: — "Il a tué le fils de Lazarine par haine pour celle-ci" — Mon Dieu! mon Dieu! Ce n'est pas assez pour moi de perdre mon jeune frère, car je vous le répète, je le chérissais profondément, il faut encore que l'on m'accuse de sa mort... Julien! mon pauvre cher Julien!

Hubert courba son front dans ses mains et pleura.

Le voyageur ne tenta de le consoler, mais quand les sanglots d'Herbert s'apaisèrent, il lui dit d'une voix dont le calme n'excluait pas la sympathie.

— Je suis Anglais d'origine et cosmopolite d'habitudes, sans attache à une terre, à un continent, et sans famille. On m'appelle excentrique, je ne suis peut-être que sage. Jusqu'ici, j'ai peu cru à la reconnaissance des hommes, et il m'a souvent semblé qu'ils exagéraient ce qu'ils appellent leurs chagrins. Le vôtre me semble écrasant... Si vous le voulez vous ne me quitterez plus... Vous aimez l'étude, on me dit savant; ce que vous ignorez, je vous l'apprendrai: vous m'aimerez si vous voulez, car il n'est pas sûr que l'intégrité de mon caractère et la sagesse de ma vie suffisent pour inspirer de

l'affe
où la
frapp
peut-
le tou
veille
trie,
votre
dang
malh
—
vous
—
—
Songe
recue
part
justic
—
nomm
reven
ges c
comp
ment
ne m'
tuatio
franc
rais,
de ce
gent,
gnon,
vez.
appoi

l'affection... Vous ne pouvez tenir à la France où la haine vous poursuivrait, où vous seriez frappé d'une condamnation terrible, sans appel peut-être... Venez avec moi, je recommencerai le tour du monde pour vous en montrer les merveilles... Si vous revenez jamais dans votre patrie, ce sera quand vingt années ayant passé sur votre tête vous aurez le droit de reparaître sans danger dans une patrie dont vous chasse un malheur...

— Oh! monsieur! monsieur! dit Herbert, vous êtes bon!

— Acceptez-vous?

— Je vous remercie, et cependant je n'ose... Songez-y donc, c'est presque vagabond que vous recueillez. Je ne puis réclamer la plus faible part de l'héritage de ma mère sans mettre la justice sur mes traves.

— Assez sur ce sujet, dit le voyageur. Je me nomme lord Blufield, il me reste un million de revenu, j'ai dépensé beaucoup d'argent en voyages coûteux, en recherches scientifiques, je ne compte pas m'arrêter... Suivez mon raisonnement; je vous dois certainement la vie. Si vous ne m'intéressiez pas, vous trouvant dans une situation terrible, je mettrais cinq cent mille francs dans un portefeuille et je vous le laisserais, rassuré sur votre avenir matériel. Au lieu de cela, loin de vous offenser par une offre d'argent, je vous demande de devenir mon compagnon, mon secrétaire, mon ami, si vous le pouvez. Vous m'aidez dans mes travaux, et les appointements que je vous donnerai vous per-

mettront une certaine indépendance. Encore une fois, acceptez, vous me rendrez plus service qu'à vous-même.

— Eh bien! oui, répondit Herbert;—les conseils d'un faux orgueil sont indignes de moi et de vous. Prenez-moi, gardez-moi, je vous parlerai dans l'avenir de ce que vous ne savez pas encore assez, c'est que j'ai un cœur aimant, auquel ne pèsera pas la reconnaissance.

— Bien! bien! fit l'Anglais en serrant les mains d'Herbert.

— Où allez-vous, maintenant, monsieur?

— J'avais le projet de revoir les Indes.

— De quel port partirez-vous?

— De Nantes.

— Et nous y serons.

— Demain.

Lord Arthur Blunfield prit lui-même un paletot dans la voiture, et le jeta sur les épaules d'Herbert. Le cocher fut envoyé à la recherche de chevaux frais, et deux heures après l'accident qui venait de rapprocher d'une façon si inattendue le riche Anglais et Herbert, l'enfant maudit prenait place dans la voiture de lord Arthur Blunfield.

Vingt-quatre heures après tous deux se trouvaient à Nantes.

Il fallut peu de temps à Herbert pour se métamorphoser. Son élégance naturelle lui permit de porter aisément des habits d'une coupe plus recherchée que ceux auxquels il était accoutumé. Sa tristesse donna une nouvelle distinction à son beau visage, et jamais ceux qui

renc

Blur

lui-c

L.

tout

L'idé

ment

pouv

s'info

de l'

équip

ver M

ment

—

—

—

—

—

—

—

Fra

—

—

me tr

—

—

vous

—

—

—

—

—

—

—

rencontrèrent sur le port ou sur le cours lord Blunfield et Herbert n'auraient pu prendre celui-ci pour le fils d'un paysan.

L'Anglais avait l'habitude des voyages; partout où il se trouvait, il voulait être chez lui. L'idée ne lui vint donc point de prendre simplement passage à bord d'un navire. Sa fantaisie pouvait le pousser à changer son itinéraire. Il s'informa du nombre des vaisseaux en partance, de l'habileté des capitaines, de la moralité des équipages, puis une fois renseigné, il alla trouver M. Francis Auber, et lui dit tranquillement :

— Voulez-vous me céder votre navire?

— Qu'en ferez milord?

— Navire, matelots, tout enfin.

— Même le capitaine.

— Surtout le capitaine?

— Voilà une proposition au moins bizarre.

— Je suis Anglais, monsieur.

Francis Auber s'inclina.

— Et nous irons, monsieur?

— Jusqu'à ce que vous soyez riche, et que je me trouve las.

— Cela peut-être long.

— Si vous êtes ambitieux me suffira; mais vous ne semblez pas devoir vous fatiguer vite.

— Mes cheveux blanchissent.

— Et où irons-nous?

— Partout.

— Mais d'abord?

— A Calcutta.

— J'y allais.

— Je le sais.

— Me permettez-vous de conserver ma cargaison?

— Sans nul doute; vous ferez autant de commerce que vous pourrez, et je ne demanderai dans la cale que la place nécessaire pour loger les collections que je rapporterai des pays divers que nous traverserons.

— Quel prix fixez-vous pour moi, par année, monsieur.

— Cinquante mille francs, vingt mille pour le second, double paie pour les matelots?

— Et le navire?

— Je l'achète aux armateurs et je paie comptant.

Francis Auber tendit la main à l'Anglais.

— Marché fait milord. Je vous promets pour second un jeune capitaine au long cours de mes amis qui vient de passer ses examens. De tels appointements seront pour lui une fortune.

— Quand pouvez-vous partir?

— Dans une huitaine.

— Tout est pour le mieux, venez me voir demain à l'hôtel, nous réglerons les questions d'argent.

Le soir, lord Blunfield raconta à Herbert quels arrangements il venait de prendre. Tous deux employèrent les journées suivantes à acheter des livres, à se munir de crayons et de pinceaux.

— Je vous apprendrai le dessein, dit l'Anglais au fils de Madelonne. Celui qui ne sait se servir que de la plume n'est qu'à moitié le maître de sa pensée.

I
lop
Lor
tou
mit
dou
hon
ne
ble
I
la
de
Bre
vait
jour
glis
une
met
Il
dict
conf
de
U
l'on
culé
L
ne
bare
mois
O
blab
à
qu'il

Le mouvement dont Herbert se trouva enveloppé ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Lord Arthur comprenant qu'il fallait avant tout distraire, occuper son protégé, ne lui permit pas de songer au passé. Sans doute, une douleur profonde remplissait l'âme du jeune homme, il se sentait oppressé, brisé, mais à peine allait-il s'abandonner à une impression pénible que l'Anglais l'arrachait à son absorption.

Le navire affrété par celui-ci avait pour nom la *Mouette*. C'était un bon marcheur, élégant de coque et léger d'allure. Les matelots étaient Bretons pour la plupart et lord Blunfield savait quel cas on en peut faire. La matin du jour fixé pour le départ, Herbert se rendit à l'église Saint-Nicolas. Il y entendit la messe avec une piété recueillie. Il supplia Dieu de permettre qu'un jour son innocence fût reconnue. Il lui demanda de ne point ratifier une malédiction qu'il savait n'avoir pas méritée, puis reconforté par la prière, il revint à bord à bord de la *Mouette* où lord Arthur l'attendait.

Une grande foule encombrait le port. Ce que l'on appelait la fantaisie de l'Anglais avait circulé dans le public.

Le capitaine n'avait pu taire la bonne fortune qui lui survenait; les matelots, dans les cabarets, dépensaient le dernier sou de la paie mois réglée d'avance.

On racontait sur lord Blunfield d'in vraisemblables histoires; on le gratifiait de mines d'or à Golconde, on nommait les pêcheries de perles qu'il possédait au bord des golfes d'Asie. Quand

au jeune homme pâle et triste qui ne le quittait pas, il intéressait et il intriguait. Hélas! les femmes qui parlaient en souriant du secrétaire de lord Blunfield étaient bien loin de penser que le malheureux ne croyait plus avoir le droit de fouler la terre de France, et qu'en quittant la patrie, il fuyait devant le bourreau.

Vers trois heures de l'après-midi, par une admirable journée, au moment où montait la marée, la *Mouette* déploya ses voiles, comme l'oiseau dont elle portait le nom les étend au-dessus des flots, et le navire, poussé à la fois par la brise et par le mouvement rapide de ses hélices, quitta le port de Nantes.

L'enfant maudit échappait à la justice.

A l
mois
préc
des gr
masse
tarder
les go
seaux
que le
Le sol
ne pa
se hât
mout
Ass
tatif,
inspir
les ye
noires
un to
impui
des m
l'horis

VII

CHATEAU-TEMPETE

A la chaleur accablante d'une matinée du mois d'août succédait un vent rapide et brûlant précurseur imminent d'un orage. Le sommet des grands monts disparaissait sous d'énormes masses de nuages sombres qui ne devaient pas tarder à s'éclairer des lueurs de la foudre. Dans les gorges grondaient des bruits sourds. Les oiseaux rasaient le sol d'une aile effarée, tandis que les bœufs mugissaient d'une façon lugubre. Le soleil tombait sous les nuées que ses rayons ne parvenait plus à transpercer, et les bergers se hâtaient de rassembler leurs troupeaux de moutons afin de les ramener à la crèche.

Assis sur un pliant, en face d'un chevalet portatif, un artiste reproduisait avec une fougue inspirée le paysage grandiose qu'il avait sous les yeux. Au-dessous d'une masse de roches noires se dressaient des sapins gigantesques, et un torrent grondait entre deux berges souvent impuissantes à le contenir. Les ondulations des montagnes formant les derniers plans de l'horizon se fondaient avec le ciel, tandis qu'un

rayon de lumière orageuse prenait en écharpe une saulaie le long de laquelle passait un bœuf conduisant un troupeau dont les bêtes rapprochées par l'instinct d'un danger commun, marchaient la tête baissée vers le sol, en humant les âcres émanations de la terre.

L'artiste ne se faisait point illusion sur le danger qu'il courait de se trouver surpris par le déchaînement de l'orage; mais ne pouvant renoncer à l'espoir de reproduire, dans toute sa vérité, le sinistre tableau qu'il avait sous les yeux, en dépit des roulements sourds du tonnerre, il continuait à peindre une magnifique ébauche.

C'était un beau et élégant jeune homme d'environ trente ans, au visage ovale, au teint transparent, et dont les cheveux blonds augmentaient l'expression de douceur. Tout en lui trahissait le bonheur de vivre, et son visage reflétait cette noble faculté de l'enthousiasme qui élève l'âme au-dessus des niveaux vulgaires, les interdit de descendre aux mesquineries de l'existence, et de s'abaisser à d'étroits calculs. Sa mise des plus simples: un pantalon de toile grise serré dans de hautes guêtres de cuir chamois, une veste semblable et un grand chapeau de paille. Un attirail de peintre et le sac posé à terre près de son pliant composait son bagage.

Au moment où il pouvait se considérer comme certain d'achever avec un rare bonheur l'esquisse de son paysage, le temps devenant de plus en plus menaçant, le jeune homme dût se résigner à interrompre son travail.

Il j
son s
imme
regar
Tou
distin
villag
lieue
rêt de
consi
possil
Fen
vait
alerte
A
geait
caien
L'asp
sait l
tion
une l
pays
senti
Au
va en
en re
avait
gross
de co
du re
der t
sorti
pagn

Il plia son siège de sangle et de bambou, jeta son sac sur son épaule, puis, gardant ouvert son immense parapluie, il interrogea l'horizon du regard.

Tout au fond du paysage noyé d'ombre, il distingua les toits de chaume et de briques d'un village qui lui parut éloigné d'environ une lieue; puis à droite, et se rapprochant de la forêt de sapins, il aperçut une masse de bâtiments considérables, dont il lui fut tout d'abord impossible de déterminer la nature.

Ferme ou fabrique, qu'importait, s'il y trouvait un abri pendant l'orage; aussi d'un pas alerte se dirigea-t-il de ce côté.

A mesure qu'il avançait, le paysage changeait de nature; des champs fertiles remplaçaient les roches dénudées et les bois sauvages. L'aspect du bien-être et de l'abondance reposait la vue et réjouissait le cœur. Les constructions dont se rapprochait l'artiste indiquaient une large et intelligente entente de la vie, et les paysans que l'artiste vit passer le long d'un sentier le saluèrent avec un entrain cordial.

Au bout d'une demi-heure, l'artiste se trouva en face d'une vaste cour, et s'arrêta surpris en remarquant que la salle qui y faisait suite avait dû jadis appartenir au château dont la grosse tour restaurée flanquait des bâtiments de construction récente. Tandis qu'il cherchait du regard à qui il lui serait possible de demander un renseignement, une jeune fille accorte sortit de la salle et lui fit une révérence accompagnée d'un sourire.

— Que souhaitez-vous, monsieur? lui demanda-t-elle.

— Un abri pendant l'orage qui se prépare, mon enfant.

— Cela, monsieur, répondit Colette, il n'est plus besoin de la demander, vous y aviez droit. Je vous servirai d'abord une collation, dans un moment une des chambres de voyageurs sera prête, il va sans dire que la meilleure sera pour vous.

— Comment s'appelle cette auberge, mon enfant.

— Cette maison n'est point une auberge! répondit Colette avec le sentiment de l'orgueil froissé.

— Pardon, vous m'avez dit: "les chambres de voyageurs," et j'en ai conclu...

— Que cette habitation était une hôtellerie? En effet, monsieur, vous deviez le croire il n'en est rien cependant. Comme vous avez pu le voir, ce pays sauvage est rendu souvent impraticable par suite de l'abondance des neiges, et de la violence des ouragans; mon maître, redoutant pour les voyageurs les périls de la nuit et des tempêtes, exerce envers eux une large hospitalité. Chaque passant peut demander ici l'abri et le souper. S'il est pauvre, on y joint une aumône.

— Votre maître s'appelle?

— David Makensie.

— Il est Anglais?

— Je ne lui ai jamais demandé quelle était sa nationalité... Votre couvert est dressé, mon-

sieu
rest
qui
voya
gran
soie
—
son
—
Ber
tes s
voir
mes
pou
—
—
beau
ble
mais
pas
qu'il
tent
crai
perfi
raies
inse
trist
il a
doit
—
—
le re
que

sieur... Si vous souhaitez quelque chose, je reste à votre service en attendant que l'orage qui nous menace venant à éclater, le nombre de voyageurs surpris par la tourmente devienne si grand que Françonnette et la Colporteuse soient obligés de venir m'aider.

— Eh! reprit l'artiste, les hôtes de cette maison sont-ils souvent nombreux?

— On dirait en petit l'hospice du mont Saint-Bernard, monsieur... Les dix chambres vacantes sont parfois occupées, et il n'est pas rare de voir les granges et les étables remplies de femmes et d'enfants... Oh! monsieur Makensie est pour le pays une véritable Providence...

— Votre maître est fort riche?

— Il faut le croire, monsieur, car il dépense beaucoup... pas pour lui, par exemple, la table des serviteurs est semblable à la sienne; mais il n'est pas une misère qu'il ne soulage, pas un chagrin qu'il ne console... Ce n'est pas qu'il parle beaucoup, au contraire! On serait tenté de croire qu'il économise les mots, et craint de faire de ses phrases une dépense superflue. Ceux qui ne le connaissent pas seraient peut-être même portés à le croire froid et insensible. Son visage est si grave, sa voix si triste! Personne ne sait comment et pourquoi il a souffert, mais nous sommes certains qu'il doit avoir été très malheureux.

— Quel âge peut-il avoir?

— Cinquante ou cinquante-cinq ans... Nous le respectons, et nous restons à son service, bien que la place ait ses côtés difficiles... Ainsi,

monsieur, vous ne croiriez pas que Morin et moi nous avons été sur le point de quitter Château-Tempête, parce que Monsieur refusait de nous permettre de nous marier... Il nous répétait que nous serions malheureux, que si l'un de nous venait à mourir les orphelins pourraient se voir tyrannisés par une marâtre ou par un beau-père... Que le plus souvent survenaient dans les familles des divisions soulevées par d'injustes préférences... Enfin, monsieur, un tas de raisons qui successivement n'ont pu réussir à nous convaincre, puisque je me fiance demain à Jean Morin mon prétendu... C'est égal, si monsieur l'abbé Laurent n'avait pas conseillé Monsieur, en lui remontrant qu'il se donnait des torts en s'opposant à notre mariage, nous eussions été obligés de quitter la maison... Conçoit-on cette terreur du ménage et des enfants?

— Votre maître a sans doute perdu une femme chérie, des anges qu'il pleure encore...

— Ce ne doit pas être pour cette raison que M. Makensie témoigne tant de crainte de la vie de famille. La mort rend triste, mais non farouche... On songe que Dieu garde dans son paradis ceux qui nous sont chers, et cette pensée adoucit nos regrets... Mais les affaires de Monsieur ne sont point les nôtres. Nous mangeons son pain, nous lui devons soumission et respect; il se montre généreux, et garde des droits à notre reconnaissance. Morin et moi nous lui sommes très attachés, et M. Makensie sait qu'il peut compter sur nous.

En ce moment un violent coup de tonnerre ébranla la vaste demeure dans laquelle l'artis-

te v
tres
avec
U
sant
yées
aboi
ne d
rian
—
auro
sero
ne.
E
tion
dans
E
anci
sent
voût
drag
préc
de c
ces
ou p
vait
gent
port
ges
semb
traîn
ne, l
collie

te venait de trouver un refuge; des clartés sinistres emplirent la grand'salle, et Colette se signa avec les marques d'une véritable frayeur.

Une minute plus tard, un jeune garçon poussant devant lui un troupeau de chèvres effrayées pénétra dans la cour où l'accueillirent les aboiements d'un chien de garde. Il tira la chaîne d'une grosse cloche, et un gars robuste et souriant accourut à cet appel.

— Entre, Fleuret, dit-il au chevrier, tes bêtes auront de la litière jusqu'au ventre; quand elles seront installées, tu nous rejoindras à la cuisine.

L'artiste qui venait d'achever une légère collation commença l'inspection de la vaste pièce dans laquelle il se trouvait.

Evidemment, elle était de construction fort ancienne. Voûtée comme une église, elle présentait ses fines arrêtes fermées par une clef de voûte bizarre représentant un enroulement de dragons fantastiques que l'on eût dit prêts à se précipiter sur ceux qui franchissaient le seuil de cette salle. Les murailles gardaient des traces de fresques grossières étalant des écussons ou plutôt des fragments d'écussons. On apercevait de temps à autre des vols de merlettes d'argent égarées sur un lambeau d'azur, des supports étranges composés de licornes, de sauvages ou de griffons dressés sur leurs pieds et semblant se tenir en équilibre dans le vide. La traîne d'un manteau fourré de vair ou d'hermine, le panache d'un casque, les pierreries d'un collier jetaient une note gaie sur la muraille

grise. Les croisées conservaient de rares vitraux peints. On avait remplacé ceux qui manquaient par des verres modernes, mais à travers le coloriage des anciens passaient des lumières prismatiques. Un banc de chêne occupant la longueur de la salle, s'adossait à la muraille. La cheminée montait jusqu'à la voûte. D'énormes landiers de fer dont le sommet soutenait le soir une lampe, servaient à éclairer les côtés occupés par des stalles sculptées avec un goût original et fruste. De grandes dalles pavaienent cette piè-

On y voyait de lourdes lances, des glaives qui ne pouvaient être maniés qu'à deux mains, des masses d'armes armées de pointes aigues, des lances de forme barbelée, des arbalètes de tous les styles, des cimenterres musulmans. Ces panoplies racontaient avec leurs bosselages et leur rouille une épopée héroïque, et nul n'aurait été tenté de sourire en voyant ces armures vides, sous lesquelles battaient jadis tant de cœurs vaillants.

Au-dessus de la cheminée un grand crucifix ouvrait les bras. Une table énorme occupait le centre de l'ancienne salle des gardes de Château-Tempête. Une nappe blanche, des pains grands comme des meules, du vin frais et une tranche de viande succulente y attendaient les hôtes d'un jour qu'accueillait la générosité de Makensie.

Tandis que se déchainait l'orage, le jeune artiste reprenant ses crayons commença une esquisse de cette pièce dont la bizarrerie et la grandeur le frappaient.

Abse
la port
mant e
figure
faisait
son tra
sur soi
nation

— G
se devi

L'en
la pers
gardes
la phy

— E
me, tu
ger; et
Guilla

Gaspi
mère, a
une de
vieilla

— M
promis
grands
lui obé
aux be

— O
pliqua

Gaspi
rouge,
couver
nu dar

Absorbé dans son travail, il n'entendit point la porte s'ouvrir, et ne vit pas entrer un charmant enfant blond d'une dizaine d'années, à la figure intelligente, qui, curieux de voir ce que faisait l'étranger et tremblant d'interrompre son travail, s'approcha sans bruit et se pencha sur son épaule; suivant avec une sorte de fascination les progrès de son crayon.

— Gaspard! dit une voix douce, dans laquelle se devinait cependant un reproche, Gaspard...

L'enfant adressa un geste rempli de prière à la personne qui venait d'entrer dans la salle des gardes, et qui avançait un siège à un vieillard à la physionomie souriante.

— Eh bien? Gaspard! répéta la voix de femme, tu te montres indiscret à l'égard d'un étranger; et tu ne viens pas embrasser le digne M. Guillaume?

Gaspard courut se jeter dans les bras de sa mère, adressa à l'artiste un regard équivalent à une demande de pardon, puis il demanda au vieillard:

— M'apportez-vous le livre que vous m'avez promis? M. Makensie trouve que j'ai fait de grands progrès. Je travaillais sans doute pour lui obéir, mais aussi afin de mériter le volume aux belles images.

— On doit toujours tenir la parole donnée, répliqua le vieillard, voici ton livre.

Gaspard poussa un cri de joie. La reliure rouge, les tranches dorées, les fers élégants de la couverture le ravissaient. Jamais il n'avait tenu dans ses mains un volume si magnifique. Les

gravures piquaient sa curiosité, il éprouvait un ardent désir de savoir quelle aventures se trouvaient racontées dans un ouvrage d'une telle richesse extérieure.

— Vous êtes bon, monsieur Guillaume, vous êtes bon et je vous aime. Il faudra que tout le monde dans la maison admire votre cadeau, depuis M. Makensie jusqu'au vieux Taupier.

— Ah ! fit M. Guillaume, à propos de cet homme, qu'en faites-vous donc à la maison ?

— Rien de bon, monsieur, répliqua Colette. Je sais bien qu'à ta place de notre maître j'eusse depuis longtemps renvoyé ce prétendu domestique qui m'a tout l'air de vouloir se faire nourrir sans travailler.

— Vous vous montrez dure à son égard, Colette, Makensie le croit malade, et il y aurait de l'inhumanité à jeter sur la grande route un malheureux qui ne saurait à quelle porte d'hospice aller frapper.

— Eh ! monsieur, fit Colette, je n'ai pas méchant cœur, Gaspard et la mère le savent, et Morin aussi. Je me jetterais au feu pour mon maître. Ceux que j'aime, allez, je les aime rudement bien, mais j'entends n'aimer que des honnêtes gens, et Taupier m'inspire de la défiance. Pourquoi, s'il est malade, semble-t-il avoir peur qu'on mande le médecin ? Que voulez-vous, je le juge si suspect que je regarde comme une double supercherie le bandeau noir qu'il porte sur l'œil gauche, et la fièvre dont il se dit consumé.

— Il est de fait, répliqua M. Guillaume, que cet homme, engagé par une soirée d'hiver au ser-

vice (rien. de ma conte porte l'aum de pa bien,

gerais toujo voit et, pe pas é charg rait a

faisa peur

ve, c' où il font la nu bras Et pi kensi sa bi regre de m lu lu ma n ve la

vice de Makensie, ne lui a jamais été utile à rien. Mais il tient peu de place dans cette grande maison. Taupier couche dans l'écurie et se contente de ce que la Colporteuse veut bien lui porter. Makensie est assez riche pour répandre l'aumône, assez indulgent pour excuser un peu de paresse. Taupier est vagabond, je le veux bien, mais, à coup sûr, il est à plaindre.

— Lui ! ne le croyez pas, monsieur. Je gagerais qu'il a fait souffrir les autres et qu'il a toujours tout rapporté à lui-même. On ne lui voit qu'un œil mais cet œil est plein de malice, et, pour être doucereux, son sourire n'en plaît pas davantage. Heureusement je ne suis pas chargée de lui porter ses repas, car je le servirais avec répugnance.

— Et toi, Gaspard, demanda le vieillard en faisant sauter l'enfant sur ses genoux, as-tu peur de Taupier ?

— Certes, non, répondit l'enfant, et la preuve, c'est que je vais souvent le voir dans l'écurie où il couche. Il me raconte des histoires qui me font trembler, et j'aime à me sentir grand-peur la nuit. Alors je me serre davantage dans les bras de ma mère, et elle m'embrasse plus fort. Et puis Taupier semble aimer beaucoup M. Makensie ; il m'en parle souvent, et le bénit pour sa bienfaisance. L'autre jour il exprimait le regret de ne pouvoir se promener dans la grande maison qui lui avait paru si belle, et il a fallu lui expliquer dans quelle partie je loge avec ma mère, Colette et les domestiques, où se trouve la salle des gardes qui sert de réfectoire aux

voyageurs, et que je lui raconte comment on gagne par l'escalier neuf les chambres des étrangers...

— Tu as satisfait à toutes ces questions, Gaspard?

— Sans doute.

— Que t'a encore demandé Taupier?

— Où M. Makensie avait fait fortune.

— Tu as répondu...

— Que je ne savais pas.

— Ensuite...

— Il s'est informé si j'avais vu son coffre-fort et les tonnes d'or qu'il cache dans les souterrains du château... Ca, je l'ignore, et je n'ai rien pu raconter à Taupier. Cela doit être bien beau, des tonnes d'or comme on en trouve dans les contes de fées.

— Et si tu en possédais, qu'en ferais-tu?

— Le même usage que M. Makensie fait de sa fortune. Je donnerais asile à des pauvres femmes comme maman, je nourrirais des malades comme Taupier, je bâtirais des églises et des écoles, et tout le monde serait heureux.

— Toi surtout, n'est-ce pas?

— Sans doute, puisque je ferais le bien.

— Monsieur, dit l'artiste à Guillaume, tout ce que j'entends et tout ce que je vois ici intéresse mon cœur et pique ma curiosité. Il n'est pas un trait de M. Makensie qui ne révèle l'avidité de rendre service, le besoin de soulager une infortune. J'avoue que je souhaite vivement avoir l'honneur de lui être présenté!

M. Guillaume secoua la tête.

— J
kensie
pête, i
héberg
qui po
— M
moign
— J
vous
gence;
s'est t
des rè
mais.
— V
— I
cepend
serve
sauvag
mais f
grin v
lui soi
toute
Tempé
les se
éprouv
sion q
— M
sence
— P
primit
saisi a
porteu
kensie

— Je ne crois pas que cela soit possible, Makensie est absent; mais fût-il au Château-Tempête, il n'a pas l'habitude de recevoir ceux qu'il héberge. Il redoute par-dessus tout la curiosité qui pourrait s'attacher à sa personne.

— Ma démarche ne serait cependant qu'un témoignage de sympathie.

— J'en suis convaincu, monsieur. Tout en vous indique des qualités de cœur et d'intelligence; mais le propriétaire de Château-Tempête s'est travé, depuis dix ans qu'il habite ce pays, des règles de conduites dont il ne départit jamais.

— Vous êtes son ami, monsieur?

— Le plus ancien, et le meilleur, je crois; et cependant, même avec moi, David Makensie conserve cette tristesse que dans le pays on appelle sauvagerie. Tandis qu'on le croit généreux, mais fier, je soupçonne que la blessure d'un chagrin violent se rouvre trop souvent pour qu'il lui soit possible d'oublier. Sans cela toute joie, toute expansion serait-il bannie du Château-Tempête? lui répugnerait-il surtout d'en voir les serviteurs fonder de nouvelles familles, éprouverait-il pour les enfants une sorte d'aversión que rien ne justifie?

— Mais alors, comment expliquez-vous la présence du petit Gaspard?

— Par un de ces mouvements de sa nature primitive qui reprend parfois le dessus. Il a été saisi au cœur par un mot, une larme, et la Colporteuse et sont fils sont restés. Peut-être Makensie a-t-il regretté souvent cette faiblesse.

— Racontez-moi comment se fit cette double adoption.

— C'était il y a huit ans. Château-Tempête sortait à peine de ses ruines, et M. Makensie venait de s'y installer. Je n'ai pas besoin de vous parler des dangers que présente un pays coupé de ravins, dominé par des montagnes tantôt couvertes de neiges, tantôt enveloppées par des tourmentes furieuses. Vous avez parcouru nos collines et nos vallées, et l'orage d'aujourd'hui vous fait pressentir ce que peut être un hiver rigoureux. On savait déjà aux alentours que tout voyageur affamé, tout homme en péril, trouvait au château un asile et du pain. Depuis que Makensie s'y était fixé, on pouvait y souffrir encore, mais non point désespérer. On apprenait le chemin de sa maison, et dès que le temps menaçait, les domestiques allumaient la lanterne monstrueuse placée au-dessus de l'ancienne tour, et destinée à guider ici les pauvres, comme les phrases indiquent aux navires la route à suivre afin de trouver un abri. Une nuit, la sonnette d'alarme tinta faiblement, Françonnette, une brave femme qui se multiplie ici, crut d'abord relever un cadavre, en soulevant le corps d'une femme privée de sentiment. Sous le châle croisé sur sa poitrine dormait un petit enfant souffreteux. Des courroies de cuir maintenaient sur le dos de la voyageuse une boîte remplie de menue mercerie. Portée dans cette salle soignée, réconfortée, la pauvre femme rouvrit les yeux, chercha son enfant, et se mit à pleurer de joie en le voyant souriant dans les bras de Françonnette.

“ Me
nant v
de mon
voir sa
la cloch
me ser
marche
lons, g
dans c
et char
tion du
Tanc
roles,
teuseve
Colpor
Mais q
fatigue
ble se
docteur
On e
répond
“ —
“ Air
la mère
“ —
d'une v
Cepe
“ —]
Les s
bé Lau
la Colp
qu'il lu
nuer se

“ Merci pour cet innocent, dit-elle en se tournant vers la berceuse, c’est tout ce qui me reste de mon bonheur perdu... Dieu est bon de m’avoir sauvée... Quand je me suis suspendue à la cloche, le froid m’avait si fort engourdie qu’il me semblait que j’allais mourir... J’ai tant marché dans la neige, aveuglée par les tourbillons, gelée par les rafales, que j’ai cru rester dans cette tombe de frimas... Vous êtes bons et charitables dans cette maison, que la bénédiction du ciel reste sur les maîtres!

Tandis que la Colporteuse prononçait ces paroles, Françonnette achevait de mettre le couteusevert. Bientôt réchauffée, rassasiée, la Colporteuse chercha un sommeil réparateur. Mais quel soulagement qu’elle eût trouvé à ses fatigues passées, le lendemain une fièvre terrible se déclara, et il devint urgent d’appeler le docteur.

On en prévient Makensie, qui se contenta de répondre :

“ — J’ai oublié de bâtir un hôpital.

“ Ainsi, reprit Françonnette, je puis garder la mère et l’enfant?

“ — Ah! il y a un enfant! ajouta Makensie d’une voix presque dure.

Cependant il reprit :

“ — Faites vite...”

Les soins du docteur, les consolations de l’abbé Laurent rendirent le courage et la santé à la Colporteuse; mais elle ne se dissimula point qu’il lui serait désormais impossible de continuer son rude métier. Elle n’éprouvait qu’un

désir, qu'un besoin impérieux : se reposer, demeurer où elle se trouvait. Cependant, de ce côté, nul n'osait lui adresser d'encouragement ; l'abbé Laurent savait que M. Makensie éprouvait une sorte de répulsion douloureuse pour les enfants, et Françolette se regardait somme certaine que la Colporteuse ne pourrait jamais rester à Château-Tempête en qualité de servante. Celle comprit enfin qu'il fallait s'éloigner ; elle s'arma de courage, et retenant ses pleurs, elle passa un matin ses bras dans la bricolle de cuir soutenant sa balle, prit Gaspard, qu'elle posa sur la boîte, puis un bâton à la main, elle quitta la grand'salle.

Un homme au visage sévère et pâle se trouvait dans la cour.

Il regarde cette pauvre créature avec une expression de compassion à laquelle elle ne put se méprendre.

“ — Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

“ — Une malade qui vous doit la santé, une mère qui vous doit la vie de son enfant.”

Makensie baissa la tête.

La Colporteuse reprit, sans oser relever les yeux :

“ — Vous avez besoin d'une fille de basse-cour, gardez-moi à votre service... Qu'est-ce que cela vous fait que j'aie un enfant ? Il ne prendra plus de place qu'un poussin, et dans deux ou trois ans il trouvera le moyen de se rendre utile... Ce n'est pas possible que vous détestiez les enfants qui nous font souvenir des anges... Si vous avez souffert par un pauvre

peti
poin

Et
port
mère
vent

“ —

moi

man

ladie

mon

mém

argen

J'ai

pleur

d'une

mégè

un ei

m'eni

l'âge

mend

souve

foi, e

un bi

il mo

dans

Je me

dre m

pée p

j'ai b

“ —

A p

trouva

petit être, qui sait si celui-ci ne vous consolera point par sa reconnaissance et son attachement!

Et comme Makensie ne répondait rien, la Colporteuse ajouta avec cette sainte hardiesse des mères qui, au nom d'un sentiment sublime, savent avoir Dieu pour elles :

“ — Soit, vous n'avez pas besoin de moi, mais moi j'ai besoin de vous. Vous êtes riche et je manque de pain; robuste, et je relève d'une maladie grave; rassasié de tous les biens de ce monde, et je dois nourrir un innocent... De même que vous m'avez fait l'aumône de votre argent, faites-moi l'aumône de votre patience. . . J'ai tant souffert dans la vie! J'ai commencé à pleurer si jeune... Mon père, qui était veuf d'une femme bonne et douce, se remaria à une mégère... A partir de ce moment la vie devint un enfer pour moi... Mal nourrie, battue, je m'enfuis de la maison paternelle avant d'avoir l'âge et la force de gagner mon pain... Je le mendiai... Parfois je couchais dans les fossés; souvent je pleurais de misère... Mais j'avais la foi, et Dieu me gardait... Je devins servante, un brave garçon m'épousa; deux ans plus tard il mourut... Je ne pouvais plus m'engager dans une ferme, et cependant il fallait vivre... Je me fis colporteuse plutôt que d'aller reprendre ma place dans la maison de mon père, usurpée par une marâtre... Vous voyez bien que j'ai besoin de vous... ”

“ — Restez! dit Makensie.

A partir de cette heure la pauvre femme se trouva heureuse. Son installation fut rapide;

chacun dans la maison se réjouit de son admission. Elle se souvenait plus de ses longues courees à travers la campagne, que pour bénir le Seigneur de lui menager un tel repos.

La présence de cette femme consacra plus qu'une œuvre de charité, elle fut le commencement d'une amélioration lente, mais sensible dans le caractère de Makensie. D'abord il parut chercher à se dérober aux remerciements de la Colporteuse; on eût dit que la présence de l'enfant le troublait plus encore que celle de la mère, et plus d'une fois on put croire qu'il regrettait son bienfait. Mais l'enfance possède une grâce ineffable qui finit toujours par triompher des obstinations de l'esprit. Gaspard, que Makensie paraissait fuir, se trouvait sans cesse sur ses pas. Comment repousser brutalement ce petit être? Le maître de Château-Tempête affecta de lui parler durement, mais Gaspard, après avoir ouvert de grands yeux surpris, comme s'il ne pouvait comprendre cette injustice, n'en continuait pas moins à chercher son bienfaiteur. Lorsque celui-ci se promenait seul dans une des grandes allées du parc, il entendait tout à coup sortir un éclat de rire d'une touffe de roses, ou une tête blonde se montrer au milieu des lis. Parfois il s'arrêtait tout tremblant, fixant ses yeux rêveurs sur l'enfant, et paraissant chercher sur ce jeune visage des traits dont le souvenir hantait sa mémoire. Il fallait désormais bien peu de chose pour triompher d'une foideur voulue, raisonnée; un souffle devait suffire à fondre cette glace.

U
assi
teau
gne
de s
ne l
de g
les s
couv
pleu
—
M
une
muet
vanc
Ce
que
teuse
riait
d'exa
prem
la m
re, m
hypo
—
je ne
A l
jours
avec
maîtr
des le
conso

Un jour d'été, tandis, que David Makensie, assis sur une des hautes roches dominant Château-Tempête, fixait son regard sur la campagne brûlée de chaleur, la blessure mystérieuse de son cœur se rouvrit, et cet homme que rien ne paraissait capable d'émouvoir laissa rouler de grosses larmes sur ses joues. Tandis qu'elles silloñaient son visage, deux petites mains couvrirent ses yeux, une bouche pure but ses pleurs amers, et une voix douce murmura :

— Ne pleure pas, je t'aime!

Makensie attira l'enfant sur sa poitrine avec une sorte d'emportement et le couvrit de baisers muets, comme s'il avait à prendre une large revanche de caresses perdues.

Cette fois, ce fut dans les bras de Makensie que Gaspard rentra à la maison. La Colporteuse ne pouvait en croire ses regards. Elle riait et pleurait tout ensemble. Dieu venait d'exaucer le plus ardent de ses souhaits. Le premier mouvement de Makensie en apercevant la mère de Gaspard fut de poser l'enfant à terre, mais cette réserve apparente lui parut une hypocrisie, et il préféra dire avec un sourire :

— Je l'adopte à demi, mais soyez tranquille! je ne vous le prendrai pas tout à fait.

A partir de ce moment il ne se passa guère de jours sans que Gaspard passât quelques heures avec Makensie. Si celui-ci était en retard, le maître s'attristait de son absence. Il lui donna des leçons, et maintenant, par la tendresse et la consolation que l'enfant lui donne, on dirait que

Gaspard devient à son tour le bienfaiteur du maître de Château-Tempête.

Guillaume en était là de son récit, quand un bruit de roues, de hennissements et de cris de colère se fit entendre dans la cour, et un nouveau voyageur pénétra dans la salle.

L'hé
de Ma
moyen
était j
D'une
de l'au
côté d
sentir
déchaî
maître
Tempé
introd
Ses
ment l
me, et
— C
ge con
Je rev
somme
mettre
rappor
rompra
pays.

— E

VIII

LE CHANVREUR

L'hôte que l'orage poussait vers la demeure de Makensie était un homme bilieux, de taille moyenne, aux cheveux coupés ras, son regard était pénétrant, froid, presque soupçonneux. D'une main il effleura les bords de son chapeau, de l'autre il posa soigneusement sur la table à côté de lui une pesante sacoche. Loin de se sentir heureux d'être à couvert, tandis que se déchaînait l'orage, il semblait en vouloir au maître qui lui ouvrait les portes de Château-Tempête, et aux serviteurs qui venaient de l'y introduire.

Ses yeux inquiets interrogèrent successivement le visage coloré et à panoui de M. Guillaume, et le beau et jeune visage de l'artiste.

— C'est fait pour moi ! s'écria-t-il avec une rage concentrée, c'est absolument fait pour moi. Je reviens de voyage après avoir touché une somme assez ronde, et il m'est impossible de mettre en sûreté les soixante mille francs que je rapporte. J'ai cru vingt fois que ma voiture se romprait dans les chemins de casse-cou de ce pays.

— Encore, monsieur, dit M. Guillaume, béni-

riez-vous grandement le maître de ce manoir si vous aviez vu, il y a dix ans, le pays que vous venez de traverser. Personne n'ose s'en plaindre aujourd'hui parce qu'on l'a connu pire. C'est alors que vous auriez pu craindre pour la sacoche gonflée que vous rapportez, car les voleurs traversaient souvent la contrée, tandis que maintenant...

— Vous avez des gendarmes?

— Non, monsieur, le pays est habité par de braves gens.

— Cela n'empêche pas les voyageurs de se plaindre des routes!

— J'ai soixante-dix ans, reprit M. Guillaume, cela veut dire que j'ai vu beaucoup de choses. Eh bien! messieurs, cet endroit ressemblait à un véritable chaos. Où vous apercevez des champs on ne voyait que des amas de pierres; où fleurissent des jardins poussaient des friches et des broussailles. Mais il vint ici un étranger qui eut assez de cœur pour songer au soulagement de grandes misères, et assez d'or pour acheter ce désert et le convertir en un village...

— Je suis certain, répondit l'homme à la sacoche que ce personnage a fait un bien mauvais placement.

— On l'a méconnu d'abord, mais maintenant on le paie...

— En cinq pour cent?

— En prières et en reconnaissance.

— Je vous le disais bien, mauvais placement! Je suis un homme pratique, moi, monsieur; tel

que
tal e
cote
vrir
paie
tériss
Mak
naï,
trom
—
mette
qui e
pouri
je vo
beau
folie!
patri
lie!
né en
—
Miche
—
vous
clut l
dans
ment
monsi
l'artis
en deu
et les
pête q
tion e
rent q

que vous me voyez, je suis banquier. Un capital est un capital, et la reconnaissance ne se cote pas à la Bourse. Or, il me semble qu'ouvrir une hôtellerie dans laquelle personne ne paie en sortant est un genre de folie très caractérisé. J'avais, du reste, entendu parler de M. Makensie dans nos gazettes, comme d'un original, je suis certain maintenant que l'on ne se trompait pas sur son compte.

— Ainsi,, monsieur, demanda l'artiste, vous mettez au rang des démenses spéciales tout ce qui est bienfaisance, vertu, enthousiasme? Je pourrais vivre dans un coin ignoré du monde, et je voyage le sac sur le dos, contemplant les beaux paysages, admirant les œuvres de Dieu, folie! Le prêtre qui abandonne sa famille et sa patrie pour évangéliser les nations barbares, folie! Le millionnaire qui trouvant un pays ruiné en fait une contrée heureuse est insensé...

— Incontestablement, répondit le banquier Michelin.

— Eh bien! monsieur, reprit Guillaume, je vous certifie qu'à l'époque où M. Makensie conclut l'acquisition de ce domaine, tout le monde dans la ville voisine partagea cet avis éminemment pratique. Vous êtes assez connaisseur, monsieur, reprit Guillaume en s'adressant à l'artiste, pour voir que ces bâtiments se divisent en deux parties; les restes de l'ancien manoir et les constructions modernes. Château-Tempête qui méritait si bien son nom par sa situation entre des monts couverts de neige et le torrent qui coule au pied fut démoli en partie pen-

dant la Révolution. Pillé d'abord, dévasté, puis livré aux flammes, il résista tant qu'il put, et en dépit des terroristes la grosse tour resta debout avec les murs de la salle des gardes et une partie de la chapelle. Les propriétaires de Château-Tempête moururent, les uns en défendant le roi, les autres dans l'exil, et il ne restait plus d'héritiers directs au moment où la paix fut rendue à la France. Après avoir été décrétés biens nationaux, le manoir, les bois et les terres furent vendus à vil prix. Les acquéreurs ne se trouvant point assez riches pour remettre les champs en état, les jardins se changèrent en taillis, et le parc en forêt vierge. Les décombres environnant les restes du château en rendirent l'approche difficile, et les chèvres seules et les pasteurs en apprirent le chemin. Quelques masures se groupaient à une lieue environ, abritant de pauvres gens privés de biens et de croyance, vivant mal sans espérer mieux. L'avalanche, les eaux du torrent et les orages causaient chaque hiver plus d'un deuil, et il n'était guère possible de trouver un pays plus dépeuplé, quand le hasard y conduisit M. Makensie. J'ai tort d'employer le mot *hasard*, je devrais dire la Providence. Je ne l'ai connu qu'une après son arrivée au village, et mon estime pour lui ne tarda pas à grandir jusqu'à devenir de l'amitié. Je suis bien aise, monsieur, poursuivit Guillaume en se tournant vers l'artiste, de parler de David Makensie à un homme capable de le comprendre et de l'apprécier. Je vous disais donc que Château-Tempête était une ruine.

Seul
tout
rer é
ment
rendi
mon,
serai
main
Sai
tion,
pouri
role.
dait
prix
ii dev
C'est
réelle
dans
trouv
tecte
qu'il j
les bâ
avez/v
champi
le par
dange
ment.
Des
Aiglès
école,
curé d
ré de t
rève; l

Seulement, avec sa haute intelligence, devina tout de suite le parti qu'il était possible de tirer d'une propriété aussi vaste. Malheureusement elle se trouvait morcelée. Makensie se rendit chez le notaire de la ville voisine, M. Salmon, et lui demanda dans quelles conditions il serait possible de devenir propriétaire du domaine tout entier.

Salmon est un brave homme, fin, sans prétention, il promit que dans un mois M. Makensie pourrait signer les actes nécessaires, et tint parole. En effet, au bout d'un mois, mon ami soldait comptant ses diverses acquisitions, et au prix relativement minime de cent mille francs il devenait propriétaire de Château-Tempête. C'est à partir de ce moment que commença réellement son œuvre. Il ne resta pas un être dans le pays, homme, femme, ou enfant qui ne trouvât du travail dans le domaine. Un architecte habile conserva de l'ancien manoir tout ce qu'il put, et employa les matériaux à construire les bâtiments d'habitation et la ferme que vous avez vue. En même temps, on remettait les champs en culture, on rétablissait l'ordre dans le parc, et les rives du torrent devenaient moins dangereuses par suite des travaux d'endiguement.

Des familles des environs s'installèrent aux Aigles. Makensie éleva une église, bâtit une école, et paya à la fois le maître de l'une, et le curé de l'autre. Roi de ce petit pays, il est vénéré de tous pour le bien réalisé, et pour celui qu'il rêve; hors quelques vieilles gens dont la défian-

ce est excusée par l'âge, ou des paysans qui regrettent d'avoir vendu leurs terres à Makensie, mon ami est profondément vénéré. De tous ceux qui le chérissent, je suis celui qui l'aime davantage, sans doute parce que j'ai pu lire plus avant dans son cœur. Il a trop souffert pour rechercher le commerce des hommes, il est trop bon pour leur garder rancune de ses épreuves. Sa bonté s'unit à une inguérissable mélancolie. Il pousse quelquefois jusqu'à la sauvagerie l'amour de la solitude, et moi, qui suis avec l'abbé Laurent et maître Salmon le plus fidèle de ses amis, je tremble toujours de me rendre importun. Je suis certain que Makensie a, depuis son arrivé dans le pays, sauvé la vie à plus de cent personnes. Pendant les rafales, tandis que tombe une neige épaisse, il sort, souvent la nuit accompagné d'un grand chien des montagnes, et l'homme et la bête se mettent à la recherche des voyageurs égarés. Plus d'une fois, Makensie en rapporta sur ses épaules.

— Vraiment, monsieur, dit l'artiste, tout ce que m'apprenez de votre ami double mes regrets de ne point insister pour le connaître, au risque de commettre une indiscretion.

— Il rentrera sans doute assez tard, s'il rentre; car la course qu'il doit faire peut le retenir longtemps.

Le banquier prit son calepin et se mit à griffonner des chiffres, tandis que l'artiste et le père Guillaume s'entretenaient à mi-voix du maître de Château-Tempête.

En ce moment l'angelus tintait à l'église, et

les tr
dans

Ass
ques-t
que le
de la
ment
Colett
blier;
doche
sembla
vieille
der à
ne.

De
et il
il l'av
sorte
les his
on n'é
cier.

il indi
pour
nouer
qu'on
qu'on
pectue
le cha

Ce s
gaieté
il sembl
blemer
trouvâ

les travailleurs venaient d'achever leur repas dans la vaste cuisine qui les réunissait le soir.

Assis dans l'intérieur de la cheminée, quelques-uns s'occupaient de menus travaux, tandis que leurs camarades se reposaient des fatigues de la journée. La Colporteuse cousait activement tout en surveillant son enfant du regard; Colette attachait des rubans neufs à son tablier; Morin tressait un chapeau de paille; Andoche bridait des sabots; enfin, un homme qui semblait atteindre les dernières limites de la vieillesse, teillait du chanvre, et se faisait aider à cette besogne par Franconnette et Martine.

De temps à autre le veillard cessait de tellier, et il reprenait la conversation juste au point où il l'avait laissée. Tous l'écoutaient avec une sorte de déférence, car le chanvreur connaissait les histoires et les légendes du pays, et de plus on n'était pas loin de le considérer comme sorcier. Il annonçait si juste le temps qu'il ferait, il indiquait si habilement les remèdes à prendre pour certaines maladies si merveilleusement à nouer les bons mariages et à prédire les deuils qu'on le redoutait grandement dans le pays, et qu'on l'écoutait avec une sorte de crainte respectueuse. Il n'était pas de bonne veillée quand le chanvreur n'en faisait point partie.

Ce soir-là, il faut l'avouer, loin d'apporter la gaieté à ceux au milieu desquels il travaillait, il semblait au contraire leur inspirer un redoublement d'inquiétude. Soit que le veillard se trouvât sous une impression pénible et morbide,

soit qu'il entendit, comme il disait, des voix gémir en lui-même, il ne puisait dans sa mémoire que des histoires lugubres, et sa causerie suivait une pente dont la tristesse n'avait pas manqué de se communiquer au cercle de ses auditeurs.

Depuis un instant, il teillait avec une sorte de rage, et brisait le chanvre sous la pièce de bois avec une force que devait plus tard regretter la fileuse. Tout à coup un houhoulement sinistre se fit entendre, et l'outil tomba des mains des travailleurs.

— Il ne manquait plus que ce signe, dit-il. Jusqu'à ce moment j'espérais me tromper, je suis sûr maintenant...

— Sûr de quoi, père Germain?

Sûr qu'il mourra quelqu'un dans cette maison.

— Bah! répondit Colette, quel est le logis dans lequel il ne meurt pas quelqu'un? Un peu plus tôt, un peu plus tard. Nous sommes nombreux à Château-Tempête.

— Attendez, reprit le chanvreur, attendez la Colette... Si le hibou crie deux fois encore, aussi vrai comme je teille du chanvre, et que la lune va sortir des nuages noirs qui la couvrent; aussi vrai, comme ce matin j'ai pu relever treize corbeaux presque sous mes pieds, il mourra se soit couché trois fois.

Colette devint pâle, et Gaspard, fermant son livre, fixa des yeux effarés sur le chanvreur.

— Taisez-vous, dit la Colporteuse, en s'adressant à Germain, taisez-vous, c'est mal d'es-

saye
seul
volo
yez

La
fron
ses l

—
je di
sièm
comr

trava

pas v

seau

orfra

les y

moi

ces q

me l'

—
tresse

mais

sassin

vrai

être e

puis

time

—

taine

il y a

frisso

fièvre

une n

sayer de lire dans le livre de la destinée Dieu seul compte nos jours de ménage, suivant sa volonté, nos douleurs et nos joies. Vous effrayez cet enfant avec vos folies...

La Colporteurse appuya sur son épaule le front de son fils, et passant sa main hâlée dans ses beaux cheveux blonds.

— Riez! riez! fit le chanvreur, je sais ce que je dis... Le hibou vient de crier pour la troisième fois, il y aura du sang dans la maison, comme il y a déjà eu des larmes... J'y viens travailler, parce qu'il faut gagner son pain, pas vrai! Mais je vois clair, clair comme les oiseaux pour qui les ténèbres n'existent pas. Les orfraies, les engoulevents et les freux ouvrent les yeux dans les nuits noires, et mon regard à moi lit dans les consciences, dans les consciences que le remords fait sombres, sombres comme l'enfer...

— Ca, c'est vrai, dit Morin, en cessant de tresser son chapeau de paille, je n'oublierai jamais qu'il y a trois ans, quand Pascon fut assassiné dans le Val-Rouge, vous avez indiqué le vrai coupable, à l'heure où un innocent allait être emmené par la gendarmerie. Et même depuis ce temps-là Nicol vous tient en grande estime et profonde amitié.

— Oui, répondit le chanvreur avec une certaine emphase, c'est un don que j'ai... Quand il y a du sang dans les mains d'un homme, je frissonne en l'apercevant comme si un accès de fièvre me prenait; si un remords le trouble, si une malédiction pèse sur sa tête, l'air me man-

que, et il me semble que j'étouffe... Pourquoi vous étonnez-vous que je possède cette faculté-là? Un médecin ne devine-t-il pas d'un seul regard la maladie de celui qui le mande? Les bêtes douées d'instinct ne pressentent-elles pas l'orage? Moi je devine le crime et le malheur, voilà tout!

— Nous sommes tous honnêtes ici! entendez-vous, dit Colette, et cependant vous paraissez vouloir insinuer...

— Je ne dis rien! rien! répéta le chanvreux en laissant retomber la barre de bois sur sa poignée de chanvre avec une violence concentrée, comme s'il voulait donner un démenti à ses paroles. Mais trouvez-vous naturel ce qui se passe ici, par hasard?

— J'admire le bien qu'on y fait, et les aumônes qu'on répand.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi le maître vous a si longtemps refusé la permission de vous marier avec Morin?

— Il a fini par consentir à notre union, dit Colette.

— Et il fait demain les frais des fiançailles, dit Morin.

— Pourquoi le maître déteste-t-il les enfants? Est-ce juste? Est-ce d'un brave cœur et d'une bonne conscience? Quel mal font ces jeunes créatures pour qu'il les fuie avec une sorte de terreur.

— Vous oubliez qu'il a presque adopté mon Gaspard, fit gravement la Colporteuse, et que mon fils a reçu de lui déjà un peu de science et beaucoup de bonheur.

—
—
pliq
Mal
dev:
—
n'en
Il a
jam
rens
déjà
une
teur
mon
quet
com
aper
char
narc
—
bouc
tion
mal,
vous
me
vite
pain
mon
mais
certa
cité:
—
men

— Ce n'est pas une raison.

— Vous devenez méchant, le chanvreur, répliqua la Colporteuse, mais je dois tout à M. Makensie, et je ne le laisserai pas calomnier devant moi.

— Ce qui s'est passée au sujet de Gaspard n'empêche pas le maître de hair les innocents. Il a fondé une école, c'est vrai, mais il n'y met jamais les pieds, et c'est par le maître qu'il est renseigné sur les progrès des élèves... Il y a déjà longtemps, M. Bernard voulant ménager une surprise à celui qu'on appelle le Bienfaiteur du pays, amena dans le parc tout son petit monde d'enfants. Chacun d'eux tenait un bouquet à la main, et le plus âgé devait réciter un compliments; M. Makensie n'eut pas plutôt aperçu les petiots qu'il s'enferma dans sa chambre à la grande mortification de M. Bernard...

— Mais, fit Colette, s'il n'accepta point les bouquets des élèves, il leur fit servir une collation de laitage et de gâteaux... Vous agissez mal, Germain, je vous blâme, et j'en viendrez à vous mépriser, si vous continuez à parler comme vous le faites, et à semer dans l'âme des serviteurs la haine pour celui dont ils mangent le pain. Certes, je me garderai bien de révéler à mon maître le rôle que vous jouez dans cette maison, mais j'en instruirai M. Guillaume, son certains cas, garder le silence est une complicité: je ne suis ni lâche ni ingrate.

— Vous perdez à la fois votre conseil et vos menaces, la Colporteuse; je mange le pain de

M. Makensie, et j'y treille son chanvre, partant nous sommes quittes... Mon travail vaut son salaire... Si je l'aimais par dessus le marché, c'est lui qui me devrait du retour. Quant à me chasser de sa maison, il ne l'oserait pas!

— Il ne l'oserait pas!

— Non! le maître comprend que je lis en lui, et mon regard le trouble. Il sait que je l'ai rencontré la nuit dans les grands bois, sanglotant et criant miséricorde. Il se souvient que j'ai entendu sortir de sa bouche des paroles terribles... et jamais, entendez-vous, jamais, il ne me chassera du château, où je teillerai du chanvre jusqu'à ce qu'on tisse mon linceul... Si Makensie n'aime pas les pauvres, les pauvres ne l'aiment pas, et plus d'un crache sur son aumône.

— Monsieur n'aime pas les pauvres! fit Collette; tout son revenu est dépensé pour eux!

— On distribue de l'argent en son nom, ce qui n'est pas la même chose. Est-ce vraiment la charité commandée par l'Évangile que de ne jamais adresser une parole aux malades, aux déshérités, aux souffrants de l'âme; un mot consolant vaut souvent mieux pour le cœur qu'un morceau de pain pour le corps... Pourquoi Makensie aimerait-il les pauvres, savez-vous seulement s'il est chrétien? Moi j'en doute? Moi j'en doute, qui dédaigne les petits ne peut adorer le sauveur Jésus... Oh! je le sais, vous trouverez réponse à tout.. Makensie a construit l'église... Mais n'avez-vous jamais étudié le maître quand il se tient debout de-

vant
pas,
plutôt
tend
n'ose
porte
jours
ne fa
si bi
à pa
rage,
cer q
—
com
che e
conse
Vous
ont e
sent
maît
ne, n
disie
de l'
nez-le
haiss
fortu
Dema
avec
glise
risse
La
dema
—

vant l'autel? Il ne prie pas, ne s'agenouille pas, ne s'humilie pas devant Dieu. On dirait plutôt qu'il lui parle face à face et qu'il prétend lui demander les comptes, à moins qu'il n'ose le braver. Vous levez les épaules, la Colporteuse... J'ai près de cent ans, et j'ai toujours dit leurs vérités aux gens du village, je ne fais point d'exception pour le maître.. Aussi bien quelque chose en moi me force souvent à parler comme le vent souffle pour amener l'orage, comme le chien hurle la mort pour annoncer qu'une maison prendra le deuil.

— C'est bon! c'est bon! fit Morin; je suis comme la Colporteuse, comme Colette, Andoche et tous ceux qui vous entendent et dont la conscience se révolte tandis que vous parlez. Vous êtes un ancien, le chanvreur, et les vieux ont droit au respect à moins qu'ils se conduisent de façon à démériter. M. Makensie est le maître ici, maître de ceux qu'il paie et gouverne, maître de ses actes et de ses pensées: vous disiez tout à l'heure que vous n'étiez pas obligé de l'aimer en retour de son salaire, mais retenez-le bien, vous deviendriez coupable en le haissant: il me semble qu'on peut attirer l'infortune sur une maison à force de la prédire.. Demandez plutôt au bon Dieu, si vous le priez avec ferveur, vous qui remarquez si bien à l'église l'attitude des autres, que le bonheur guérisse M. Makensie de ses tristesses.

La Colporteuse se tourna vers Colette et lui demanda tout bas:

— Croyez-vous que ce soit possible?

— Oui le jour où notre maître épousera Melle Thérèse.

— Ah! fit Françonnette en se penchant vers la Colporteuse, vous avez deviné...

— On devine toujours le secret de ceux qu'on aime répondit Françonnette.

— C'est bon! c'est bon! reprit le chanvreur en hochant la tête, et en treillant avec une sorte de rage j'en suis pour ce que j'ai dit, laissez passer trois jours... Trois jours! ce n'est pas long dans la vie d'un homme, vous verrez alors si le chanvreur ne lit pas dans les étoiles et n'entend pas ce que disent les hiboux... Vous jugerez si sa voix n'annonce pas les crimes à la façon dont les oiseaux prédisent l'orage.

— Assez! assez! fit Morin en se levant, si nous vous écoutions davantage nous serions des lâches, car nous semblerions comme vous attendre que le malheur s'abatte sur le toit qui nous abrite. Nous ne connaissons le maître que par des bienfaits. D'un désert il a fait une contrée fertile; les cahutes des pauvres gens se sont changées grâce à lui en maisons saines et solides; l'église reçoit ceux qui veulent prier, et l'école ceux qui souhaitent apprendre. Nous n'avons pas le droit de demander à un homme le secret de ses chagrins, et de profiter de sa tristesse pour le calomnier. Vous êtes heureux d'être un vieillard, le chanvreur, car foi de Morin, si vous aviez encore la force de tenir un bâton ou de retrousser vos manches et d'essayer la force de vos poings, je défendrais contre vous la réputation de celui que j'aime et

que
re.

—
Colo

—
que

E

hom

natu

lant

pose

temo

sans

tion

min

Q

jeté

fers,

vers

de s

il a

mai

—

hon

viel

proc

cun

mor

vous

blan

fert

E

que je respecte, comme je respecterais mon père.

— Tu es un brave garçon ! fit la Colporteuse.

— Je serai frère de t'avoir pour mari, ajouta Colette.

— Donne-moi la main, ajouta Andoche ce que tu as dit est d'un garçon de cœur.

En ce moment parut au fond de la salle un homme dont la taille paraissait plus haute que nature. Il ôta lentement son manteau ruisselant d'eau, son chapeau à larges bords, et il les posa sur un siège en ayant soin d'étendre le vêtement pour qu'il pût sécher, puis il s'approcha sans bruit afin de prêter l'oreille à la conversation des serviteurs groupés près de la haute cheminée.

Quand il se trouva dans le rayonnement projeté par les lampes posées sur les chenets de fers, son regard s'arrêta avec lenteur sur les divers personnages qui venaient de s'entretenir de sa personne d'une façon si différente. Enfin il arriva si près de la Colporteuse qu'il posa la main sur l'épaule de la jeune femme :

— Vous avez du cœur, lui dit-il, un bon et honnête cœur. Mais à quoi sert de dire à ce vieillard qu'il est un ingrat ? pourquoi lui reprocher ces prédictions sinistres ? Laissez chacun suivre la pente de son esprit, et baiser ou mordre la main qui lui donne du pain... Dieu vous garde, le chanvreur ! car votre tête est blanche, et vous avez sans doute beaucoup souffert !

Et du même pas étouffé, de la même allure

tranquille, le maître de Château-Tempête quitta la pièce dans laquelle se tenaient les domestiques.

Après avoir traversé un long couloir il gagna l'ancienne salle d'armes servant de parloir et de salle à manger aux hôtes que venait de lui envoyer la tempête.

Quatre personnes s'y trouvaient réunies : M. Guillaume qui causait amicalement avec le jeune peintre, et le banquier qui continuait à grouper des chiffres, et Fleuret qui se tenait immobile dans un angle de la salle :

— Je vous salue, messieurs, dit Makensie, de cette voix calme et froide dont il semblait que la douleur eut brisé les cordes. Bonsoir, Guillaume. Je viens des environs, cherchant avec mon chien si quelque voyageur ne s'était pas perdu dans nos défilés ou n'était point tombé dans quelque précipice?

“ Je vous rends grâce d'avoir accepté mon hospitalité, vous êtes chez vous, messieurs.

L'artiste se leva, tandis que Makensie serrait sans parler la main de Guillaume.

— Je vous remercie pour mon compte, monsieur, lui dit-il, car sans vous je serais fort empêché de continuer ma route. L'orage m'a surpris au moment où j'esquissais un de vos effrayants et magnifiques paysages.

— Ah ! fit Makensie, vous êtes peintre?

— Je ne fais point d'assez belles choses pour me donner ce titre, peut-être, mais je travaille sans relâche, et j'espère arriver.

— Me ferez-vous la grâce de me montrer votre album?

—
vant
—
banq
—
Moi
de n
teau
ce sa
—
que
—
ne se
quitt
—
tre v
gnere
—
d'être
servi
souha
dans
vos c
tende
—
sieur
—
recon
—
sieur
lent c
lard
te ma

— De grand cœur, répondit l'artiste en se levant.

— Tandis qu'il ouvrait son sac de voyage, le banquier s'avança vers Makensie.

— Michelin, dit-il, banquier de Grenoble... Moi et ma sacoche nous sommes très-heureux de nous trouver à l'abri dans les murs de Château-Tempête... je porte 60,000 francs, dans ce sac de cuir...

— Vous pouvez demeurer aussi longtemps que vous le souhaiterez, monsieur.

— Vous êtes bien bon ! mon séjour chez vous, ne se prolongera pas au-delà de cette nuit. Je quitterai Château-Tempête fort matin.

— Je donnerai donc des ordres pour que votre voiture soit attelée à l'heure que vous désirez...

— N'en faites rien, je vous en prie. Avant d'être banquier j'ai été assez pauvre pour me servir moi-même. J'attelerai moi-même, et je souhaite que personne ne se dérange pour moi dans la maison. Il suffira que vous disiez à vos domestiques de ne point s'effrayer s'ils entendent du bruit de très-bonne heure.

— Il sera fait comme vous souhaitez, monsieur, répondit Makensie.

— Il ne me reste plus qu'à vous témoigner la reconnaissance..

— Je n'en demande ni n'en attends, monsieur ; tout à l'heure, dans la pièce où travaillent des gens qui me doivent leur pain, un vieillard souhaitait que la foudre s'abattît sur cette maison ; peut-être en la quittant plus d'un

voyageur secoue-t-il la neige ou la poussière de ses pieds.

— Il est certain dit le banquier, que dépenser des capitaux considérables comme vous le faites pour rendre service à des étrangers et à des ingrats est un bien mauvais placement, et quant à moi qui suis un homme pratique..

L'artiste s'avança vers Makensie.

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous faites est bien : ne croyez pas que jamais le bien accompli soit inutile. Sans doute vous ne reverrez jamais peut-être ceux qui vous doivent le repas du soir et l'abri durant une nuit orageuse, mais ils ne vous oublieront pas. Plus d'une fois leur souvenir se reportera vers ce Château-Tempête dont la clarté fut leur phare durant la tourmente. Des mères vous béniront, des enfants prieront pour vous... Dieu rend toujours féconde la moisson du bien... Vous avez témoigné le désir de feuilleter mon album, le voici, je serais fier si vous y trouviez une page digne de votre attention.

Makensie avait fixé sur le jeune homme un regard rempli d'intérêt et de bonté, tandis que celui-ci lui parlait. Il prit l'album, s'assit près de la table, et regarda l'esquisse du paysage faite durant la journée.

— C'est bien ! dit-il, oui, c'est bien ! vous avez un talent réel, et la nature vous apparaît sous son vrai jour.

Après avoir étudié le dessein de Château-Tempête, Makensie revenait aux premières pages de l'album les étudia lentement.

—
voix
—
—
après
fois,
dont
cloch
les e
que l
au vi
pays.
" M
—
mons
—
cour,
et viv
coups
Ma
demet
page
Qua
toile
le feu
avoir
kensie
dessus
Ens
— a
Le
teau-T

— Vous connaissez la Bretagne, dit-il d'une voix qui tremblait légèrement.

— Oui, monsieur, répondit l'artiste.

— Je m'en souviens aussi, fit Makensie, et après avoir fait le tour du monde plusieurs fois, je ne puis oublier ces roches de Penmarc'h dont vous avez si bien rendu l'horreur, ni ce clocher de Saint-Pol, dont le nom chante dans les plaintes, ni ce costume dont le pittoresque l'emporte sur la richesse, et qui sied si bien au visage placide et doux des femmes de ce pays.

“ Mais... cette ferme... cette ferme?... ”

— A été également dessinée en Bretagne, monsieur.

— C'est bien cela... la grande maison, la cour, les vieux arbres... comme tout est vrai et vivant dans ce dessein enlevé de quelques coups de crayon...

Makensie prit son front dans ses mains, et demeura quelques instants les yeux fixés sur la page d'album.

Quand il rendit à l'artiste le volume relié de toile grise, celui-ci le prit en souriant, arracha le feuillet représentant la ferme qui paraissait avoir particulièrement attiré l'attention de Makensie, puis prenant un crayon il écrivit au-dessus :

Souvenir du 16 août 1878.

Ensuite tendant le dessein à Makensie :

— ardez ceci en souvenir de moi, monsieur.

Le premier mouvement du maître de Château-Tempête fut un mouvement de joie, mais

ses regards se portèrent sur la ligne tracée par l'artiste, et son visage répéta soudainement une terreur profonde.

— *Souvenir du 16 août*, répéta-t-il... demain sera le 17! le 17!

Et sans remercier, sans garder pour ainsi dire conscience de ce qui se passait en lui Makenzie quitta la salle des gardes, laissant le jeune homme surpris, le banquier indifférent, et Guillaume les yeux pleins de larmes.

Mal
Lorag
les gr
les éc
noirs.
avec u
nerre
se pré
De t
perdus
mes di
chait
terribl
Le d
blié ce
vienne
ma mé
gnée d
que ne
nes et
dans le
rives d
sans fi
bras le

IX

RUINE

Makensie regagna rapidement sa chambre. Lorage éclatait dans toute sa furie. A travers les grandes verrières des fenêtres il apercevait les éclairs livides traversant de gros nuages noirs. Le vent faisait craquer les branches avec un bruit sinistre, les roulements du tonnerre s'unissaient au mugissement du torrent se précipitant entre ses parois de pierre.

De temps à autre des cris lugubres de chiens perdus et de hiboux se répondaient à d'énormes distances. On eut dit que la nature approchait de l'heure marquée pour une convulsion terrible.

Le *dix-sept août*, répéta Makensie, j'avais oublié cette date; faut-il qu'un étranger me la vienne rappeler? Hélas! elle serait revenue à ma mémoire, l'ai-je jamais un jour entier éloignée de mon souvenir? Le tableau qu'elle évoque ne me suit-il pas sans fin? Dans les savanes et les pampas, dans les forêts vierges et dans les déserts, sur les bords de la mer ou les rives des grands fleuves, j'ai revu toujours et sans fin un corps sanglant étendu à terre, des bras levés pour maudire... Mon Dieu! mon

Dieu! ne serez-vous jamais apaisé, ne pardonneriez-vous jamais? Depuis cette date un malheur inattendu me frappe chaque année. Quel sera-t-il demain? Je n'ai pas osé chasser le chanvreur qui osait prédire une nouvelle épreuve... Le chanvreur qui voit sur mes mains le sang de... Oh! c'est horrible! horrible. Et cette vie dure depuis quinze ans, et depuis quinze ans je me débats sans consolation et sans recours... Je suis injuste, mon Dieu, vous avez tenté de me consoler, de me fortifier, et je ne l'ai pas voulu. Je ne suis pas humilié en chrétien sous les coups qui m'accablaient sans relâche... L'abbé Laurent me l'a dit: "Seul ô mon Dieu, vous pouviez apaiser ce cœur orgueilleux, et calmer ce cerveau qui s'exhale jusqu'à là folie." — Je ne me suis jamais courbé sous la main qui me châtie. J'ai dû vous demander compte de mes malheurs... Et comme les orgueilleux vous font horreur, vous ne m'avez pas répondu. J'ai soulagé les pauvres, mais je ne l'ai point fait en votre nom... Le chanvreur a raison, les malheureux ne me doivent pas de reconnaissance, je ne leur offre que de l'or, et mon cœur ne va pas au devant du leur... Je voudrais que cette nuit fut passée... L'orage m'étouffe et m'effraie. Chaque coup de tonnerre me semble une menace... Les ténèbres m'oppressent et m'épouvantent... Il n'y a pas assez de lumières dans cette chambre, puisqu'il me semble y voir des fantômes...

Makensie tira le cordon d'une sonnette et un moment après la Colporteuse parut.

—
dit M
—
dit la
d'avo
éclair
lui e
ble c
chan
tude.
—
veme
nes i
pard
La
—
trom
un pe
Son
ne sa
qu'ils
Viens
reven
nous
histo
né G
selle
—
presq
génér
longt
tre sa
—

— Allumez les flambeaux, tous les flambeaux dit Makensie d'une voix sourde.

— Vous avez raison de faire éclairer, répondit la Colporteuse, ces tentures rouges ont l'air d'avoir été trempées dans le sang, et puis ces éclairs livides... Si monsieur le permettait, je lui enverrait Gaspard? Le pauvre enfant tremble comme une feuille, et les sottises du chanteur l'ont encore effrayé plus que d'habitude.

— Oui, oui, amenez-moi Gaspard, répondit vivement Makensie. Vous avez toujours de bonnes idées, la Colporteuse, allez chercher Gaspard et ramenez-le vite.

La jeune femme sortit.

— Elle a deviné avec ce sens de l'âme qui ne trompe pas la seule chose capable de me calmer un peu... Oui, cela repose de voir des enfants.. Son innocence vous sert de bouclier... Dieu ne saurait nous frapper de sa foudre tandis qu'ils nous entourent de leurs bras innocents.. Viens, cher Gaspard, dit Makensie en voyant revenir la Colporteuse accompagnée de son fils, nous regarderons des images, je te dirai des histoires, tu me montreras le livre que t'a donné Guillaume... Tu me parleras de mademoiselle Thérèse? Tu l'aimes bien n'est-ce pas?

— Comment ne l'aimerais-je pas? Elle est presque aussi excellente que vous êtes bon et généreux. Elle m'a parlé de vous beaucoup et longtemps hier... Elle semblait inquiète de votre santé, mademoiselle Thérèse...

— Tu es donc allé chez elle hier?

— Certainement, de la part de Colette dont elle veut bien être la demoiselle d'honneur le jour de la noce, ce qui fait qu'elle dansera demain dans le verger pour les fiançailles... Elle viendra avec son oncle! Oh! nous nous amuserons bien tous, mon grand ami! C'est si gai la musique, c'est si bon la danse en plein air! Nous sommes tous contents ici que vous laissiez célébrer la fête au château. Vous verrez comme tout le monde s'en montrera reconnaissant: Morin, Colette, Andoche, ma mère...

— Celle-la, chérie-la tendrement mon enfant, montre-toi soumis et doux; respecte-la comme l'image même du Seigneur; jamais, vois-tu, jamais on ne peut trop aimer celle qui nous a donné la vie, et rappelle-toi que le plus grand des malheurs est de n'avoir plus sa mère...

— Vous avez perdu la vôtre tout petit, mon grand ami.

— Oui, tout petit... répondit en tressaillant le maître de Château-Tempête.

Il posa subitement à terre l'enfant qu'il venait d'asseoir sur ses genoux, et son visage s'assombrit, tandis que ses mains tremblaient d'une façon convulsive.

— Vous ai-je fâché? demanda l'enfant.

— Non, répondit Makensie avec effort, non Gaspard. Je suis nerveux et malade; mademoiselle Thérèse te l'a dit:— Il faut prier pour moi, vois-tu.

— Je prie tous les jours, et je suis certain que Dieu m'exaucera. Je voudrais vous voir heureux... Tenez, quand je travaille je songe

à vous
serez
pauvre
maître
vous
vous
— I
nouveau
pérait
calme
ment

— C

— J

— C

Mal
secours

— M

prend
dé de
Va-te

En

ranger
dans
en ple
compr
prit G
reux

Qua
teau-T
ma les

Alor

plaça
sa lon

à vous toujours. Je me dis qu'un jour vous serez fier et content d'avoir fait instruire ce pauvre petit enfant de la Colporteuse... Mon maître d'école est bien satisfait de moi, voulez-vous voir mes bons points, voulez-vous que je vous récite la leçon qu je viens d'apprendre?

— Récite, dit Makensie en rapprochant de nouveau l'enfant de sa poitrine, comme s'il espérait que les battements de ce cœur innocent calmeraient l'oppression qui le faisait cruellement souffrir.

— C'est ma leçon d'Histoire sainte.

— Je t'écoute...

— Cain tua son frère Abel, parce que...

Makensie jeta presque l'enfant à terre, et le secouant par les deux poignets :

— Misérable! serpent! qui t'a conseillé d'apprendre cette page? Qui t'a surtout recommandé de me la dire? Le chanvreur ou ta mère? Va-t-en! va-t-en! sors! ou je t'écrase...

En ce moment la Colporteuse qui venait de ranger dans la chambre de Makensie rentra dans son cabinet de travail. Elle vit Gaspard en pleurs et le maître menaçant. Sans rien comprendre à ce qui venait de se passer, elle prit Gaspard dans ses bras et jeta un douloureux regard sur Makensie.

Quand celle-ci eut disparu, le maître de Château-Tempête bondit jusqu'à la porte et en ferma les verrous avec violence.

Alors prenant en main un candélabre, il se plaça devant une glace, et écartant de son front sa longue chevelure blanchissante :

— Cela se voit donc? répéta-t-il avec épouvante, cela se voit donc?

Il demeura un moment debout, l'œil fixé sur la glace réfléchant son pâle visage, et paraissant chercher sur sa figure le signe de malheur qui dévorait sa vie.

— L'enfant! murmura-t-il, jusqu'à l'enfant. L'avoir comblé de bienfaits, avoir fait taire mes antipathies... En être venu à le chérir et à me réjouir de le sentir près de moi... Et aujourd'hui en recevoir une blessure.. Le Chauvreux lui aura inspiré cette méchanceté... Mais non, ce voyant de village, cet astrologue des bois ne connaît pas l'Écriture sainte, et ne lit que dans les étoiles... C'est le hasard! C'est cette date fatale qui, de toutes les façons, s'impose à mon souvenir depuis quinze années... Du jour où tomba sur mon front une parole terrible, Dieu la ratifia avec une sévérité vengeresse... et cependant Dieu sait que je n'ai point volontairement... Cela est vraiment épouvantable d'attendre le malheur à jour fixe, et de se demander par cette nuit d'orage quel messager de douleur va venir frapper à la porte... Ah! que plutôt la foudre écrase cette maison et m'ensevelisse sous ses débris... Mon Seigneur! grâce et pitié! Broyez davantage encore un cœur que vous exigez et que je n'ai pas la force de vous rendre! J'accepte le prix que vous mettez à votre lumière, dut-elle me brûler les yeux...

Makensie tomba sur un fauteuil et demeura absorbé dans des pensées si désolantes que bien-

tôt un
lui de

Pen
cravac
surme
Tempé

Il p
quand
dans l
re, et

— A
égaré!

Mor
prise:

— V
temps
heures

— T

— I

— C

— I

tait u

vous v

est pa

pard v

sieur.

peut;

tendre

Or, il

voir n

— C

seul.

— F

tre de

tôt un bruit de la foudre et du vent se mêla celui de ses sanglots.

Pendant ce temps un cavalier hâlant de la cravache et de la voix la marche d'une monture surmené suivait la route conduisant à Château-Tempête.

Il paraissait dévoré par la hâte d'arriver, et quand son cheval entra comme un ouragan dans la cour du manoir, le cavalier sauta à terre, et tira la sonnette d'alarme.

— Allons, dit Colette, encore un voyageur égaré!

Morin courut ouvrir et poussa un cri de surprise:

— Vous, monsieur Salmon, vous ici par un temps pareil, quand vous pouvez choisir vos heures.

— Ton maître est-il ici, mon garçon?

— Il vient de rentrer.

— Cours m'annoncer.

— Dame, monsieur, répondit Morin, si c'était un effet de votre bonté, j'aimerais autant vous voir vous annoncer vous-même... L'orage est partout aujourd'hui, à tel point que Gaspard vient d'être chassé de la chambre de monsieur. La Colporteuse le console comme elle peut; vous savez que la pauvre créature a deux tendresses au monde: son fils et son maître... Or, il faut que ce dernier souffre bien pour avoir maltraité le pauvre petit.

— Cela suffit, Morin, éclaire-moi, j'entrerai seul.

— Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

— Volontiers, Morin.

— M'est avis que la nouvelle dont vous êtes chargé est mauvaise.

— Qui te le fait croire?

— Dame, voyez-vous, monsieur, il y en a qui disent dans le pays que le Chanvreur est un voyant, et Germain a tant pronestiqué que monsieur allait apprendre des choses sinistres...

— Tu aimes ton maître, Morin?

— Monsieur je me fiance demain, et M. Makensie t'apprendra le reste.

Maître Salmon gravit lentement l'escalier.

Quand il fut arrivé devant la porte de David, il frappa si doucement que celui-ci n'entendit pas. Au troisième coup seulement accentué avec une sorte d'impatience, Makensie sortit de sa stupeur.

— Laissez-moi, dit-il à tout hasard, laissez-moi, je veux être seul.

— Ouvrez, dit la voix impérieuse de Joseph Salmon, j'ai besoin de vous parler à l'heure même mon ami.

Makensie reconnut la voix de celui qui l'appelait, et quittant sa place il alla tirer le verrou.

— L'orage me fait mal, dit-il, et vous me voyez nerveux comme un enfant. Quel hasard vous amène de ce côté? Vous ne venez pas exprès de la ville à Château-Tempête.

— Si, répondit le notaire, et vous devez comprendre qu'il faut que le cas soit bien pressant pour que j'arrive à l'improviste, et au milieu d'un pareil orage... Je suis votre ami, Maken-

sie, v
un pa
maria
obstac
de ma
porte
ques
moi, c

— C

je le s

— M

suis s

dépen

Une

sage d

— C

date, c

serait

Il s

gard i

— S

Melle

Colette

milieu

me pa

donc a

pour n

pour f

— V

taire.

— E

— E

la crai

sie, vous le savez, j'espère, votre ami, presque un parent... Vous différez une demande en mariage à laquelle votre âge vous semble un obstacle... Rassurez-vous, j'ai soldé le cœur de ma nièce, l'affection sérieuse qu'elle vous porte ne s'arrête point à une différence de quelques années... Vous pouvez être franc avec moi, comme vous êtes sincère avec elle...

— Oui, vous êtes mon ami, un véritable ami, je le sais.

— Me demandez-vous Thérèse en mariage? Je suis son tuteur et son unique parent, elle ne dépend que d'elle et que de moi...

Une impression de joie rapide traversa le visage de Makensie.

— Ce mariage, aujourd'hui... fit-il, à cette date, oh! ce serait plus qu'une joie humaine, ce serait une bénédiction de Dieu...

Il s'arrêta brusquement, puis fixant un regard inquiet sur le notaire:

— Salmon, je vous attendais demain avec Melle Thérèse pour la fête des fiancailles de Colette et de Morin... Il vous était facile au milieu des braves gens qui s'y trouveront, de me parler d'union et d'espérance... Pourquoi donc accourir au milieu d'une nuit d'orage pour me demander si je serais heureux d'avoir pour femme Melle Thérèse?

— Vous ne m'avez pas répondu, dit le notaire.

— Expliquez-vous d'abord, fit Makensie dont

— Expliquez-vous d'abord, fit Makensie dont la crainte secrète redoublait.

— Soit, répliqua Salmon; au surplus vous êtes un homme doué de courage et de vertu... Rappelez-vous seulement, quand vous connaîtrez la vérité que Thérèse savait de quelle nouvelle j'étais porteur, et que je vous transmettrais à la fois ce qu'elle pense et ce que je désire.

— Bien! bien! fit Makensie, j'attends; j'attends avec une sorte de calme, et cependant je sens que ce que vous allez me dire est effroyable, car nous sommes au *dix-sept août*.

A combien s'élève votre fortune, Makensie?

— En dehors de Château-Tempête, il me reste deux millions. Je croyais vous l'avoir dit.

— Ils sont placés sur?...

— Sur la maison Tobson, à Londres.

— C'est bien ce que je redoutais! fit le notaire.

— Et le banquier Tobson... demanda Makensie qui devint livide.

— Vient de partir pour l'Amérique en laissant un déficit qui ruine ses déposants.

— Etes-vous sûr de cela?

— Il y a huit jours, je devais recevoir des fonds pour le règlement d'une somme de cinquante mille francs que vous devez payer demain. Inquiet d'être sans nouvelles à l'approche d'un règlement, j'écrivis à Paris à M. Granger pour lui demander la cause d'un retard qui pouvait vous mettre dans l'embarras. Il me répondit qu'aucun envoi ne lui avait été fait d'Angleterre. Il était inutile de vous tourmenter si vite au sujet d'un retard qui pouvait

n'avoir
tais de
rant, e
qu'il a
légram
peut p
fuite d

— R
seulem
quand
te mill
impayé
ce pay

— L
se-t-elle

— J

Makens
mon m
J'ai ré
sauvag
des hor
milles,
teau-Te

point c
étonnés
Que n'
ces ter
nuer q
der les
qu'on v
fallut t
dit que
placer

n'avoir aucun résultat fâcheux, je me contentais de prier M. Granger de me tenir au courant, et de m'avertir par un télégramme dès qu'il aurait les fonds. J'ai reçu ce soir un télégramme de Granger, et j'accours... Il ne peut plus y avoir de doute sur la faillite et la fuite de Tobson...

— Ruiné! fit Makensie, je suis ruiné! et non seulement ruiné, mais déshonoré. Demain, quand on me présentera cette traite de cinquante mille francs, je serai obligé de la renvoyer impayée. Si ma signature est protestée dans ce pays, je suis perdu...

— La valeur de Château-Tempête ne dépasse-t-elle pas de beaucoup de créance?

— Je ne m'abuse pas mon ami, répondit Makensie, il y aura plus de gens à se réjouir de mon malheur que d'être disposés à me plaindre. J'ai répandu l'or à pleines mains dans ce pays sauvage et deshérité; j'ai sauvé la vie de bien des hommes et gardé de la misère bien des familles, et cependant Salmon, le maître de Château-Tempête n'est pas aimé. Je ne vous parle point des châtelains du voisinage qui se sont étonnés d'abord, puis froissés de me réserver. Que n'a-t-on pas dit au moment où j'achetais ces terres incultes? On commença par insinuer que je serais dans l'impossibilité de solder les dépenses excessives que je faisais; lorsqu'on vit que tout se réglait au comptant, il fallut trouver autre chose, et le bruit se répandit que j'étais un aventurier enrichi dans un placier de la Californie. Les calomnies se sont

enchaînées l'une sur l'autre sans repos et sans trêve. Vous êtes trop franc pour me démentir. Ce soir, ce soir même, je suis rentré inopinément dans la cuisine des domestiques, savez-vous ce que prédisait le chanvreux, ce centenaire dont la crédulité fait une sorte de voyant, il annonçait la ruine de ma maison, et le désespoir de mon âme, il appelait avec la foudre le malheur sur ma tête, et vous le voyez, le malheur est tombé. Allez, moi aussi, je deviens faible et crédule, cet homme, a vu ma ruine, il a vu le sang répandu... il a deviné ce qu'a d'horrible pour moi la date de demain.

— Makensie! Makensie! dit M. Salmon, calmez-vous, je vous en supplie. Les soucis d'argent sont les moindres de tous. Vous sortirez de ceux-là, mon ami, je l'espère, j'en suis certain. Il suffira d'un mot de vous pour terminer même ce soir ce qui vous tourmente d'une façon exagérée. Vous avez à payer une traite de cinquante mille francs, soit! la dot de Thérèse est de quatre cent mille livres déposées en mon étude, et dès ce moment je remets cette dot à son futur mari.

Makensie repoussa d'un geste le portefeuille que le notaire venait de poser sur la table.

— Non, répondit-il, non, le rêve auquel je m'étais complu devient désormais impossible. J'étais fou de croire qu'il pourrait y avoir pour moi du repos et du bonheur en ce monde. La Providence me désabuse par un coup inattendu, je m'humilie sous ce nouveau châtiment. Je pouvais demander la main de votre nièce quand

je pos
girais
pour
d'orge
assez
créatu
rir sa
impru

— 1

— 1

le ma
J'ai e
moral
gnatu
l'œuvi
pé cor
remet
sé dar
Calcul
du do
terre
en var
à quin
cole n
dois ci
au cou
re des
son m
J'ai p
me et
paraît

— V

— P

je possédais ce domaine et deux millions, je rougirais de lui devoir la somme dont j'ai besoin pour l'acquittement d'une dette. Exagération d'orgueil, peut-être ! Mais croyez-le, c'était bien assez d'apporter à cette jeune, belle et dévouée créature une tristesse dont elle eut pu me guérir sans jeter sa fortune dans le gouffre de mes imprudences.

— Mais vous êtes riche encore, Makensie !

— Non, je suis pauvre désormais, répondit le maître de Château-Tempête, et très-pauvre. . . J'ai contracté envers ce pays des obligations morales qui me seront aussi sacrées que ma signature. Je mourrais plutôt que de détruire l'œuvre accomplie. Le mot "ruine" m'a frappé comme un coup de masse, je commence à me remettre de cet étourdissement. Vous êtes versé dans les affaires, je les connais également. Calculons donc ce qui peut advenir de moi, et du domaine que j'ai réparé et enrichi. Cette terre payée cent mille francs il y a dix années, en vaut cinq cents aujourd'hui ; ce qui équivaut à quinze mille francs de revenu. L'église et l'école me coûtent cinq mille francs par an. Je dois cinquante mille francs, et il reste à mettre au courant les gages des serviteurs et le salaire des journaliers. Je n'ôterai point à l'école son maître, à l'église que je fis bâtir, son curé. J'ai promis à cette population le pain de l'âme et le pain de l'esprit, il l'aura. Seul je disparaîtrai du coin de terre où je pensais mourir.

— Vous quitteriez Château-Tempête ?

— Pourquoi non ?

— Parce que vous y tenez.

— Mon ami, répondit Makensie, j'ai quitté un sol qui m'avait vu grandir, une maison qui avait abrité mon berceau. Pendant plusieurs années j'ai erré sans repos dans ce vaste monde. Je me croyais en paix dans ce pays de roches et de neiges, l'édifice s'écroule et je m'enfuis, voilà tout...

— On lutte contre le danger, contre le malheur.

— On cesse de lutter contre un péril dont la cause est éternelle, contre une destinée qui ne peut manquer d'être terrible. Vous vendrez Château-Tempête, maître Salmon, vous garderez sur le prix de cette somme dont le revenu est indispensable pour l'entretien de la cure, de l'école et de quelques vieillards puis...

— Et vous ne vous demanderez pas, Makensie vous dont la dernière pensée est d'éterniser vos bienfaits, si vous ne froissez pas le cœur d'un ami, si vous ne faites pas saigner une âme confiante et sincère?

— J'ai eu tort d'espérer et de me dire que le bonheur pouvait reflourir pour moi... Dites à mademoiselle Thérèse...

— Je ne lui raconterai rien! fit Salmon avec une douleur mêlée de brusquerie. Demain on célèbre ici les fiançailles de Morin et de Colette, ma nièce a promis d'y venir, vous lui apprendrez vous-même qu'elle s'est trompée, et que jamais vous n'avez songé à en faire la compagne de votre vie.

— Quel supplice! quel supplice! s'écria Makensie.

Il
puis
—
soin
—
—
—
ble le
reuse
—
de vot
Le
—
heures
me qu
—
Le
Qua
qu'il s
ment.
Cet
sanglo
subi b
luttés
le cha
preuve
ne esp
Lui
rait le
sait m
surtou
dempta

Il resta un moment absorbé dans ses pensées, puis il reprit :

— L'orage se calme, dites-moi adieu, j'ai besoin d'être seul, tout seul !

— Soit ! Je reviendrai demain.

— A demain donc.

— Avec Thérèse, et nous chercherons ensemble le moyen de sortir de cette situation dangereuse mais non désespérée.

— J'ai trouvé ce moyen, Salmon ; je réclame de votre amitié la solitude dont j'ai besoin.

Le notaire pressa la main de Makensie.

— On ne présentera pas la traite avant dix heures, dit-il, d'ici là vous aurez trouvé la somme qu'il vous faut.

— A demain, répéta Makensie.

Le notaire descendit lentement l'escalier.

Quand Makensie se trouva seul, le désespoir qu'il s'était efforcé de contenir éclata brusquement.

Cet homme si fort en apparence poussa des sanglots et des cris d'angoisse. Certes il avait subi bien des atteintes cruelles, et soutenu des luttes terribles, mais alors il se trouvait dans le champclos de la vie, tandis que cette fois l'épreuve le surprenait en pleine sécurité, en pleine espérance.

Lui seul savait de quelle tendresse il entourait le souvenir de cette Thérèse dont il refusait maintenant la main. Depuis quelque temps surtout elle lui apparaissait comme un ange rédempteur chargé de le réconcilier avec le ciel,

avec la vie. Lentement il s'était accoutumé à la voir dans la maison du notaire, silencieuse et sereine, douée de ce charme particulier des êtres placides qui reposent de leurs troubles les âmes fatiguées. Il s'était dit qu'elle deviendrait la reine de Château-Tempête. Et maintenant que la ruine fondait sur lui, ce bonheur devenait impossible.

— Eh! tant mieux! fit-il, je sais maintenant ce que devait m'apporter cette du 17 août. J'accepte ce châtement survenu. Je partirai d'ici, je partirai demain, à moins d'un miracle... Je regretterai Gaspard, cet enfant dont j'aurais presque fait mon fils, et dont les traits me rappelaient vaguement ceux de... J'assurerai le pain de la Colporteuse, et de son enfant... Mes autres pauvres, je les lèguerai à Thérèse... Elle ne refusera pas de continuer une œuvre à laquelle elle se fut généreusement associée, la chère et noble fille! Avec quelle apparente froideur je refuse ce que je l'aurais suppliée de m'accorder il y a quelques jours... Ce n'est pas moi qui repousse la coupe dans laquelle pouvait tenir un peu de bonheur, cette coupe qui se brise entre mes dents...

Makensie tira d'un meuble de volumineuses liasses de papiers. Il les compulsait, les mit en ordre, puis il écrivit des lettres brèves adressées à quelques hommes d'affaires, et s'occupait ensuite à rédiger une sorte de testament.

Il exposait en termes nets et formels, que, se trouvant par suite de la fuite de son banquier Tobson réduit à l'impossibilité de faire face à

une é
contir
le dro
pays,
ble ga
n'ente
traite,
mort.
chargé
l'exécu
Mak
pe, le
lit.

Mak
le cach
Il po

une échéance prochaine, et dans tous les cas de continuer le bien sur lequel les pauvres avaient le droit de compter, il était résolu à quitter le pays, et à laisser Château-Tempête comme double garantie de sa dette et de ses bienfaits. Il n'entendait révéler à personne le lieu de sa retraite, et il exigeait qu'on le considérât comme mort. Le curé du village des Aigles resterait chargé, de concert avec M. Salmon, de veiller à l'exécution de ses volontés suprêmes.

Makensie plaça ce papier dans une enveloppe, le cacheta soigneusement, et se jeta sur son lit.

Makensie plaça ce papier dans une enveloppe, le cacheta soigneusement, et se jeta sur son lit. Il pouvait être deux heures du matin.

X

LE CRIME

Tandis que M. Salmon montait chez Maken-
sie, Morin conduisit son cheval à l'écurie, le
plaça à côté de celui du banquier, et remplit de
foin les rateliers.

Andoche, son camarade, venait d'accrocher
une lanterne à la muraille et versait l'avoine
qui devait rendre un peu de vigueur aux deux
bêtes surmenées.

Dans un angle garanti par quatre planches
mal clouées, était couché, sur des bottes de pail-
le recouvertes de gros draps de chanvre un
homme d'un âge indécis dont le visage se per-
dait à demi dans l'ombre.

Un bandeau noir couvrait un de ses yeux,
des cheveux embroussaillés descendaient sur
son front jusqu'à voiler ses sourcils, et quand il
adressait la parole aux valets ou répondait à
leurs questions, sa voix nasillarde et traînante
ressemblait à celle d'un homme conservant à
peine un souffle de vie.

Cependant pour quiconque aurait étudié tour
à tour sa voix et sa physionomie, Taupier devait

être,
que
ne re
—
me d
—
est u
—
sais]
—
vous
chés,
tise.
—
resser
chant
—
decin
—]
les ci
l'Univ
— I
Bien
grade
le pou
cial.
le Cha
neuf
les ca
sorts.
Jean T
vous p
Chanv

être, comme l'affirmait Morin, plus paresseux que malade, et il abusait d'un maître à qui il ne rendait aucun service.

— Morin, dit-il d'un accent très-bas, la fièvre me dévore, Morin, à boire!

— Bah! fit Morin, la soif, la fièvre, tout cela est un avant-goût de l'enfer, où vous ne pouvez

— Moi, Seigneur Jésus! comme si je ne faisais pas assez pénitence.

— Pénitence, vous! je crois bien plutôt que vous allongez tous les jours la liste de vos péchés, quand ce ne serait que par votre fainéantise.

— Ma fainéantise! Mais les douleurs que je ressens dans les jambes me clouent sur ce méchant lit de paille, je souffre mort et passion.

— Alors, reprit Morin, laissez venir le médecin que monsieur offre de payer.

— Les médecins ne sont bons qu'à peupler les cimetières; ils reçoivent des patentes de l'Université pour cela.

— Les opinions sont libres, Jean Taupier. Bien des paysans pensent comme vous que le grade de docteur ne rend pas plus savant, et que le pouvoir de guérir les malades est un don spécial. Mais à défaut de M. Gerfaut, nous avons le Chanvreux, un vieux de quatre-vingt-dix-neuf ans, qui remet les membres, raccommode les cassures, coupe les fièvres et conjure les sorts. C'est un malin, celui-là! et je vous jure, Jean Taupier, il en faudrait de plus finauds que vous pour l'attraper. Avec un pot d'onguent le Chanvreux vous enlèverait votre mal, et vous

pourriez à votre gré reprendre la grande route ou rester ici en travaillant bravement comme les autres.

— Le maître vous a-t-il chargé de me dire cela?

— Lui! Quand on vous accuse il a la bonté de vous défendre. Seulement, nous qui sommes depuis longtemps dans la maison, nous prenons, comme de juste, les intérêts de M. Makenzie. Si vous étiez un vrai pauvre, un de ces envoyés du bon Dieu qui portent bonheur à une maison, je vous tiendrais un autre langage, mais êtes-vous chrétien, seulement, vous qui ne cessez d'accuser la Providence?

— Je l'accuse! je l'accuse! et qui vous dit que je n'en ai pas le droit?

— Le droit! voilà encore une parole impie.

— Vous me reprochez le pain que l'on me jette ici comme on ferait à un chien malade.... Savez-vous que j'ai été riche, Morin? riche à posséder des terres et de l'argent, riche à me dire que je vivrais de mes rentes dans un pays où tout le monde me saluait très-bas... Se souvenir de cela, et se voir réduit à recevoir l'hospitalité à Château-Tempête et à s'entendre disputer par les valets la place qu'on m'abandonne dans une écurie. Oh! pour retrouver mon ancienne fortune, pour faire encore sonner des pièces d'or dans mes doigts, pour lier des paquets de banque, je donnerais...

— Votre âme au diable, pas vrai?

— Je ne sais pas, mais....

— Vous vous flattez, Taupier, c'est déjà fait.

“ E
vous
donn
vos y
longu
—
—
repri
les vi
dix a
nous
voulo
maîtr
le pe
violon
n'ava
les, il
Colett
nonce
qui, s
la vra
— J
le par
— A
vous
tout l
— A
— C
— I
— I
amené
texte
déclar
atteler

“ Et puis, ajouta Andoche, pour un malade vous parlez trop, pour un fiévreux vous vous donnez trop d’agitation. Mettez vos poings sur vos yeux et dormez ferme, la nuit ne sera pas longue.

— Pourquoi? demanda Jean Taupier.

— D’abord, parce que je me marie demain, reprit Morin en riant, et je vous en préviens, les violons arriveront de bonne heure. Depuis dix ans que Monsieur est à Château-Tempête nous n’y avons pas encore dansé, et dame, nous voulons une revanche... Qui sait si jamais le maître montrera tant de bonté indulgente. Si, le petit Gaspard n’avait supplié pour que les violons vinssent ici, si mademoiselle Thérèse n’avait promis de danser à mon bal de fiançailles, il eût été inutile de jaser fête et mariage; Colette et moi nous aurions été obligés d’y renoncer, ou bien forcés de quitter une maison qui, sauf la tristesse qu’on y respire, est bien la vraie maison de la charité.

— Et la musique et les danseurs envahiront le parc?

— A sept heures sonnantes, Jean Taupier. Si vous suiviez mon conseil, vous danseriez avec tout le monde, vous seriez radicalement guéri.

— Alors jusqu’à sept heures...

— Oh! vous serez réveillé auparavant.

— Par qui?

— Par un des voyageurs que l’orage nous a amenés... M. Michelin, le banquier, sous prétexte qu’il porte une sacoche remplie d’or, a déclaré qu’il n’avait besoin de personne pour atteler son cheval, et qu’il partirait à l’aube.

— Il est riche, ce M. Michelin?

— Faut croire, Jean Taupier, quand on porte soixante mille francs avec soi... savez-vous ce que c'est que soixante mille francs?

— Je les ai eus! Je les ai eus... murmura Taupier d'une voix frémissante, et on m'a tout pris... tout pris...

— Qui ça? des voleurs?

— Oui, des voleurs. Ceux qui dérobent l'argent sont toujours des voleurs, pas vrai? Mais il y a des gens que le gouvernement paie pour ruiner des autres... des gens qui vous traînent devant les tribunaux... Oh! mière et malheur!

— Voilà encore que vous vous agitez, Taupier. Tenez-vous tranquille sous votre couverture et dormez en tâchant de faire de bons rêves, quoique les bons rêves soient les enfants d'une bonne conscience... Enfin, suffit...

— Viens-tu, Andoche? demanda Morin.

— Oui, répondit le jeune garçon, la besogne est faite, les chevaux sont soignés, nous avons ordre de rentrer dans nos chambres de bonne heure, et il est tard, si tard que nous ne ferons qu'un quart de nuit, comme des matelots.

Les deux jeunes gens sortirent en souhaitant le bonsoir à Jean Taupier qui leur répondit d'une voix rogue, puis murmura, quand la porte de l'écurie se fut refermée:

— Soixante mille francs en or...

Une demi-heure après M. Salmon quittait Château-Tempête, et le silence le plus complet régnait dans cette demeure que venaient visiter la ruine et le désespoir.

To
tre,
des
dans
Il
pour
taire
L'
greti
évan
le cl
dre
Il
le n
te, n
crois
était
de la
Ce
des
la va
vreu
et in
teau
la ve
enfor
fé il
son
—
Pas
Nul
L'
la sa
à de

Tous les bruits s'éteignirent l'un après l'autre, et quand minuit sonna à l'église du village des Aigles, la maison entière semblait plongée dans le sommeil.

Il avait fallu longtemps à David Makensie pour retrouver le calme après le départ du notaire.

L'orage de son cœur s'apaisa pourtant; il regrettait moins sa fortune perdue que son rêve évanoui, et, quelque éprouvée qu'eût été sa vie, le chagrin qu'il ressentait n'était pas le moindre de ceux qu'il avait déjà subis.

Il pouvait être trois heures du matin quand le mouvement recommença à Château-Tempête, mais un mouvement si faible qu'on eût pu croire que l'être qui traversait les corridors était doué plutôt de l'apparence que la réalité de la vie.

Cet homme qui marchait avec une lenteur et des précautions infinies commença par visiter la vaste salle où travaillaient la veille le Chanvreux et les domestiques. Un regard rapide et investigateur lui montra sur un siège le manteau et le chapeau que Makensie y avait déposé la veille. Il jeta le premier sur ses épaules et enfonça l'autre sur sa tête, puis d'un pas étouffé il s'approcha d'une porte vitrée et plongea son regard dans une petite chambre :

— Si Gaspard ne dormait pas? murmura-t-il. Pas de bruit, rien, pas même une respiration... Nul danger de ce côté... Allons...

L'homme reprit sa lanterne qui jetait dans la salle une lueur blafarde, puis la dissimulant à demi sous son manteau il gravit l'escalier,

s'arrêtant à chaque marche, et s'appuyant parfois contre le mur.

A mesure qu'il montait son pas devenait plus lourd; on eût dit que les palpitations de son cœur l'étouffaient.

Enfin, il s'arrêta devant une porte, en souleva le loquet puis la referma rapidement. L'homme s'approcha du lit sur lequel reposait Michelin, et s'inclinant vers le voyageur, il constata qu'il dormait.

Une courroie de cuir dépassait l'oreiller du banquier et tranchait sur les draps blancs.

— La sacoche! murmura l'homme, la sacoche!

Il plaça sa lanterne sur la table de nuit, prit dans sa poche un couteau dont une virole assujettissait la lame, puis, avec une lenteur calculée il retira le manteau qui lui couvrait les épaules et le plaça sur son bras.

— Il est plus fort que moi... fit-il, s'il résiste...

Le misérable se pencha au-dessus du lit, lança le lourd manteau sur la tête de Michelin, qui se débattit et fit des efforts pour crier. Alors l'assassin, craignant que la victime parvînt à se dégager de son étreinte, lui enfonça son couteau dans la poitrine.

Le banquier se tordit de douleur, le corps fut agité d'un long spasme, puis il demeura inerte.

Avec un horrible sang-froid l'assassin rapprocha le cadavre des bords ensanglantés du lit et commença la toilette du mort.

La roideur cadavérique n'avait pas eu le temps d'envahir les membres.

Si
cepe
meu
Q
tau
bre,
sur
che
tens
lier.
A
ra u
salle
L
puis
la c
la r
L
disp
tina
l'ho
E
com
D
l'ass
deve
let,
cota
l'aic
iner
chev
Ten
lage

Si la tâche fut difficile, elle restait possible cependant, et il suffit d'un quart d'heure au meurtrier pour l'achever.

Quand elle fut finie, l'assassin essuya le couteau aux draps sanglants, le jeta dans la chambre, rabattit la couverture, chargea le cadavre sur son épaule, et tenant d'une main la socche et le manteau, tandis que de l'autre il soutenait le cadavre, il descendit pieds nus l'escalier.

Arrivé au bas il s'assit sur les marches, respira un instant, reprit son fardeau, traversa la salle des domestiques et gagna l'écurie.

L'assassin étendit le cadavre sur la litière, puis il prit le cheval de Michelin, l'amena dans la cour, roula la voiture du banquier hors de la remise, et se mit à l'atteler.

La lune s'était levée, toute trace d'orage avait disparu ; il faisait un admirable crépuscule matinal et déjà des clartés roses se montrant à l'horizon annonçaient le lever de l'aurore.

Encore une demi-heure et le mouvement recommencerait dans le domaine de Makensie.

Dès que le cheval blanc fut attelé à la voiture, l'assassin, pour la dernière fois, prit le cadavre, devenu plus pesant, et le porta jusqu'au cabriolet, dans lequel il parvint à le hisser. Il l'accota contre les coussins, le maintient en avant à l'aide du tablier, plaça les rênes entre ses mains inertes, cingla d'un coup de fuet les flancs du cheval, et la voiture quitta la cour de Château-Tempête roula sur le chemin montant au village des Aigles.

Alors seulement l'assassin respira.

Un moment il suivit du regard le véhicule gravissant la côte, puis il rentra dans la maison et le silence pesa de nouveau sur elle; mais cette fois le silence semblait plus lourd, et l'on eût dit que des ailes noires palpitaient dans l'air.

Ce n'était pas seulement le deuil qui faisait cette demeure lugubre, le sang venait de la rendre effrayante, et d'appeler sur elle la foudre qui la veille l'avait respectée.

Le jour se levait, la fanfare bruyante des coqs ne tarda point à arracher au sommeil les garçons et les filles de la ferme. Pendant une heure il y régna un mouvement dont rien ne saurait donner l'idée. Les hommes plongeaient dans le grand abreuvoir leur visage ruisselant d'eau, les femmes revêtaient le costume du dimanche; tout travail devait être suspendu à l'occasion des fiançailles de Morin et de Colette. On se pressait de donner la provende au bétail afin de se trouver complètement libre.

Quand Andoche entra dans l'écurie il regarda Taupier qui, le visage tourné vers la muraille, semblait s'éveiller d'un sommeil profond.

— Ne pourriez-vous faire moins de tapage? demanda-t-il d'une voix rogue, les malades ne ressemblent guère à des fiancés.

— Bah! répondit Andoche, m'est avis que si vous le vouliez vous danseriez tout comme nous. Quant au tapage les violons sont en route, et bon gré mal gré vous les entendrez.

En effet, une demi-heure après deux violonneux entraient dans la cour de la ferme et pre-

naï
été
E
acc
en
aux
M
de
éta
patl
que
pau
Mal
saie
bli
'trai
Il
serr
Gui
soul
bras
rayc
men
fait
O
neu
et r
l'att
S
trac
L
âme
M

naient le chemin du pré, où une estrade avait été préparée pour eux.

Bientôt de tous les côtés, de tous les sentiers accoururent des femmes, des filles, des enfants en habit de fête, le bouquet au côté, le sourire aux lèvres.

Morin et Colette étaient aimés de tout le monde tout le monde, assister à leurs fiançailles était une manière de leur témoigner de la sympathie. D'ailleurs la curiosité était pour quelque chose dans l'empressement général. Si les pauvres du village des Aigles savaient trouver Makensie dans son cabinet, ils ne franchissaient guère le seuil des jardins. Le parc, rétabli dans tout son luxe, gardait pour eux l'attrait de la nouveauté.

Ils se hâtèrent donc, arrivant par groupes, serrant la main aux domestiques, saluant M. Guillaume, qui avait voulu arriver le premier, souhaitant le bonjour à la Colporteuse et embrassant le petit Gaspard, dont le joli visage rayonnait de joie et qui montrait orgueilleusement le beau livre dont M. Guillaume lui avait fait présent.

On entendit déjà les ritournelles des violonneux quand Makensie descendit de sa chambre et rejoignit dans la grande salle les fiancés qui l'attendaient.

Sa physionomie austère ne gardait plus de trace du désespoir que le notaire avait pu y lire.

Le calme paraissait être descendu dans cette âme silencieuse.

Makensie était de ceux qui commandent à

leur douleur, et gardent la pudeur de leur larmes.

— Morin, demanda-t-il, où sont mes hôtes?

— Monsieur, répondit le jeune homme, le banquier à la sacoche nous avait tous prévenus qu'il attellelait lui-même son cheval. Quand je suis descendu, à cinq heures, dans l'écurie, la bête et le cabriolet avaient disparu de la remise... Histoire d'économiser les remerciements et le pourboire: ces banquiers, tous rats!

— Et le jeune peintre?

— Oh! lui, monsieur, comme il semble pas fier et bon enfant, nous l'avons invité à la fête; il a promis d'y assister et compte dessiner quelques costumes, et faire le portrait du Chanvreux... En attendant il est allé peindre dans la campagne... Arrivez les gars, par ici! En voilà-t-il du monde, monsieur, pour se réjouir de notre mariage, à nous deux Colette! C'est égal, les plus joyeux, c'est encore nous...

— Tant mieux! tant mieux! fit Makensie, quand je serai loin de Château-Tempête, je me rappellerai que je vous ai vus contents.

— Quand vous ne serez plus ici, monsieur? Songeriez-vous à quitter ce village?

— Plus que cela Morin, la France peut-être.

— Vous n'y pensez pas, monsieur! un pays où vous avez fait tant de bien.

— Mon œuvre me survivra.

— Non, monsieur, non! répondit Morin, vous vous trompez, Château-Tempête ne peut avoir d'autre maître que vous. Oh! je le sais, il se trouvera des curieux et des méchants sur votre

route, comme des charbons dans un champ d'avoine, mais vous êtes au-dessus de cela, monsieur. Nous vous aimons tous, je réponds de moi, de Colette, de la Colporteuse, d'Andoche, et une supposition... Vous ne vous froisserez pas de ma supposition...

— Non mon ami, parlez...

— Vous seriez ruiné, vous qui possédez cinq cents hectares de terres et de bois, eh bien! ne croyez pas que nous vous quitterions pour cela? Jamais. Nous gagnerions toujours notre pain, pas vrai; quant aux gages, on n'en parlerait plus, et tout serait dit...

— Votre main Morin, dit Makensie dont la voix vibra d'émotion, votre main...

— Ah! monsieur, dit Morin, je n'oserais...

— Votre main est loyale, mon ami, je serais heureux de la serrer. Ce que je vois et ce que j'entends aujourd'hui confirme ce que je vous disais tout à l'heure; plus tard je me rappellerai que vous avez trouvé dans votre cœur l'expression d'une sincère reconnaissance.

En ce moment la Colporteuse entra:

— Que la table soit hospitalière aujourd'hui plus que jamais, ajouta Makensie; il faut que tous ceux qui entreront à Château-Tempête y goûtent le pain et le vin, même les porteurs de mauvaises nouvelles.

— Ah! vous excepterez le Chanvreur, je l'espère, monsieur?

— Personne, Morin, personne! je n'ai pas assez de temps à passer ici pour témoigner de la rancune à qui que ce soit.

— Tiens! fit la Colporteuse, voilà qui est surprenant, par exemple... Nous avons oublié, Morin et moi, d'inviter le brigadier de gendarmerie, et le voici avec deux de ses camarades.

— Ah! fit Makensie avec un certain trouble, des gendarmes...

— Dame! faut croire que l'uniforme n'empêche pas d'aimer à se divertir. C'est égal, pour des gens qui se couchent tard, ils se sont levés matin afin de danser à nos fiançailles.

— Vous vous trompez, Morin, répondit le brigadier, nous ne nous sommes pas couchés... Bien le bonjours, monsieur Makensie, nous venons vous demander des renseignements.

— A votre service, monsieur.

— Parmi les étrangers qui ont passé la nuit chez vous n'avez-vous pas vu un homme de méchante mine, légèrement boiteux, pâle de visage et couvert d'horribles guenilles?

— Non brigadier, répondit Makensie, un jeune artiste qui est encore à la maison, un banquier qui est parti à l'aube, et un berger du nom de Fleuret, voilà les seuls hôtes de la nuit.

— Merci et au revoir, monsieur, fit le brigadier en portant la main à son chapeau.

— Et moi qui croyais que vous assisteriez à notre bal, monsieur Grandoul? dit Morin au brigadier.

— C'eût été avec bonheur et satisfaction, si le devoir ne nous appelait pas ailleurs. Nous avons ordre de battre le pays jusqu'à ce que nous ayons trouvé...

— Un voleur? demanda Makensie.

— Non, monsieur, un assassin. Les magistrats arriveront bientôt. Ni la justice de Dieu, ni la justice humaine n'oublent les fraticides.

— Les fraticides... répéta Makensie d'une voix étouffée, et vous venez ici...

— Cela est assez naturel, vous ouvrez votre maison à tous, et la loi ne vous oblige point à tenir, comme les aubergistes, un livre relatant les entrées et les sorties de vos hôtes. Votre charité les accueille sans demander leurs noms. Vous auriez fort bien pu avoir chez vous un assassin sans vous en douter.

— Nous n'avons vu aucun homme ressemblant au signalement que vous me donnez, répliqua Makensie.

— Alors, en route, camarade!

— Pas avant d'avoir bu un verre de vin.

— Ce n'est pas de refus, monsieur Makensie, l'étape peut être longue. Il s'agit d'une véritable chasse à travers la plaine et le bois... Vous comprenez, notre devoir à nous étant d'arrêter les criminels, nous faisons tout simplement notre devoir. C'est égal, peut-être ne vous défiez-vous pas assez, monsieur Makensie, on vous sait riche... et on pourrait...

— Riche, moi! fit Makensie avec un sourire un peu amer, laissez dire, brigadier Grandoul, en vérité je le souhaiterais pour les pauvres. Morin, occupe-toi des chevaux de ces messieurs, ils doivent être surmenés.

— Pauvres bêtes! fit le brigadier, elles ont les jambes rompues. Ce pays est épouvantable, on puitte un tas de roches pour tomber dans une

fondrière, et vingt fois cette nuit nous avons failli nous rompre le cou, mes camarades et moi.

— Le nom de ce malheureux que vous poursuivez.

— Jurançon.

— Quel fut le mobile de son crime?

— La jalousie.

— La jalousie? répéta Makensie comme un écho.

— Oui, la mère avait des préférences, vous savez, dans les familles, ça se voit, et nul ne peut prévoir quels malheurs entraînent ces sortes d'injustices, monsieur... L'enfant laid possède autant de droit à la tendresse de sa mère que le plus joli du monde... Mais que nous le trouvions ou que nous le trouvions pas, ce Jurançon, il sera châtié. Le criminel qui tombe entre les mains de la justice n'est pas toujours celui qui reçoit le plus sévère châtement... Le remords sont peut-être aussi durs que le bagne. Tenez, nous, monsieur Makensie, nous qui avons l'habitude des criminels, nous avons vu des gens que la justice n'avait jamais soupçonnés avouer leur faute à un juge afin de décharger leur conscience, les misérables qui nient Dieu et l'éternité sont des fous, le remords suffirait pour prouver qu'il y a un créateur et une autre vie.

Grandoul vida son verre, puis se tournant vers ses compagnons :

— A cheval, camarades!

Il salua une dernière fois Makensie.

— Ces messieurs du parquet de Grenoble ne manqueront pas de s'arrêter ici.

— Ils sont certains d'y trouver bon accueil.

Les gendarmes s'éloignèrent de Château-Tempête.

— Ah! pensa Makensie, il est dit que durant la dernière journée que je passerai dans cette maison, il ne me restera plus une seule minute de liberté.

Il tomba sur une chaise et s'abandonna à une profonde rêverie.

Deux bras caressants se serrèrent autour de son cou, et une voix douce murmura à son oreille.

— Pourquoi sembles-tu triste, mon grand ami, quand tout le monde est gai?

— Ah! c'est toi, Gaspard; je suis content de te voir, mon enfant... Je me suis montré un peu brusque à ton égard hier, oublie-le; les hommes ont des soucis qu'heureusement on ignore à ton âge.

— Alors, répondit Gaspard je voudrais être un homme.

— Pourquoi?

— Afin de partager tes peines.

— Qui te dit que j'en ai.

— Oh! je le sais bien, va! nous le savons tous, et c'est pour cela que nous te chérissons davantage; je t'ai souvent vu les yeux rouges, tu avais pleuré!... Bien des fois tu m'as réveillé la nuit quand tu marchais dans la grande salle. Aussi tu peux me gronder tant que tu voudrais, jamais je ne t'en voudrai, jamais je ne cesserai de t'aimer. Ma mère te doit ma vie, et moi je te dois ma mère...

— Et si nous devons nous quitter, Gaspard?

— Cela ne se peut pas, tu remplaces mon père. Sans toi, qui m'apprendrait à devenir un savant, un homme, un chrétien. J'avais beaucoup de défauts dont tu me corriges peu à peu. J'aimais à courir dans le parc, et j'y passais des journées entières comme les lièvres, tu m'as appris la valeur du temps... Dans la crainte d'être grondé je mentais souvent, et tu m'as appris que pour la vérité...

— Il faut donner jusqu'à sa vie, oui, mon enfant.

— Mais cependant, mon grand ami, suppose qu'un mensonge puisse sauver un malheureux, faudrait-il mentir?

— Non, répondit encore Makensie.

— Cela me semble dur, mais je te crois, et je suivrais ton conseil si l'occasion se présentait. donc tu le vois, je te dois l'amour du travail, celui de la vérité, le toit qui m'abrite, nous ne nous quitterons jamais, promets-le moi. Ecoute je ne pourrais pas plus exister loin de toi désormais que loin de ma mère... Si tu partais de Château-Tempête nous nous en irions ensemble... Mais on est si bien à Château-Tempête, que tu ne peux pas songer à t'éloigner d'ici...

— Dieu le sait, mon petit Gaspard; s'il exigeait de moi ce sacrifice, ton devoir serait encore de te soumettre à sa volonté!

— Ah! grand ami, tu vas me gâter tout le plaisir que je me proposais aux fiançailles de Colette, avec cette triste idée de séparation.

-
join
-
étra
-
-
-
d'êt
viei
-
fra
ber
-
M
le I
M
len
voi
dit
-
moi
l'in
-
con
-
je
te l
-
vou
Ma
tro
sati
mai

— Eh bien n'y pensons plus, Gaspard, et rejoins les vilonceaux.

— Monsieur, vint dire la Colporteuse, un étranger vous demande.

— Faites entrer et emmenez l'enfant.

— La Colporteuse sortit avec Gaspard.

— Monsieur, dit le personnage qui venait d'être introduit, je me nomme Maurel et je viens...

— Toucher une traite de cinquante mille francs, souscrite au profit de monsieur Gaubert architecte.

— C'est cela même, monsieur et voici...

Maurel tira son portefeuille pour y chercher le papier timbré.

Makensie parut éprouver une oppression violente, il passa la main sur son front après l'avoir fièvreusement caché dans sa poitrine, il dit :

— J'ai le profond regret de vous apprendre, monsieur, que je me trouve aujourd'hui dans l'impossibilité de faire honneur à ma signature.

— Vous, monsieur, vous! répondit Maurel au comble de l'étonnement.

— Moi, monsieur. Si dur que soit cet aveu, je me dois à vous le faire. Procédez avec toute les rigueurs de la loi.

— Mais monsieur, répliqua Maurel, ce que vous m'affirmez est impossible. Insolvable, M. Makensie le millionnaire... que vous vous trouviez gêné soit, empêché temporairement de satisfaire à cet engagement, c'est peut-être vrai.. mais vous recevrez les fonds qui vous man-

quent, et M. Gaubert, dont vous avez fait la réputation et la fortune ne refusera point de renouveler cette lettre de change. On ne traite pas un galant homme comme vous avec la même rigueur que les créanciers véreux. Tenez, monsieur, je voudrais être riche pour vous demander de me faire l'honneur d'accepter de moi un service.

— Allons, fit Makensie, il est dit qu'au milieu de mon désastre, je trouverai assez de braves gens pour me consoler un peu des malheurs qui fondent inopinément sur moi.... Vous vous trompez, monsieur Maurel, je ne suis pas gêné, mais ruiné par la faillite Tobson.

— Ainsi cette traite...

— Demeura impayée jusqu'à la vente des terres et des bâtiments de Château-Tempête. Vous êtes l'hôte de cette maison, monsieur Maurel, et mes domestiques sont à vos ordres.

— Je vous remercie, monsieur, fit tristement l'huissier, il ne me reste plus qu'à me retirer.

La porte du salon s'ouvrit, et la Colporteuse annonça :

— Monsieur Salmon, mademoiselle Thérèse.

Le notaire serra silencieusement les deux mains de Makensie, puis se tourna vers Maurel.

— Je vous en prie, dit-il, ne quittez pas le château avant que je vous aie parlé.

T
être
un
de l
trui
le d
On
sion
gide
d'un
thou
re e
ava
cœu
L
duit
à s
vés
vert
C
pou
fuss

XI

THERESE

Thérèse Salmon avait vingt-cinq ans; sans être d'une beauté remarquable, elle possédait un grand charme. Tout en elle donnait l'idée de la sérénité et de la force morale. Plus instruite que ne le sont d'habitude les femmes, elle dérobaient son savoir au lieu d'en tirer vanité. On devinait ses talents avant d'avoir eu l'occasion de les admirer. Elevée par une mère rigide, Thérèse s'était vue forcée de refouler plus d'un élan, d'imposer silence à plus d'un enthousiasme. Il en était résulté que cette nature exhubérante forcée de concentrer ses forces avait senti doubler les facultés vives de son cœur.

Le plus souvent, la contrainte imposée produit une sorte de refoulement qui ne tarde pas à se changer en égoïsme, les chagrins éprouvés détruisent dans l'âme l'épanouissement des vertus généreuses.

Chez Thérèse, il en avait été autrement; ne pouvant manifester hautement des idées qui fussent le plus souvent demeurées sans écho,

elle les garda en elle comme un mystérieux trésor que la contrainte centupla, au lieu de l'amoindrir. Elle cacha au dedans de son âme ce qu'elle ne pouvait manifester sans orgueil ou dévoiler sans crainte d'être mal comprise. Du reste, l'affection de son père, plus éclairée que celle de sa mère, compensa souvent ce que la jeune fille ressentit de secrètes amertumes.

Placé dans un autre milieu, et s'abandonnant comme tant d'autres jeunes filles à la fantaisie de ses rêves et à la fougue de son imagination, Thérèse fut devenue romanesque. Mais elle était chrétienne, et la prière la consola. Elle savait, elle sentait que Dieu suffit à tous les élans du cœur de l'homme. Elle crut en lui, elle l'aima non pas seulement dans la gloire de son éternité, mais dans la personne de ceux qui souffrent. Au lieu de chercher de mystérieux héros afin de peupler sa vie, elle accueillit les pauvres et devient l'amie des souffrants.

Son père, Fabien Salmon, frère du notaire de Makensie, n'était guère plus heureux qu'elle-même.

Né sans fortune, et occupant un emploi modeste, ses parents lui firent envoyer comme un rare bonheur l'espérance d'un mariage avec une des riches héritières du pays.

Sidonie Lefaucheur ne consentit à cette union qu'à la condition que Fabien donnerait sa démission. Il essaya de résister à ce vouloir exprimé d'une façon altière, mais Sidonie s'obstina dans son exigence.

— Vous ne comprenez pas, disait Fabien à son père, vous ne comprenez pas que mon em-

ploi
poir
je n
—
bien
—
sort
ter
F
par
de s
F
tout
une
teur
mên
rige
au l
dot
M
ne
sièr
don
de
plai
L
nati
fant
ci d
étai
ve,
d'un
vins

ploi est la sauvegarde de ma dignité. Mes appointements suffisent à me faire vivre; quand je ne les toucherai plus...

— Tu auras assez à faire de surveiller les biens de ta femme.

— Qui finira par me considérer comme une sorte d'intendant, et arrivera peut-être à regretter de m'avoir pris pour mari.

Fabien avait raison mais sa famille, éblouie par la chiffre de la dot de Sidonie, le supplia de se conformer aux souhaits de sa fiancée.

Fabien envoya sa démission, et commença tout de suite après son mariage à régulariser une fortune livrée un peu à l'abandon d'un tuteur. Il renouvela certains baux, s'occupa lui-même de la culture d'une partie des terres, dirigea les coupes de bois, et améliora d'un tiers au bout de deux années le domaine apporté en dot par Sidonie.

Mais, ainsi que l'avait prévu Fabien, celle-ci ne tarda point à devenir accariâtre et tracassière. Elle tourmenta son mari, pressura ses domestiques, rêva l'acquisition de nouveaux de terre, parla sans cesses d'économie et se plaignit des prodigalités de son mari.

La naissance de Thérèse adoucit peu cette nature personnelle. Elle devient dure avec l'enfant comme avec le père, et les baisers de celui-ci durent remplacer ceux de la mère. Thérèse était cependant une enfant ravissante, expansive, qui, le baiser aux lèvres, avait toujours soif d'une caresse ou d'un mot affectueux. Elle devina vite que sa mère la tolérait, et lui accor-

dait en quelques sorte une part de tendresse légale, tandis que son père la chérissait avec passion. Tous deux s'entendirent. Glacés par la présence de Sidonie qui n'avait jamais à les entretenir que d'affaires, ils rattrapaient les moments perdus quand ils se trouvaient ensemble. L'éducation de l'enfant se fit pour ainsi dire en cachette de la mère. Thérèse profita d'autant mieux des leçons de son père qu'elle les savait dérober à ses moments de repos. En dehors d'un travail manuel écrasant pour l'âge de sa fille. Sidonie n s'inquiétait guère de l'emploi de ses heures. Elle laissait un livre dans les mains de Thérèse parce que durant les heures employées à ces lectures et à l'étude de ces leçons, l'enfant ne faisait aucun bruit, et devenait pour ainsi dire invisible.

Lorsque Thérèse, en dépit de l'abord froid de sa mère, se jetait dans ses bras en lui demandant :

— M'aimes-tu ?

Sidonie haussait les épaules, et se contentaient de répondre :

— Je fais de vous la fille la mieux dotée du pays comme je fus moi-même, et vous demandez si je vous aime !

Heureusement Fabien la consolait vite de l'indifférence maternelle.

Thérèse avait fini par juger la froideur de sa mère comme une sorte de maladie morale.

A mesure qu'elle grandit elle la plaignit davantage se se rejeta avec plus d'élan dans le sein de Dieu et dans les bras de son père.)

T
bien
A
perd
S
ven
dat
ces
parc
mé,

—
Fab
mis
plus
pou
en c
te e
mais
me
cœur
a ce
char
il ne
enti

So
reus
Qu
pos,

—
ce d
tu m
tu n
—

Thérèse venait d'avoir quinze ans quand Fabien tomba brusquement malade.

Au bout de deux jours le médecin le déclara perdu.

Sidonie parut comprendre la perte qu'elle venait de faire. Elle voulut rester seule pendant une nuit au chevet du malade, et durant ces heures de veillée funèbre, elle lui demanda pardon de l'avoir si mal compris et si peu aimé.

— Je vous quitte sans rancune, lui répondit Fabien; chacun de nous traîne son fardeau de misère. J'ai souffert par vous, et sans doute plus d'une fois vous avez regretté de m'avoir pour mari. Je ne vous demande qu'une chose en ce moment, rendez Thérèse heureuse. Cette enfant n'ambitionne pas une grande fortune, mais elle a besoin d'être beaucoup aimée. Elle me regrettera longtemps. Gardez-la sur votre cœur, afin qu'elle oublie s'il se peut que le mien a cessé de battre. C'est une âme délicate et charmante; si votre froideur l'a jadis éloigné, il ne faut qu'une larme pour la retrouver tout entière.

Soyez en paix, Fabien, je vous la rendrai heureuse.

Quand Sidonie alla prendre un peu de repos, Thérèse la remplaça près du malade:

— Père! père! lui disait-elle en pleurant, est-ce donc mal à moi de souhaiter mourir quand tu me quittes? Que ferai-je en ce monde quand tu n'y seras plus?

— Ta mère te reste.

— Elle fera un effort pour m'aimer, elle ne te remplacera pas. A qui dirai-je que je souffre? Avec qui ferai-je un perpétuel échange de mes pensées? Qui me guidera dans une vie dont ma mère ne voit que les avantages matériels?

— Dieu ne manque à personne, ma fille, et ce Dieu qui m'appelle à lui pourra bien te consoler de ma perte... Te voilà grande et sérieuse, je puis au moment de la mort te parler comme si tu étais réellement une femme, le conseil que je veux te donner, nul ne le ferait sans doute, et tout le bonheur de ton existence dépendra de ta fidélité à le suivre. Quand il s'agira de t'unir à l'homme destiné à traverser avec toi la route de la vie, choisis-le suivant ton cœur, et ne t'occupe jamais de la question de fortune. Dieu sait ce qu'il en coûte souvent pour avoir voulu un riche mariage. Promets-moi cela, Thérèse, et je serai tranquille sur ton avenir.

— Je vous le promets, mon père.

— Bien, ma chérie... Si par malheur tu te trouvais seule un jour, réfugie-toi chez mon frère Charles, il t'aimera comme son enfant.

A l'aube, Fabien rendit le dernier soupir.

Sa veuve pleura et porta strictement son deuil. On eût dit que le remords se mêlait à ses regrets.

Elle se souvenait, mais trop tard, des qualités de dévouement, de tendresse de celui qu'elle venait de perdre. Elle se reprochait d'avoir fait de la richesse qu'elle lui avait apportée non pas une source de satisfaction, mais une cause per-

nia
ave
gèr
tère
d'en
Die
et l
sera
jeu
rec
fem
tem
tâcl
T
le s
res.
bric
tan
san
ma
sait
ava
pre
pon
—
E
Une
huit
E
prêt
doce
men
La

manente de querelles. Elle regarda Thérèse avec une sorte de curiosité, comme une étrangère dont il devenait temps d'étudier le caractère et les habitudes. Elle vit que cette âme d'enfant s'était repliée sur elle-même et que Dieu seul envoyait les élans, les enthousiasmes et les beautés mystérieuses. Une autre âme se serait imposé la tâche de ramener à elle cette jeune et charmante fille, mais si la pensée de reconquérir le cœur de son enfant vint à la femme de Fabien, elle trouva bientôt que le temps lui manquait afin de poursuivre cette tâche.

Trop défiante pour prendre un intendant, elle assumait sur elle seule la direction des affaires. Chaque jour on la vit monter dans son cabriolet et partir tantôt pour une de ses fermes, tantôt pour un de ses bois. Elle épuisait sa santé dans des fatigues continuelles. Aucun mauvais temps ne la rebutait quand il s'agissait de surveiller ses intérêts. Le médecin qui avait soigné Fabien lui répétait vainement de prendre garde, elle haussait les épaules et répondait :

— Est-ce que j'ai le temps de me reposer ?

Elle n'eut pas même le temps d'être malade. Une bronchite capillaire l'enleva en quarante-huit heures.

Elle s'obstinait à refuser le médecin et le prêtre ; celui-ci s'imposa au nom de son sacerdoce, et Sidonie reçut avant de mourir les sacrements de l'Eglise.

La douleur de Thérèse fut grande : si égoïste

et si froide que fût sa mère, elle l'aimait pourtant, surtout depuis la perte de Fabien. Maintenant elle restait seule, toute seule ! Dieu savait combien déjà cette enfant avait versé de larmes, la consola en envoyant près d'elle Charles Salmon. Il adopta l'orpheline et à partir du jour où Thérèse se trouva dans sa maison, elle se sentit pleinement aimée. Dès lors, aussi, elle fut libre de soulager les souffrants, et de faire de sa fortune l'unique emploi qui pût la satisfaire. Car elle se trouvait riche, fort riche pour le pays, Thérèse Salmon. On citait son nom comme celui d'une opulente héritière, et son deuil n'était pas encore terminé que déjà on lui proposait vingt partis.

Elle se contenta de les refuser, puis fatiguée de cette chasse à la dot, répéta à son oncle le dernier entretien de son père, et elle ajouta :

— Vous le voyez, c'est un devoir pour moi de me marier par sympathie ; qu'on ne me parle plus jamais d'additions de factures et de chiffres dotaux. Je suis sincère, j'ai le cœur droit ; le jour où mon choix me semblera juste, mon oncle, vous en serez prévenu le premier.

Le notaire se contenta de répondre :

— C'est bien, Thérèse, les ordres d'un mort sont sacrés !

A partir de ce moment il ne transmit même plus à Thérèse les demandes en mariage qui lui furent adressées.

La petite ville dans laquelle Salmon possédait était une de ces cités fermées et endormies, où la vie reste végétative faute d'horizon.

Là, nulle ambition ne peut naître faute de moyens de se satisfaire.

Un même joug ploie toutes les têtes. Quelques-uns s'y accoutument, les autres le rejettent, les derniers en meurent.

Thérèse pour qui la solitude n'avait rien de dangereux ni de pénible se contenta de la compagnie de son oncle. Elle l'initiait à ses charités, elle le priait de lui enseigner le moyen de dépenser ses revenus pour le plus grand profit des pauvres gens. Au bout d'une année elle s'était créé un monde à part au milieu duquel elle respirait à l'aise.

De la contrainte dans laquelle sa mère l'avait élevée, elle gardait une timidité qui devenait un nouveau charme quand on connaissait son énergie pour le bien, son initiative quand il s'agissait de consoler. Deux ou trois jeunes filles tentèrent de se lier avec elle; les jugeant futiles, Thérèse se déroba à leurs avances. Grâce à son oncle qui pouvait passer pour érudit, la jeune fille compléta son éducation, et jamais l'ennui ne plana sur la maison du notaire que Thérèse gouvernait avec une autorité tempérée par la bonne grâce.

Il y avait cinq ans environ que David Makensie était devenu le propriétaire de Château-Tempête, quand l'orpheline vint demeurer près du village des Aigles. Ce qu'elle entendit raconter de la bienfaisance de Makensie l'émut profondément, elle s'intéressa au mystère de cette vie que Dieu sans doute avait durement éprouvée,

et lentement elle en vint à souhaiter les visites de Makensie.

Lui aussi, après avoir lutté contre la sympathie que lui inspirait Salmon, s'accoutuma à passer dans cette maison paisible de longues soirées qui lui semblaient trop courtes et qui le laissaient rasséréiné!

Il ressentait pour Thérèse un respect qui s'attendrissait de jour en jour. Quand il voulut lutter contre cet entraînement, il était trop tard, car un mot de Charles Salmon lui avait fait deviner que son affection était partagée.

Néanmoins un rude combat se livra encore dans cette âme troublée par de poignants souvenirs. Makensie se demandait avec angoisse s'il devait accepter son mariage avec Thérèse comme une compensation aux douleurs de son passé, ou le repousser comme une consolation à laquelle il n'avait pas droit.

— Mon Dieu! disait-il parfois dans l'élan de sa prière, si vous me donnez une telle compagne, je croirai que vous m'avez pardonné... Je croirai que la parole terrible qui pèse sur ma vie est enfin retirée... Quinze ans de douleurs, quinze ans d'exil et de remords ont dû vous désarmer...

Il en vint à déterminer l'époque à laquelle il demanderait à Salmon la main de Thérèse.

La douleur l'avait rendu superstitieux.

Une date sonnait dans sa vie avec des sons de glas et réveillait en lui chaque année des souvenirs funèbres. Il voulut attendre que, cette fois encore, la date fatale fût passée.

sa
ao
se
at
ler
de
ra
soi
ma
qu
ses
me
ap
la
ger
dé
qu'
êtr
cœ
he
née
Sal
cor
tit
joie
vra
un

— Si elle ne m'apporte aucun malheur, pensa-t-il, je parlerai.

Pendant les huit jours qui précédèrent le 17 août l'agitation de Makensie augmenta. Il ne se sentit pas le courage d'aller chez Salmon, il attendit les fiançailles de Morin pour oser parler des siennes. Il lui semblait qu'au milieu de cette fête sa langue se déliait comme par miracle. Mais il attendait avec angoisse, et le soir où le Chanvreur prédit à Makensie des malheurs inattendus il sembla au malheureux qu'il venait de voir s'écrouler l'échafaudage de ses espérances.

Il n'attendit pas longtemps la réalisation des menaces du centenaire, car Charles Salmon lui apporta la nouvelle de sa ruine.

Mais avant de porter à son ami l'annonce de la banqueroute du banquier, il voulut interroger Thérèse. Jusqu'à cette heure il s'était gardé de montrer à la jeune fille que le secret qu'elle croyait si bien gardé avait cessé d'en être un pour lui. Il respectait le silence de ce cœur qui s'ignorait peut-être encore. Le malheur qui frappait Makensie d'une façon inopinée changea brusquement les résolutions de Salmon, il prit sur son bureau la lettre de son correspondant et rejoignit Thérèse dans un petit salon où elle travaillait.

— Mon enfant, lui dit-il, tu te faisais une joie d'aller à Château-Tempête, n'est-il pas vrai?

— Oui, mon oncle, répondit la jeune fille avec un sourire. Il me semblait que la noce de Mo-

rin et de Colette chasserait pour jamais le deuil qui plane sur cette habitation. Je me disais que M. Makensie a cessé de souffrir, puisqu'il permet le bonheur chez lui, et que les sons d'un orchestre ne troublent plus son deuil. Et puis, vous l'avouerez-vous? le voyant si triste et le sachant si bon, j'ai prié Dieu de le consoler, et je pensais avec trop d'orgueil peut-être qu'il m'avait exaucée.

—Ma fille, demanda Salmon en s'emparant des mains de Thérèse, depuis dix ans je te regarde comme la bénédiction de mon loyer; en mourant, il semble que ton père m'a transmis son âme... Peux-tu me promettre de me répondre avec une entière franchise?

Thérèse s'agenouilla :

—Ne me questionnez pas, lui dit-elle, j'aime mieux tout vous dire... Oui, ce que vous devinez est la vérité, je serais heureuse de devenir la femme de M. Makensie.

—Y as-tu profondément réfléchi?

—Oui, mon oncle; une seule chose me cause un regret quand je fais ce rêve.

—Et c'est?...

—Que M. Makensie soit plus riche que moi.

—N'est-ce que cela?

—Cela seulement, mon oncle.

—Et s'il cessait d'être riche?

—J'en bénirais Dieu.

—Il suffirait, mon enfant, de demander que Makensie se résigât...

—Mon oncle, pour que vous me parliez de la sorte, c'est qu'un nouveau malheur a frappé notre ami.

— Vois comme je te connais et comme je t'apprécie, Thérèse, puisque c'est seulement à l'heure où la ruine tombe sur lui que je viens te demander ton secret.

— Ma fortune suffirait-elle pour le sauver?

— Il n'en faudrait qu'une partie.

— Allez donc à Château-Tempête, mon oncle, et songez-y un messenger de salut.

Salmon partit après avoir serré Thérèse sur son cœur.

Quand il revint la nuit était avancée, mais Thérèse penchée à la fenêtre attendait l'arrivée de son oncle.

— Eh bien? lui demanda-t-elle anxieusement.

— Il refuse.

— Me suis-je trompée sur son cœur?

— Tu as compté sans son découragement de la vie.

La jeune fille serra silencieusement la main du vieillard.

— J'ai besoin de prier, lui dit-elle.

— Il n'est pas nécessaire de te dire que je ne songe plus à me rendre demain avec toi à la noce de Colette.

— Il faut y penser plus que jamais, mon oncle, je dois arriver la première de tous les invités, afin de devancer s'il se peut le messenger de mauvaises nouvelles. J'ai résolu de livrer une bataille, et je la livrerai; Dieu aidant, je sauverai du désespoir ce pauvre cœur plus troublé encore que découragé.

— Allons, tu es une vaillante!

— Je tiens de famille, car, vous aussi, vous

savez vous dévouer pour ceux que vous aimez. Bonsoir, mon oncle, veuillez donner des ordres afin que nous montions en voiture à sept heures précises.

Comme elle l'avait dit à son oncle, Thérèse éprouvait le besoin de prier. Elle remit dans les mains de Dieu le succès dont dépendait le bonheur de sa vie, puis elle s'endormit confiante, comme si le ciel venait de lui permettre le salut de l'âme qui lui était chère.

Dès six heures sa toilette était faite. Une toilette simple et charmante dont la coquetterie se trahissait seulement par un bouquet de roses placé au corsage de sa robe bleu pâle.

Durant le trajet Salmon et Thérèse n'échangèrent pas une parole. Quand ils voyaient des groupes de paysans et de paysannes en habits de fête, ils se les désignaient d'un signe de tête, et retombaient dans leurs réflexions.

Avant d'approcher de Château-Tempête Thérèse se sentait moins courageuse; le doute pénétrait dans son cœur en même temps que s'avancait l'heure où, comme elle l'avait dit, elle livrerait une bataille décisive.

Ce fut en s'appuyant sur le bras de son oncle qu'elle traversa la grande salle et gagna le salon où Makensie venait de recevoir Maurel.

Le maître de Château-Tempête avait espéré que ses paroles de la veille empêcheraient Thérèse d'assister à la fête, et il éprouvait une sorte de soulagement à la pensée de ne plus la revoir. Tant de fois il avait cru qu'elle serait pour lui l'ange visible de la miséricorde qu'il

pré
rèse
er c
la f
et c
de s
se.
il p
reau
T
âme
—
voul
le c
lier
votr
che.
com
—
cour
—
reno
part
mes
dans
pour
—
vous
la fé
rais
fave
gard
étiez
céles

préférerait ne jamais se trouver en face de Thérèse à la pensée de lui dire adieu et de lui avouer qu'il renonçait à elle. Il ne se sentait pas la force de lutter contre cette créature délicate et charmante qui venait à lui plus belle même de son dévouement que de l'éclat de sa jeunesse. Aussi, quand il l'aperçut, son visage devint-il pâle, et fut-il obligé de s'appuyer sur son bureau.

Thérèse comprit ce qui se passait dans cette âme déchirée :

— Je suis venue vous dire adieu, puisque vous vouliez partir sans me voir. J'avais cru, mais le cœur se trompe, que votre souhait était de lier votre vie à la mienne, et j'aurais accepté votre main en vous pardonnant d'être trop riche. N'êtes-vous point assez généreux pour accomplir aujourd'hui ce que je rêvais hier ?

— Ah ! fit Makensie, ne m'enlevez pas le seul courage qui me reste !

— Quel courage ? Celui de souffrir seul ? Oui, renoncez-y à ce courage farouche. Acceptez la part de bonheur que Dieu fait à tous les hommes qui en sont dignes... Mettez votre main dans une main loyale, et gardez assez de force pour continuer l'œuvre commencée.

— Tenez, mademoiselle, tenez Thérèse, ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces, la félicité qu j'éprouve aujourd'hui, je l'implorais de Dieu hier comme la plus grande de ses faveurs. Je lui demandais de faire de vous la gardienne, la consolatrice de ma vie... Si vous étiez devenue ma femme, j'aurais cru au pardon céleste, tandis qu'aujourd'hui...

— Eh bien? demanda Thérèse.

— Il faut parler, il faut tout vous dire, je vous estime trop pour voler votre respect et votre sympathie, et le souvenir de mes fautes..

— Dieu seul jugera les égarements de votre jeunesse, Makensie. Je sais seulement ceci: depuis dix ans vous consacrez votre énergie et votre fortune au soulagement de toutes les misères. Si vous avez connu de bonnes heures les orages de la vie, le calme de l'âge vous est venu. Moi-même, Makensie, j'ai vingt-cinq ans, c'est-à-dire un peu plus que l'âge où les jeunes filles font des rêves. J'ai pleuré longtemps, je saurai essuyer vos larmes... J'aime les malheureux, nous continuerons votre œuvre ensemble...

— J'attirais sur vous la malédiction dont je fus frappé!

— Dieu châtie sans maudire, et d'ailleurs, de ces fautes dont vous vous accusez, vous vous êtes repenti...

— Pas assez, paraît-il, Thérèse, puisque le châtiment me frappe de nouveau. Laissez-moi partir, partir comme un proscrit, comme un de ces êtres qui n'ont droit ni à un asile, ni au pain qu'ils mangent, ni à l'aumône d'un noble cœur.. Château-Tempête restera ce que je l'ai fait; en souvenir de la pitié que vous aviez versée à ma misère, vous y reviendrez quelquefois.

— Ah! s'écria Thérèse, vous êtes impitoyable.

— Pas un mot de plus, je vous en supplie, je fais sur moi-même en ce moment un effort surhumain, ne le paralysez pas...

M
T
les
ter
—
noc
de
—
pou
—
san
P
flécl
laur
M
de
ami.
Il
—
—
j'ai
tenir
P
oncl
si el
heur
—
refus
—
dit S
—
Thér
Ma

Makensie resta un moment immobile.

Tout à coup les sons de l'orchestre éclatèrent les accords de cette musique joyeuse firent monter les larmes dans les yeux de Thérèse.

— Vous avez promis à Colette de danser à la noce, venez, mademoiselle, gardez le courage de ne pas pleurer, j'ai bien, moi celui de sourire.

— Ainsi, demanda la jeune fille, tout est fini pour nous en ce monde?

— Tout est fini, répondit Makensie en baisant la tête.

Peut-être Thérèse aurait-elle encore essayé de fléchir la résolution de Makensie, lorsque Guillaume entra dans le salon.

Makensie parut profiter avec empressement de la diversion apportée par l'arrivée de son ami.

Il se tourna vers Thérèse et lui demanda :

— Ne venez-vous point au bal, mademoiselle?

— Pardon, monsieur, répondit la jeune fille, j'ai fait à Colette une promesse que je compte tenir.

Puis prenant sans affectation le bras de son oncle et se penchant en souriant vers lui, comme si elle voulait lui faire la confidence d'un bonheur :

— J'ai la mort dans l'âme, dit-elle, il a tout refusé.

— L'huissier attendra jusqu'à ce soir, répondit Salmon, j'ai sa parole.

— Venez danser, venez danser, mademoiselle Thérèse, cria le petit Gaspard.

Mais on eût dit que les violons venaient de

s'arrêter tout d'un coup, et tandis que Makensie et Guillaume se disposaient à rejoindre les jeunes gens dans le parc, une clameur sourde d'abord, mais de plus en plus grossissante, s'éleva dans le chemin et monta jusqu'à la cour.

Cette clameur, Morin, Colette et leurs amis l'entendirent.

Les mots de sang et de meurtre se mêlaient aux cris d'épouvante; et au milieu d'un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, on vit paraître un cheval blanc traînant avec lenteur un cabriolet.

Le parc où l'on dansait se trouva bientôt désert.

On devine les malheurs avant qu'une voix les raconte, et les foules ont souvent des intuitions.

Du reste dans les exclamations poussées, dans les mots qui circulaient on distinguait ces mots :

— Il y a un cadavre!

— C'est Jean Denis qui l'a vu le premier.

— On mène le mort à Château-Tempête!

La curiosité vivement excitée, chaque servante, chaque valet de ferme courut du côté de la route.

M. Salmon prit le bras de sa nièce :

— Thérèse, lui dit-il, nous eussions mieux fait de ne pas franchir aujourd'hui le seuil de cette maison... Rentrons, je t'en supplie...

— Non, répondit Thérèse dont le beau visage gardait la pâleur du marbre, je reste... Rien de ce qui se passe ici ne saurait m'être indifférent... Si la justice y entre, je n'en sortirai qu'après elle... Makensie! pauvre Makensie!

XII

LA VOITURE AU CHEVAL BLANC

Guillaume, lui, n'eut pas la patience d'attendre l'arrivée de la sinistre voiture, et avec la rapidité d'un jeune homme, il s'élança sur le chemin.

Au milieu d'un ressemblément formé de tous les paysans allant au marché, des travailleurs occupés dans les champs, des chevriers et des gardeuses d'oies, Guillaume vit un cheval blanc attelé à un cabriolet. Un homme tenait le cheval par la bride, et le remenait au pas.

— Que se passe-t-il donc? demanda M. Guillaume.

— Il est arrivé un malheur, répondit le paysan, un grand malheur, puisqu'il y a eu mort d'homme, et un crime peut-être, car le pauvre diable qui se trouve dans cette voiture a rendu son âme à Dieu... Et qui sait, pas vrai, dans quel état se trouvait, cette malheureuse âme?

— De quel mort, de quel crime parlez-vous? demanda M. Guillaume.

Jean Denis décrocha le tablier de cuir du cabriolet, et l'ami de Makensie vit étendu sur la banquette un corps roidi dont la face gardait une paleur livide, et qui, par son expression révélait une terreur arrivée à son paroxysme.

— Michelin le banquier! s'écria Guillaume.

Puis se tournant vers Jean Denis:

— Où avez-vous trouvé cette voiture?

— Voici, monsieur, au petit jour je suis sorti de chez moi afin d'aller vendre quelques provisions au marché de la ville. Je marchais vite, et la brume du matin empêchait de bien distinguer les objets. Je vis venir au pas une voiture qui d'abord me parut vide. Le cheval s'en allait du train des bêtes que personne ne guide, et souvent il longea le précipice de façon à me faire croire qu'il pouvait y précipiter le véhicule. Ma première pensée fut que le cheval, abandonné à lui-même, avait quitté sa remise et pris tout seul une route inconnue. Cependant, comme, il pouvait se briser les jambes et entraîner la voiture dans l'abîme, je le saisis par la bride et je l'arrêtai, puis montant sur le marche-pied, je regarda au fond de la voiture. L'homme que vous voyez s'y trouvait couché.

“ Allons, que je me dis, en voilà un qui est heureux de m'avoir trouvé sur sa route pour le réveiller, car il aurait pu être brisé en morceaux au fond du Trou-d'Enfer, si je n'étais point passé à tempsi pour lui faire comprendre que sur des routes comme les nôtres il est imprudent de ne pas surveiller son cheval.

“ J'avançai le bras et je secouai l'homme, mais il ne bougea pas, et il me parut que ma main se glaçait en pressant la sienne. Le mal était plus grand que je ne pensais, cet homme n'était plus un dormeur, mais un malade. D'un bond je fus près de lui, je soulevai sa tête qui

roula lourdement sur mon bras, et j'imagina de lui faire avaler quelques gouttes de l'eau-de-vie contenue dans ma gourde. Mais je ne pus desserrer ses lèvres, et je compris qu'il n'y avait plus d'espoir. Je crus d'abord qu'il avait été foudroyé par l'orage, mais en découvrant sa poitrine j'aperçus une large tache rouge... Le voyageur a été assassiné...

— C'est horrible! s'écria Guillaume, assassiné! Je l'ai vu hier bien portant, gai, faisant parade de sa fortune, et je le retrouve inerte et sans vie.

Puis Guillaume, se souvenant des discours du banquier, demanda à Jean Denis:

— Et la sacoche? n'avez-vous point vu une grande sacoche de cuir dans la voiture?

— Non, monsieur, répondit le paysan; mais cette sacoche peut avoir été placée dans le coffre du cabriolet.

— Où conduisez-vous le mort? demanda Guillaume.

— A Château-Tempête, monsieur, d'abord parce que c'est l'habitation la plus proche; d'ailleurs, il me semble, d'après ce que vous venez de dire, que l'on pourra nous y donner des renseignements.

— Venez donc, venez, Jean Denis! fit M. Guillaume.

Le paysan reprit la bride du cheval qui hâta le pas, et la troupe des curieux se remit en marche.

Quelques minutes après, le cadavre de Michelin rentrait dans la demeure de Makensie.

Presque en même temps que ce cortège une calèche venant du côté opposé brûlait la route.

Les cris des paysans, leurs gestes effrayés attirèrent l'attention des deux voyageurs de la berline; ils se penchèrent à la portière et tentèrent de deviner ce qui se passait aux abords de la demeure de Makensie.

— Il est arrivé un malheur, dit le plus vieux des voyageurs; si vous m'en croyez, monsieur Barthère, au lieu de suivre notre route en ligne droite, nous nous arrêterons chez le maître de Château-Tempête. Nous sommes certains d'y recevoir un excellent accueil, et je ne serai point fâché d'étudier de près un homme qui inspire dans le département des idées si différentes. Quelques-uns de nos amis en font un philanthrope doublé d'un apôtre; les autres un philosophe rendu hypocandriaque par le chagrin. On cite de lui des traits d'une prodigalité inouïe et des faits bizarres que rien n'explique. Il répand des aumônes abondantes, bâtit des églises, et j'ai entendu affirmer qu'il ne croyait pas en Dieu. Ce qui est certain, c'est que j'ai vu les terres de Château-Tempête incultes et infécondes, et qu'il a rendu la vie à tout ce qui l'entoure.

— Eh bien! mon cher Audoin, entrons chez cet énigmatique personnage, nous avons assez l'habitude des hommes pour le juger mieux et plus vite que tous ceux qui en parlent, je crois un peu inconsidérément.

Tandis que les voyageurs de la calèche se promettaient une satisfaction de curiosité à la

pensée d'entrer chez David Makensie, celui-ci n'avait pu s'empêcher d'être frappé d'un pressentiment sinistre en voyant s'avancer vers la cour le cabriolet attelé d'un cheval blanc.

La veille il n'avait pas vu la voiture de Michelin, et cependant une impression subite, telle qu'en éprouvent parfois les êtres doués d'une sorte de seconde vue, lui faisait pressentir que ce cortège qui venait vers lui amenait avec la ruine un malheur sans remède.

Il se roidit contre un sentiment qu'il traita lui-même de faiblesse, et vint au-devant de la foule.

Que ce passe-t-il, uGuillaume? demanda-t-il.

— Nous ramenons ici un homme assassiné.

— Un homme assassiné... Iei, dans ma maison! Je ne veux pas le croire! ce n'est pas possible!

— Je comprends, répondit Guillaume, que surtout au milieu d'une fête, il vous soit pénible, mon ami, de recevoir un pareil hôte, mais votre devoir, et je sais quel empire ce mot exerce sur vous, votre devoir est de lui accorder mort ce qu'il a reçu hier chez vous quand il était plein de vie...

— Je vous le répète, répondit Makensie avec une exaltation presque farouche, je ne veux pas voir un cadavre, le sang me fait horreur! Tenez, il me semble que moi-même j'en ai sur les mains.

— Je suis votre ami, répondit Guillaume avec insistance, et je vous le prouverai en outrepassant votre volonté. Songez à ce que penseraient

ces paysans, s'ils vous voyaient rejeter ce cadavre sur la route comme un fardeau.

— Eh! que m'importe! fit Makensie, je vais partir, vous le savez. Je quitte cette maison chassé par la ruine, poursuivi par le malheur, qui me traque comme une bête féroce, et j'ai bien le droit, je pense, de dire: — N'entrez pas!

Les deux voyageurs qui venaient de descendre de la calèche s'approchèrent alors de Makensie:

— Pardon, monsieur, fit M. Barthère, l'homme assassiné entre accompagné de la justice.. Je suis procureur de la République; mon compagnon M. Audoin, est juge d'instruction. Un hasard nous place en face de votre maison au moment où un cadavre en approche... La loi nous impose l'obligation de mettre un nom au front de ce mort, et d'apprendre quel est le meurtrier.

Le visage de Makensie devint livide, il s'inclina devant les magistrats et leur montra le chemin de sa maison.

Les danseurs rentrèrent dans la grande salle où les domestiques se tenaient d'ordinaire, tandis que les curieux se groupaient autour du cabriolet et du cheval que dételait Morin.

— Je disais bien que ce voyageur-là nous amènerait la mauvaise chance, fit le fiancé de Colette. Est-ce naturel, dites-le moi, qu'on s'obstine à quitter une honnête maison avant le jour, si ce n'est pour n'avoir la peine de dire adieu et merci à personne? Pour la première fois nous avons le droit de nous amuser un brin, et il faut qu'un trépassé interrompe mon bal de fiançailles.

d'u
sor
fai
des
sus
ho
l'or
dar
Il y
crie
hon
le s
ven
mai
sur
M
—
phr
je v
blar
quar
hain
—
"pass
temp
ce n
ta p
quar
—
Char
mort
dant
à cel

— Ce que je vois, je le dis, fit le Chanvreur d'une voix solennelle. Vous me jetez le nom de sorcier au visage, comme s'il était besoin de faire un pacte avec Satan pour lire sur la face des hommes et voir des signes de deuil au-dessus d'une maison. Est-ce que la plupart des hommes de la terre ne prédisent pas à coup sûr l'orage, la foudre et l'avalanche? Je devine le danger, et je puis dire à quelques heures près: Il y aura du sang versé dans tel endroit... J'ai crié comme les orfraies honte et malheur! La honte et le malheur sont venus avec la ruine et le sang... Les mains souillées de Cain ne peuvent jamais effacer le sang d'Abel, jamais! jamais! Il plaît au Seigneur de mettre un sceau sur certains visages!

Morin s'élança vers le Chanvreur.

— Tenez, lui dit-il, ne recommencez pas vos phrases damnées, Germain; vous êtes vieux, et je voudrais garder le respect de vos cheveux blancs! Mais le sang me bout dans les veines quand je vous entends souffler le mépris et la haine contre le meilleur des hommes.

— Allons! allons! Morin, tu es jeune, ça se passera... Et puis, il s'écroulera si peu de temps avant que tu te ranges de mon avis que ce n'est pas la peine de discuter avec toi; garde ta présence d'esprit pour répondre aux juges quand ils t'interrogeront...

— Sur quoi pourraient-ils m'interroger, le Chanvreur? qu'est-ce que je suis, moi, de la mort de cet homme? Vivant, je l'ai servi pendant une soirée, on le ramène mort, que puis-je à cela?

— Rien, positivement, sans doute, mon garçon, et cependant je te renouvelle mon conseil, mesure tes paroles et garde ton sang-froid. De plus fins et de plus habiles se sont trouvés pris au trébuchet de la justice.

Tandis que le Chanvreur, Morin et les invités s'entretenaient de l'événement, des paysans, sur l'ordre des magistrats, portèrent le corps de Michelin sur le divan du salon.

M. Audoin retira du paletot du banquier un portefeuille renfermant un livre de chèques, des lettres, des cartes de visite, établissant d'une façon absolue l'identité du malheureux. Puis ayant enlevé ce vêtement et déboutonné le gilet, les magistrats virent à leur tour la tache rouge, dont Jean Denis avait parlé à Guillaume. M. Audoin et M. Bartère échangèrent un

— Vous le voyez, dit M. Audoin au procureur de la République, le couteau dont s'est servi l'assassin n'a pas transpercé les premiers vêtements de ce malheureux.

— Ceci est grave, très-grave, répliqua M. Barthère, car alors il est impossible que M. Michelin ait été frappé dans la voiture.

Makensie se rapprocha.

— Où pourrait-il donc avoir été tué? demanda-t-il d'une voix dont le timbre n'avait plus aucune résonnance.

— Notre devoir est de l'apprendre, fit M. Audoin.

— Il paraît, reprit le procureur de la République, que M. Michelin, profitant de l'hospitalité que vous accordez si libéralement aux vo-

yag
abri

—
trou
à C
me

pou
tum
asse

Vou
roge
qua
cher
aper
de l
pou

—
joig
déli
ce p

—
le h

—
mon
gnoi
Ils v
séra
les c
ils r
pens
faits

yageurs, a cherché hier dans votre maison un abri contre l'orage.

— Oui, monsieur, répondit Makensie; je me trouvais absent quand M. Michelin se présenta à Château-Tempête. Il y reçut accueil en même temps qu'un jeune artiste qui est resté ici pour dessiner une vue du pays et quelques costumes de paysans. Hier, à mon retour d'une assez longue course, je les ai vus un instant. Vous le savez sans doute, monsieur je n'interroge jamais mes hôtes. Ils entrent chez moi quand l'orage ou les ténèbres les forcent à chercher un gîte; le plus souvent je ne les aperçois même pas, et jamais je ne leur demande leurs noms. J'entends celui de cet homme pour la première fois.

— Je le sais, monsieur, fit M. Audoin, vous joignez à votre générosité la discrétion la plus délicate. Nous tenons seulement à constater ce point: M. Michelin a passé la nuit chez vous.

— Parfaitement, répondit Makensie.

— Arrivé vers le soir pendant l'orage, à quelle heure a-t-il quitté votre demeure?

— Je l'ignore. Je ne vois point mes hôtes au moment de leur départ, et le plus souvent j'ignore combien d'étrangers m'ont demandé asile. Ils vont et viennent ici comme dans un caravansérail. Je ne fais aucune distinction entre eux; les chambres que je leur offre sont semblables; ils ne me doivent rien; en les secourant, je ne pense individuellement à personne, et mes bienfaits tombent sur des indifférents.

— Nous pourrions sans doute apprendre quel-

ques détails précieux en interrogeant vos domestiques.

Guillaume s'avança :

— Monsieur, dit-il, j'ai passé la soirée avec le jeune peintre dont mon ami vous a parlé et le malheureux dont voici le cadavre. M. Michelin nous apprit à la fois son nom et sa profession. Il ajouta qu'il avait avec lui une somme de soixante mille francs. Quand le domestique chargé du soin d'éveiller les étrangers qui souhaitent partir de bonne heure demanda les ordres à M. Michelin, celui-ci répondit avec une sorte de brusque riez qu'il attellerait lui-même son cheval à son cabriolet, et qu'il ne voulait de l'aide de personne. Il ajouta :

“ — Je partirai de très-bonne heure, ne vous inquiétez pas de moi...”

— Paraissait-il triste et préoccupé?

— Nullement. A le juger d'après son entretien, il était soupçonneux, avare et personnel. La défiance et l'égoïsme se trahissaient dans chacun de ses mots.

— Savez-vous qui a conduit M. Michelin à la chambre qu'il devait occuper?

— La Colporteuse.

— Veuillez faire venir cette femme, monsieur, dit le procureur de la République en s'adressant à David Makensie.

Un instant après la Colporteuse entra, suivie par Gaspard, qui s'accrochait à sa robe.

A peine se trouva-t-il dans la salle qu'il se blottit dans l'angle de la fenêtre, avide d'entendre ce qu'on allait dire de cette tragédie sanglante.

La Colporteuse s'approcha des magistrats.

— Messieurs, dit-elle, j'ai conduit M. Michelin au *numéro* 8, et le jeune peintre au *numéro* 7.

— Vous avez fait ces chambres depuis?

— Pardon, monsieur, c'était aujourd'hui dans la maison la fête des fiançailles de Morin et de Colette. Afin de s'amuser plus longtemps nous avons remis le travail à plus tard, nous disant que s'il se présentait le soir des étrangers, nous aurions toujours le temps de préparer leurs lits.

— Fort bien! fit M. Audoin, conduisez-nous au *numéro* 8.

La Colporteuse sortit de la salle et se dirigea vers l'escalier. Les magistrats la suivirent, et le procureur de la République se retournant vers Guillaume et Makensie, vit celui-ci porter les mains à son front avec un geste désespéré.

Cependant le maître de Château-Tempête prit une résolution rapide et monta l'escalier à la suite des magistrats.

Le long du large corridor qui y faisait suite une malle et un porte-manteau fermés et bouclés se trouvaient disposés comme pour un voyage.

— Ce bagage, sans doute, appartient à l'un de vos hôtes? demanda M. Audoin.

— Non, monsieur, répondit Makensie, il est à moi.

— Vous revenez d'une longue route?

— Je ne reviens pas, je pars.

— Pour longtemps?

— Dieu seul qui place les obstacles sur nos pas connaît la durée des absences des hommes.

En prononçant ces mots, la voix de Makensie était morne comme le son d'un glas.

Sur le corridor dans lequel venaient d'entrer le procureur de la République et le juge d'instruction s'ouvraient les portes des douze chambres destinées aux voyageurs surpris par l'orage dans le sinistre et dangereux pays avoisinant Château-Tempête.

L'ameublement en était d'une simplicité presque monacale : un lit de fer, une table de chêne, un siège également en bois, un chandelier de cuivre, une toilette complète, et une cheminée sur laquelle sonnait une pendule venue de Suisse complétaient l'ameublement. Sur une crédence de bois étaient placés divers volumes : l'Évangile, une description historique et pittoresque du pays, un ouvrage de médecine élémentaire ; c'était tout. Au-dessus du lit un crucifix de plâtre au pied duquel la Colporteuse renouvelait chaque année la branche de buis des rameaux.

La chambre dans laquelle entrèrent successivement les magistrats, Makensie et Guillaume était restée fermée durant la matinée. Les volets, clos le soir, n'avaient pas été ouverts, et il y régnait une obscurité presque complète.

Au moment où M. Audoin s'avancait vers le lit, son pied heurta un objet qui rendit un son métallique, et la Colporteuse ouvrant les volets, la lumière crue qui pénétra dans la cellule tomba sur le grand bougeoir de cuivre que le

juge d'instruction avait heurté! Il le releva avec une sorte d'étonnement, puis il le posa sur la table couverte d'un tapis, où les voyageurs trouvaient le papier et l'encre nécessaires à leur correspondance.

La Colporteuse était restée debout contre la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir; Makensie, le dos tourné contre la cheminée, paraissait absorbé par une préoccupation involontaire. M. Guillaume, qui sentait que son amitié seule lui donnait le droit d'assister à cette enquête, demeurait dans le corridor, suivant des yeux les mouvements des magistrats, et s'efforçant de deviner leurs pensées sur leurs visages.

M. Audoin paraissait préoccupé, et le procureur de la République gardait ce silence qui double l'effet des agissements de la justice.

Tous deux se recueillaient, ils voulaient agir sans hâte, et notaient déjà dans leur mémoire la place occupée par chaque objet.

Soudain leurs regards se rencontrèrent, et un éclair froid en jaillit.

Ils venaient de remarquer le désordre des rideaux du lit qui, au lieu de draper au chevet et au pied, avaient été comme tordus et repoussés du côté de la ruelle. Il se pouvait que le voyageur accueilli par Makensie trouvât que les tentures gênaient la respiration, et rendaient l'air étouffant et concentré pour sa poitrine, mais le détail présenté par le chandelier trouvé à terre corroborait la pensée venue aux deux magistrats, celle d'un désordre violent qui pouvait n'être pas du fait du banquier.

Tandis que M. Audoin prenait une note, son collègue s'approcha de la couchette, saisit les couvertures rejetées sur les oreillers, et poussa un cri d'épouvante en apercevant les draps maculés de sang.

— Du sang! du sang! fit-il, un couteau... Mais ce serait donc ici?...

— Oui, monsieur, répondit le juge en se retournant à demi vers le maître de Château-Tempête, c'est ici que M. Michelin a été assassiné... et assassiné par un homme dont le sang-froid égalait la férocité, car le banquier ayant tué dans son lit, il a fallu que l'assassin eût l'horrible courage de prendre ce corps pantelant dont les membres gardaient encore la souplesse de la vie, et de l'habiller avant que la rigidité cadavérique se fût emparée du malheureux.

— C'est horrible! horrible! fit Makensie.

— Monsieur, demanda le procureur de la République, avez vous des serviteurs nouveaux? Quelques-uns d'entre eux excitent-ils votre défiance?

— Non, monsieur, répondit Makensie qui semblait comme frappé de foudre; mes serviteurs sont chez moi depuis longtemps. Je répond de leur fidélité, pas un d'entre eux n'est capable de commettre un crime.

— Crime qui ne saurait être attribué qu'à la cupidité... M. Guillaume vient de nous apprendre que le banquier Michelin portait sur lui soixante mille francs. Or la sacoche renfermant cette somme ne se retrouvant pas, nous en devons conclure qu'elle a été volée!

— Dans ma maison! dans ma maison! s'écria Makensie.

— Monsieur, répondit le juge, nous comprenons que vous devez doublement souffrir à la pensée qu'une demeure consacrée à l'hospitalité, à l'aumône, soit devenue le théâtre d'un crime abominable. Mais la honte ne peut jamais retomber que sur le meurtrier qui vient d'ensanglanter Château-Tempête. Nous allons procéder à une enquête minutieuse, et interroger chacun de vos gens. Vous-même, monsieur, vous nous aiderez puissamment dans cette tâche. Nous avons déjà reçu la déclaration de M. Guillaume qui a passé toute la soirée avec le banquier... A son retour, nous interrogerons l'artiste qui arriva ici presque en même temps que Michelin. Quel est cet enfant? demanda M. Audoin à la Colporteuse en lui désignant Gaspard.

— C'est mon fils, répondit la Colporteuse. Une nuit d'hiver nous sommes tombés lui et moi à demi morts devant cette demeure, on nous y recueillit, on nous y garda, et nous avons voué au maître une reconnaissance qui ne finira qu'avec notre vie.

— Bien, dit le juge, bien... approchez, mon enfant... Eoutez bien les questions que nous allons vous adresser, et répondez-y avec franchise.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, fit Gaspard, le maître m'a toujours répété que l'on ne devait jamais mentir.

— Avez-vous vu M. Michelin, hier?

— Oui, monsieur; il avait l'air désagréable et ne parlait que de son argent, tandis que le

jeune homme à l'album s'est montré doux et bon avec moi... j'ai regardé tous ses dessins... Le banquier ne voulait pas qu'on l'éveillât, et il a dit plusieurs fois : — Je partirai quand je serai prêt, et je ne dérangerai personne...

— Vous êtes-vous couché avant les voyageurs?

— Non, monsieur, j'ai prié ma mère de me laisser veiller; je n'avais pas sommeil. D'abord, je songeais au beau livre que m'avait donné M. Guillaume, ensuite à la fête d'aujourd'hui, et le plaisir chasse le sommeil, il paraît. Je crois bien ne pas m'être endormi avant trois heures du matin, car j'ai vu le maître traverser la grande salle longtemps après deux heures..

— Moi! fit Makensie avec surprise, tu m'as aperçu dans la grande salle?

— Oui, j'ai vu le haut de votre corps seulement, par la porte vitrée, ce qui m'a fait vous reconnaître, c'était le grand manteau et le grand chapeau que vous mettez d'habitude quand vous allez en voyage.

— Tu te trompes, Gaspard! tu te trompes! fit Makensie, je suis rentré chez moi après mes hôtes, et je ne suis plus descendu.

— Où se trouve cette chambre, monsieur? demanda M. Audoin.

— Au second étage, à l'extrémité gauche du château.

— Cet enfant paraît être certain de vous avoir reconnu.

— Gaspard s'est mépris, monsieur.

— Mon enfant, reprit le magistrat, toute parole dite aujourd'hui devant nous garde une gravité exceptionnelle... rappelle tes souve-

I
c

c
n
j'

n

ti
vi
av

qu
m

Da
te
pa
qu
rei
sin
pa
voi
-
inc
reg
tro
ent
-
d'h
fan
-

nirs, précise-les... Es-tu certain d'avoir vu cette nuit M. Makensie?

Gaspard devint tout tremblant.

— Le manteau couvrait ses épaules, le grand chapeau jetait de l'ombre sur son visage, il tenait une lanterne à la main... Voilà tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais...

— Tu mens! tu mens! s'écria Makensie, je n'ai point traversé cette partie du château...

— Pourquoi la déposition de cet enfant vous trouble-t-elle? demanda M. Audoin; vous deviez faire un voyage et durant la nuit vous en avez commencé les préparatifs, voilà tout.

— Maître! maître, ai-je mal fait de dire ce que j'ai vu? Vous m'avez toujours défendu le mensonge, même si ce mensonge pouvait sauver..

— Tu est un bon et brave enfant, répondit David soudainement apaisé. Oui l'on doit toute la vérité à qui nous la demande toujours et partout. Je crois à ta sincérité en affirmant que tu as cru me voir... A l'heure où je suis rentré hier, j'ai jeté sur un meuble de la cuisine mon chapeau et mon manteau transpercés par la pluie. Mais j'atteste devant Dieu n'avoir repris ni ce chapeau ni ce manteau.

— Nous reviendrons tout à l'heure sur cet incident, fit le procureur de la République en regardant son collègue; quelles personnes se trouvaient dans la cuisine quand vous y êtes entré hier soir monsieur Makensie?

— Colette et Morin qui célèbrent aujourd'hui leurs fiançailles, la Colporteuse, cet enfant, Françonnette, deux valets de ferme.

— C'est tout?

— Il y avait aussi le Chanvreur... ajouta Makensie d'une voix plus lente.

Le nom de cet homme fut prononcé par le maître de Château-Tempête avec une répulsion évidente que les magistrats s'en apercevant à la fois souhaitèrent d'autant plus questionner le vieillard.

— La Colporteuse fut envoyée à sa recherche.

— Messieurs, demanda Makensie, suis-je obligé d'assister à l'interrogatoire de mes gens?

— Nullement, monsieur, répondit le juge d'instruction, veuillez seulement vous tenir à la disposition de la justice.

La Colporteuse sortit avec Gaspard qui se cramponnait à son bras; tandis que Makensie descendait lentement l'escalier.

L'enfant avait les yeux remplis de larmes et des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine. Tout à coup, au lieu de suivre sa mère, il se ressie avec l'impétuosité du désespoir.

tourna et vint se jeter dans les bras de Maken-

— Calme-toi, lui dit Makensie avec l'impétuosité du désespoir.

— Calme-toi, lui dit Makensie, calme-toi, cher petit. Ni toi ni moi nous ne comprenons encore ce qui se passe; laissons à Dieu le soin de jeter sa lumière dans cette ombre.

Et David serra l'enfant dans ses bras, puis il ajouta:

— Va, mon enfant, va!

Gaspard rejoignit la Colporteuse qui se mit à la recherche du Chanvreur. Quand celui-ci

appri
il re
tête
solei
rigea
gue

apprit que les magistrats le demandaient, il redressa sa haute taille, rejeta en arrière sa tête aux longs cheveux blancs, puis d'un pas solennel et sans prononcer une parole, il se dirigea vers la table où M. Audoin et son collègue écrivaient.

outa
r le
sion
à la
r le

her-
bli-
uge
r à

se
isie

et
ne.
re-

en-
uo-

oi,
ns
in

il

it
ci

XIII

LES FILS D'UNE TOILE D'ARAIGNEE

La physionomie du Chanvreur était si imposante dans son étrangeté que les deux magistrats considèrent le vieillard avec un étonnement presque craintif.

Il tenait à la main un bâton blanc comme les augures et sans attendre qu'on l'interrogeât il dit d'une voix emphatique :

— Les voyants savent d'avance les événements, et les yeux de leur esprit percent les ténèbres. J'ai vu passer un siècle, et depuis ma naissance tant de flots de sang, que l'odeur du sang me poursuit. Il y eut les grands massacres, puis les grandes guerres, et maintenant il y a les crimes... Vous voulez savoir mon nom, pas vrai? On me nomme le Chanvreur, je crois qu'autrefois ma mère me nommait Germain et j'ai vu le nom de Pierre gravé sur la fosse de père.

— Que savez-vous du crime?

— Le crime? Je l'ai lu dans ses yeux dès la première fois que je franchis le seuil du maître de Château-Tempête... Il avait au front le signe de Cain, le signe de Dieu que rien n'efface.. Sur ses mains j'ai toujours vu des taches san-

glar

de l

rent

il y

com

dans

être

les c

ciati

recu

des

sieu

crié:

Le v

souff

qu'u

certa

On n

ni je

j'ai

vant

kensi

poir

naire

se tr

lard.

glantes... Une malédiction est sur cet homme.

— C'est de David Makensie que vous parlez de la sorte?

— Et de quel autre? Hier au soir, quand il rentra je le disais aux garçons et aux serventes: il y a un souvenir terrible dans sa vie... Et comme Makensie m'a entendu il m'a maudit dans le fond de son âme. Je ne teillerai peut-être plus son chanvre, mais j'ai le droit comme les corbeaux.

— Nous ne vous demandons pas votre appréciation du caractère de Makensie. La justice recueille non des rêves et des impressions, mais des faits

— Les crimes s'enchaînent dans la vie, Messieurs les juges... L'homme a qui son père a crié: "Raca! ne peut faire une fin chrétienne. Le vent de la ruine, et le vent de la douleur soufflaient à la fois sur la maison... Il fallait qu'un meurtre fût commis cette nuit, parce que certaines dates ramènent les mêmes événements. On me dit sorcier, et je ne le suis pas; je ne sais ni jeter un sort, ni guérir par les oraisons, mais j'ai reçu un don, et j'honore Dieu en m'en servant... Vous verrez ce que vous répondra Makensie quand vous l'interrogerez sur son désespoir et sur sa ruine.

— Sa ruine! dites-vous, Makensie est millionnaire!

— Il l'était hier, aujourd'hui, relativement, il se trouve pauvre.

— Comment le savez-vous?

— Je l'ai vu, répondit tranquillement le vieillard.

— Mais vous ne pouvez rien nous apprendre sur le meurtre du banquier?

— Non, fit le Chanvreur! La date fatale est revenue... le sang a coulé, le déshonneur est complet... la ruine sans espérance... Au ciel les étoiles sont toutes rouges et dans la nuit les hiboux ont chanté la mort.

— C'est bien! fit le juge, vous pouvez vous retirer.

Le Chanvreur sortit d'un pas automatique, et ce fut au tour de Guillaume de répondre aux questions des magistrats.

Guillaume ne ressentait aucun trouble. Les événements qui se passaient depuis quelques jours à Château-Tempête l'affligeaient sans lui enlever la plus faible part de sa tendresse pour David. On ne l'interrogea pas sur l'assassinat du banquier, mais on le questionna sur Maken-sie.

— Vous êtes son plus intime ami? lui demanda M. Audoin.

— Oui, je suis son ami sincère et dévoué. Je l'admire pour sa générosité, je l'aime pour sa vertu. Depuis qu'il habite ce pays il n'a cessé d'y répandre des bienfaits.

— Connaissez-vous quelques détails sur son existence antérieurement à son arrivée à Château-Tempête?

— Non, messieurs, répondit simplement M. Guillaume. Je n'aurais point osé lui demander des confidences qu'il ne songeait point à me faire.

— Quelle est habituellement son humeur?

—
tris
de
ber
rolé
prit
cau
tion
ses
fois
nou
—
ne c
plus
—
guèr
ou c
—
fort
—
poss
—
—
—
—
—
gist
—
gner
—
—
secre
mule

— Triste, oui certainement, d'une grande tristesse. Nous sommes restés plus d'une fois de longues heures assis dans les bois ou sur les berges du torrent sans échanger une seule parole, et je devinais qu'il repassait dans son esprit des événements lointains. Quand nous causions, c'était le plus souvent de l'amélioration de la classe indigente. Il me soumettait ses plans, il me demandait mon avis. D'autres fois nous rappelions des traits historiques, ou nous lisions des écrivains.

— N'avez-vous jamais remarqué qu'à certaine date de l'année que M. Makensie devenait plus sombre?

— Il était toujours si triste qu'on ne pouvait guère s'en apercevoir s'il l'était davantage une ou deux fois dans l'année.

— Quelle était, à votre avis, sa situation de fortune?

— Ouare la terre de Château-Tempête, il possédait hier encore deux millions.

— Pourquoi dites-vous hier encore?

— Parce que aujourd'hui il est ruiné.

— Par sa faute?

— Tobson, son banquier, a pris la fuite.

— Ruiné! s'écrièrent ensemble les deux magistrats.

— C'est pour cette raison qu'il voulait s'éloigner de Château-Tempête.

— Comment avez-vous appris sa ruine?

— Lui-même, ce matin, m'a confié ce triste secret. Du reste il ne pouvait plus guère dissimuler sa situation, puisque le porteur d'une

traite de cinquante mille francs est encore ici.

— Cette traite a été payée?

— Non, monsieur.

— Cinquante mille francs! vous êtes certain de ce chiffre.

— Absolument.

— Voilà une coïncidence étrange! fit le juge presque bas en s'adressant au procureur de la République.

— Quand je dis que Makensie était ruiné, reprit Guillaume, ce n'est pas exact, puisque cette terre vaut cinq cent mille francs, et que d'ailleurs il pouvait par un riche mariage équilibrer de nouveau sa situation. Tobson lui avait enlevé deux millions, voilà tout.

— Deux millions... Et cette nouvelle est arrivée à Château-Tempête?

— Fort avant dans la soirée.

— Par vous?

— Non, monsieur, par M. Salmon. J'aime assez Makensie pour passer avec lui une partie de ma journée, que voulez-vous, je suis seul, sans famille; des deuils nombreux m'ont rendu triste, et mon caractère un peu taciturne s'accommode bien de la tristesse de celui de David. Quand il arriva dans ce pays, il n'y connaissait personne; Salmon et moi nous devîmes ses premiers amis; plus tard l'abbé Laurent s'attacha également à Makensie. Chacun de nous lui donna des renseignements sur le bien à faire, sur les misères à soulager. Le petit bien que je possède non loin d'ici m'occupe peu, je prenais aux créations, aux améliorations réalisées dans

ce
ch
vo
da
ver
pas
foi
vag
les
pou
da
—
me
—
l'or
gra
sus
—
—
—
Aud
—
les c
Rocl
ne p
—
ils s
—
gnes
à ad
quan
sé pa
rant

ce domaine que j'avais vu si longtemps en friche, un intérêt de toutes les heures, c'est ce qui vous explique qu'on me trouve plus souvent dans ce domaine que chez moi. Il arrive souvent que je suis plus au courant de ce qui s'y passe que Makensie lui-même. Je reçois parfois les étrangers à sa place, car l'espèce de sauvagerie de son caractère l'empêche de recevoir les remerciements de ses hôts. Il fait le bien pour le bien, et ne cherche point sa récompense dans la gratitude des hommes.

— Avec Michelin est venu ici un jeune homme?

— Oui, monsieur, un beau jeune homme que l'orage a surpris au moment où il dessinait le grand bois de sapins que vous apercevez au-dessus des roches.

— Il s'appelle?

— Il ne m'a point dit son nom.

— Nous allons envoyer à sa recherche, dit M. Ardoin.

— Il ne pourra venir tout de suite, dans tous les cas, répondit Guillaume, il est parti pour les Roches, mais son bagage d'artiste est ici, et il ne peut manquer de revenir.

— Un artiste! murmura Ardoin, d'ordinaire ils sont pauvres...

— Je juge d'instruction écrivit quelques lignes sur une feuille de papier, et il se disposait à adresser une nouvelle question à Guillaume, quand la Colporteuse affolée, le visage convulsé par la terreur passa sous les fenêtres en courant et en jetant un cri d'effroi qui bouleversa

les magistrats. Guillaume courut à la fenêtre, se pencha vivement, et la voix de la Colporteuse répéta :

— Mon fils ! sauvez mon fils !

— Qu'arrive-t-il donc à cet enfant ? demanda M. Audoin.

— Ce qu'il arrive ? répondit le procureur de la République, mais il vient d'être commis, un nouveau crime... Voyez-vous ce corps qui s'agitte dans les eaux du torrent, il me semble que c'est le petit Gaspard. Descendons, messieurs, descendons...

Guillaume s'élança le premier dans les escaliers.

Une seconde après les magistrats gagnaient les bords rocheux du torrent.

La mère, penchée sur le bord, essayait d'échapper aux bras d'un des garçons de ferme qui la retenait près du gouffre où elle voulait se précipiter afin de mourir avec son fils si elle ne pouvait parvenir à le sauver.

Au même moment et par un autre côté arrivait également Makensie, l'œil hagard, bouleversé par l'épouvante. Il allait sans voir, et ré pétait comme au milieu d'un accès de folie :

— Le torrent... un crime, le 17 août...

En apercevant son maître, la Colporteuse fit un nouvel effort pour se dégager, et lui cria d'une voix étranglée :

— Sauvez-le, monsieur, sauvez-le !

Makensie arrachait son paletot pour se jeter du haut des roches, quand M. Audoin lui posa la main sur l'épaule :

— Restez ! dit-il d'une voix glaciale, restez.

Puis s'adressant aux hommes qui se groupaient près du bord :

— Qui de vous rendra son fils à cette mère désespérée ?

— Moi ! fit Morin, qui se jeta dans le gouffre.

Heureusement l'eau n'était pas très-profonde, cependant on ne pouvait garder pied. Avec un sang-froid, au-dessus de son âge, Gaspard restait cramponné à une roche dressant une dure aiguille au-dessus du niveau de l'eau. Il appelait, il tournait sa tête anxieuse et pâle vers les curieux ramassés près du bord ; il comprenait quel danger il courait, mais en même temps il savait que son courage aidait à son salut. En voyant Morin nager vers lui il rassembla les forces qui commençaient à lui manquer, mais quelque volonté qu'il eût de lutter contre le mouvement des eaux, la fatigue l'emporta sur son énergie, et au moment où le fiancé de Colette allait le rejoindre, Gaspard disparut.

Il y eut dans la foule un inexprimable mouvement d'angoisse.

Les deux magistrats suivaient cette scène douloureuse avec une double incertitude.

En ce moment une conviction se formait dans leur esprit, et ils attendaient que Gaspard fût hors du danger pour reprendre le cours d'une instruction que chaque instant rendait plus dramatique.

En dépit des conseils, presque des ordres de son oncle, Thérèse venait d'accourir sur le lieu du sinistre ; l'instinct de son cœur l'avait rap-

prochée de Makensie. On eût dit qu'au milieu des épouvantes de la nuit et de la matinée elle apparaissait comme un ange pour conjurer le malheur et adoucir douloureuses.

— Sauvé! sauvé! Gaspard est sauvé! dit la Colporteuse.

En effet, Morin plongeant au fond de la rivière était parvenu à retrouver l'enfant. Il nageait vers la rive en soutenant sa tête pâle au-dessus de l'eau sombre, et bientôt il s'accrocha aux lianes qui, du sommet des s'épandaient jusque dans l'eau.

Quand il reprit pied, il enleva dans ses bras et gravit un échelon de roche qui conduisait en face de la Colporteuse.

Celle-ci ne vit que l'enfant. Elle oublia le sauveur dans un mouvement de tendresse égoïste et passionné.

Le pauvre petit ne donnait plus signe de vie, ses yeux étaient fermés, ses lèvres violettes, sa chevelure ruisselante flottait sur son dos, et la mère, le visage penché sur lui, répétait des mots de caresses sans suite dans lesquels débordait son pauvre cœur saignant.

— Tu ne vas pas mourir, Gaspard, disait-elle, cela ne se peut pas que tu quittes ainsi ta mère qui n'a plus que toi au monde. Le bon Dieu ne le permettrait pas, lui qui chérit si tendrement la sienne... Ouvre tes yeux pour que je ne meure pas de désespoir et d'angoisse... Parle-moi, souris-moi, Gaspard...

Et la Colporteuse s'efforçait de faire pénétrer le souffle dans cette frêle poitrine et de rap-

pel
C
bor
des
ce
ver
—
sau
heu
ne
—
Col
U
les
cet
trat
Châ
—
prit
besc
seig
M
fais
impe
nam
—
D
trats
C
dans
la sa
dont
devr
aux

peler la chaleur dans ces jeunes membres glacés.

Quant à Makensie il semblait pétrifié sur le bord du torrent qui écumait et grondait autour des roches. On eût dit qu'il avait cessé de voir ce qui se passait autour de lui pour se reporter vers une autre scène :

— Suzanne, murmura-t-il, Suzanne! je l'ai sauvée jadis! mais je ne pus garantir mon bonheur du naufrage, comme j'avais arraché sa jeune vie à la mort...

— Il respire! Gaspard est vivant! cria la Colporteuse.

Un soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines; Makensie seul parut étranger à cet élan de la joie générale, et les deux magistrats se désignèrent d'un regard le maître de Château-Tempête.

— Veuillez nous accompagner, monsieur, reprit le procureur de la République, nous avons besoin de recevoir de vous de plus amples renseignements.

Makensie tressaillit secoua le front comme il faisait quand il tentait de chasser une pensée importune, puis il répondit d'une voix de somnambule :

— Je ne sais rien! je ne sais rien!

D'un pas automatique il suivit les magistrats.

Ceux-ci n'avaient pas de constatations à faire dans la chambre No 8 et ils se dirigèrent vers la salle des voyageurs. Cette pièce curieuse dont les fresques, les verrières et les panoplies devraient ajouter une impression mystérieuse aux agissements déjà si terribles de la justice.

Au moment où les magistrats en franchissaient le seuil, Maurel se rapprocha de Makenzie :

— Monsieur, lui dit-il, l'heure s'avance, les événements qui se multiplient ici ne me permettent pas de croire que vous trouverez le temps et le moyen de régler l'affaire qui m'appelait chez vous...

— En effet, répondit David, vous pouvez vous retirer, je vous demande pardon de vous avoir fait perdre un temps précieux.

— Un instant, fit M. Audoin, vous apportiez, n'est-il pas vrai, une traite?...

— De cinquante mille francs, oui, monsieur.

— Monsieur n'a pu la payer?

— Il ne l'a pas payée, répondit M. Maurel avec une expression de tristesse.

— A quelle heure l'avez-vous présentée?

— A huit heures.

— Midi sonne à l'horloge, il n'est pas dans les habitudes des porteurs d'obligations d'attendre aussi longtemps...

— Monsieur le magistrat, j'ai cédé à une prière...

— Formulée par qui?

— Par M. Salmon et par sa nièce.

— Est-ce vrai? demanda M. Audoin au notaire.

— Parfaitement, répondit celui-ci.

— Nous entendrons votre déposition tout à l'heure. Quant à vous, monsieur, dès que nous aurons inscrit vos noms et prénoms, vous serez libre de vous retirer.

Maurel fournit les renseignements que lui demandait le procureur de la République, puis il quitta Château-Tempête.

A partir de ce moment les interrogations des témoins semblèrent changer de nature.

Les magistrats avaient conçu un soupçon autour duquel allaient se grouper tous les détails.

Il fallut attendre pour l'interroger le retour du jeune peintre, et la liste des personnes pouvant fournir un renseignement sur les événements de la nuit était presque épuisée, quand la Colporteuse revint tenant Gaspard par la main.

L'enfant était pâle mais complètement remis de sa frayeur. M. Audoin le prit sur ses genoux et lui dit :

— Vous allez nous dire la vérité, toute la vérité, mon petit ami, comment êtes-vous tombé dans le torrent, ou plutôt quelqu'un vous a-t-il poussé dans le torrent ?

Gaspard leva ses grands yeux sur le magistrat et lui répondit :

— Monsieur, après avoir répondu aux questions que vous m'avez faites tantôt, je me suis trouvé pris d'un grand chagrin, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Tout ce qui se passe ici me fait peur. L'idée qu'un mort était dans la maison m'effrayait. Je me sentais envie de pleurer. D'ordinaire, quand j'ai un chagrin, chacun s'empresse de me consoler, aujourd'hui personne ne fait attention à moi... Alors j'ai pensé que je pouvais conter ma peine à quelqu'un...

— Quelle est cette personne ?

— Jean Taupier est du nombre des domestiques de la maison fit Makensie.

— Je désobéissais à ma mère qui n'aime pas Jean Taupier et me défend d'aller dans l'écurie où il couche, j'étais si triste ! si triste !

— Vous n'avez pas fait figurer le nom de cet homme sur la liste de vos serviteurs, dit M. Audoin à Makensie.

— En vérité, répondit celui-ci, c'est que j'ignore s'il est mon hôte ou mon serviteur. Taupier arriva un soir ici un bâton à la main, une besace sur l'épaule, demi-mendiant, demi-travailleur sans ouvrage. Il demanda à être employé dans la maison, et Morin l'accueillit. Au bout de deux jours Taupier déclara que de vieilles douleurs rhumatismales le reprenaient, et qu'il lui était devenu impossible de travailler. Après les douleurs sont venues les fièvres. On l'a gardé par considération. Seulement Taupier inspire à ses camarades une médiocre sympathie, et j'approuve la Colporteuse de défendre à Gaspard d'aller causer avec lui.

— Enfin, vous avez désobéi à votre mère, mon enfant?... reprit le magistrat.

— Oui, monsieur, j'avais besoin de pleurer, mon cœur était si gros ! J'entrai dans l'écurie et je m'assis sur la paille à côté de Taupier qui avait la figure tournée du côté du mur et qui ne semblait pas me voir. Le bruit de mes larmes l'éveilla, il me demanda ce que j'avais... Alors je lui racontai tout... l'arrivée du cabriolet traîné par le cheval blanc, la découverte du cadavre... Il paraissait bien curieux d'apprendre

les détails, et m'interrogeait sans cesse... Tout à coup il me demanda: "— Les domestiques n'ont pas entendu du bruit cette nuit? — Alors, je lui répondit: — Non, il n'y a que moi qui ai vu l'homme au manteau et au grand chapeau traverser la cuisine avant d'aller assassiner M. Michelin"... Il me parut que le visage de Taupier devenait tout drôle, mais il se prit à rire, et s'écria: — " Ces enfants vendraient le diable et sa peau! " — Il se mit à parler d'autre chose, de la maison, du pays, de M. Makensie, puis il ajouta: — Petit, quel dommage que je ne puisse remuer mes jambes malades, tu regarderais par cette fenêtre d'où la vue est la plus belle de la contrée... As-tu jamais monté jusqu'à celleci?" Je lui répondis: — " Non! ma mère et M. Makensie me l'ont défendu." — C'est bien, d'être obéissant, a répliqué le vieux, mais n'importe, pour une fois, tandis que le monde s'occupe du mort, cela te distrairait joliment de regarder le torrent, les bois, les nids d'oiseaux, on dit qu'il y a dans la muraille des nids par centaines.... Oh! tu peux être tranquille, je ne te trahirai pas?..." J'ai eu tort, monsieur, mais Jean Taupier me disait le pays si beau! Je suis monté sur une caisse, puis sur un escabeau, j'ai gagné la fenêtre sur laquelle je me suis assis, puis sans qu'il me soit possible de dire comment cela s'est fait, j'ai roulé dans le torrent... On m'avait dit que les pierres n'étaient pas solides, j'en aurai fait ébouler une sans doute... Cependant il me semble que j'ai reçu une rude poussée... Je dois me tromper, car depuis plusieurs

mois Jean Taupier n'a point quitté la place qu'il occupe dans l'écurie."

— Nous visiterons l'écurie, répondit M. Audoin.

La Colporteuse reprit son enfant dans ses bras.

— De tout ce que nous venons d'entendre, reprit le procureur de la République, il résulte ceci : monsieur Michelin est arrivé ici porteur d'une somme de soixante mille francs renfermée dans une sacoche... Il a été assassiné ici, et la sacoche demeure introuvable... Personne ne le connaissait...

" Il est entré en voyageur, en hôte ; son imprudence seule a causé sa perte, la haine n'a pu avoir aucune part dans le meurtre que nous constatons, et dont notre devoir est de découvrir l'auteur... L'assassinat du banquier n'est pas le fait d'un ennemi. Le criminel a tué sans préméditer le meurtre. Il a tué pour voler. L'assassin avait un besoin impérieux, il a pris un couteau de cuisine, le premier venu, puis il s'est rendu dans la chambre de Michelin et l'a tué... Une fois la sacoche mise en sûreté, il s'est demandé ce qu'il allait faire de ce cadavre. Alors, avec un horrible sang-froid il a eu le courage d'habiller ce mort, d'atteler la voiture et de placer le cadavre dans le cabriolet se fiant à la nuit et au cheval pour faire perdre les traces du crime. Nous interrogerons tout à l'heure ce Jean Taupier qui, logeant dans l'écurie a dû être réveillé par la personne qui attelait le cheval ; mais en attendant, pouvez-vous nous expli-

quer, monsieur Makensie! pourquoi, au milieu de la nuit, vous traversiez cette même cuisine dans laquelle a été pris le couteau qui a servi à l'assassinat de Michelin?... la parole de cet enfant ne saurait nous être suspecte, si elle se trouve corroborée par celle de Taupier...

— Quoi! s'écria Makensie, vous m'interrogez sur ce ton, vous me demandez l'emploi de cette nuit comme si vous me soupçonniez déjà.. Mais regardez-moi donc au visage, monsieur, ai-je l'air d'un bandit et d'un assassin?

— Vous aviez besoin de cinquante mille francs, répliqua le juge.

— Alors j'ai tué pour voler! vous formulez enfin votre conviction... c'est moi que l'on suspecte, moi! Pour cinquante mille francs! quand j'ai jeté trois millions dans des œuvres de bienfaisance, quand ce pays tout entier, qui je le dis sans orgueil, me doit la prospérité et la vie...

— Nous savons cela, monsieur. Aussi, vous ai-je dit que toute préméditation devait être écartée... Un coup subit venait de vous frapper comme la foudre... Votre fortune s'engloutissait dans une faillite frauduleuse; on devait vous présenter le lendemain une traite de cinquante mille francs. L'homme à qui vous accordiez l'hospitalité en possédait soixante et la pensée fatale vous est venue de vous approprier cet or... Vous ne vouliez pas tuer, peut-être, mais il vous fallait de l'argent tout de suite... Dans la crainte qu'on voie votre visage, afin de vous déguiser pour ainsi dire aux yeux de Michelin,

vous reprenez dans la cuisine le manteau trempé de pluie que vous y aviez laissé... un couteau qu'un serviteur a oublié de serrer se trouve là... ce couteau vous ne songez point encore à vous en servir, mais si Michelin s'éveille, ne faut-il pas l'effrayer... vous montez... La courroie de la sacoche traîne sur le plancher, vous la tirez, Michelin s'éveille et veut crier, la folie vous prend, et vous frappez... Deux coups et c'est fini...

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Makensie, j'entends un magistrat me dire ces terribles paroles, et je n'expire pas de honte et de désespoir... Tuer! tuer! Vous ne savez donc pas ce que c'est que d'avoir du sang aux mains, monsieur? Vous croyez donc que l'on peut pour des pièces d'argent ou d'or se condamner à un remords éternel, à des nuits sans sommeil, à des jours dont le fardeau nous écrase... Ruiné, je l'étais parce je me soumettais à ce nouveau malheur... Mon ami le sait, car j'avais rédigé mon testament, mon œuvre devait me survivre, et la douleur tombait sur moi seul... J'allais sortir de Château-Tempête laissant cette terre aux malheureux, à mes serviteurs, à mon école, à mon église... Cinquante mille francs! Tuer pour si peu! quand a remué des millions, et possédé des fortunes... Est-ce que cela est croyable, est-ce que cela est possible?

— Ajoutez donc, monsieur Makensie, reprit Thérèse d'une voix calme et avec une grande dignité, que mon oncle m'ayant hier transmis la nouvelle de la fuite de votre banquier, je l'a-

vais chargé, connaissant votre secret désir de vous dire que je vous acceptais pour le compagnon de ma vie, et que le contrat vous laissant la libre disposition de mes biens, vous pouviez dès ce moment en user pour le mieux des intérêts qui allaient devenir communs...

— Thérèse! Thérèse! dit Makensie en joignant les mains, pourquoi révéler un secret que je voulais cacher à tous?...

— Parce que l'on vous accuse, Makensie...

— Ne vous compromettez-vous point en me défendant?

— Je me grandis en ne vous reniant pas.

— Assez! assez! noble fille, le rêve caressé par moi s'est évanoui, et ce n'est pas après les événements terribles qui viennent de s'accomplir que j'oserai jamais croire que vous deviendrez ma femme... quiconque est pris dans l'engrenage de la justice y reste quand cet homme s'appelle Makensie.

— Pour moi, dit Thérèse, il n'en est point de plus grand ni de plus noble. Je vous ai vu à l'œuvre, je vous connais, je vous admire... Devant ceux qui vous soupçonnent je vous renouvelle l'offre de ma main... devant les juges qui vous condamneraient, je demandais encore à nous de n'abandonner ni les malheureux ni les proscrits.

— Soit! noble fille, mais le devoir des proscrits est de ne point attacher à leur suite les êtres purs et bons dont ils troubleraient la vie. Vous vous êtes trompée sur mon compte, Thérèse, à l'heure où ma vie est menacée, il est temps

de vous détromper... Nous sommes au 17 août, une date fatale dans ma vie, une date qui, depuis quinze ans me poursuit comme un glaive qui chaque fois tombe et m'ensanglante... le 17 août! Pourquoi me débattre? pourquoi lutter? Je suis perdu... qu'importe que les hommes se trompent! Dieu voit juste... messieurs, un 17 août j'ai fait naufrage, un 17 août j'ai vu mourir un seul ami... Cette fois un homme est tué dans ma maison, et vous m'accusez... Soit! je suis un assassin et un voleur! Je n'avais qu'une tache de sang aux mains, j'en ai maintenant jusqu'au coude... Tenez, c'est assez de lutte, de misère, d'ignominie et d'angoisse... Allez-vous-en, Thérèse, allez-vous-en! je veux avouer, il faut que j'avoue...

Et Makensie livide, les cheveux hérissés regarda fixement les magistrats.

— Mais il devient fou! s'écria monsieur Salmon.

— Allez-vous-en! Thérèse, répéta Makensie, ne me condamnez pas au supplice de rougir devant vous...

Mais Thérèse tomba sur les genoux et cacha son front dans ses mains en murmurant:

— Je reste.

ta
dé

po
tiq
se
sa
lut
sa
fes
ph
vo

ég

plu
tre
me
d'u
tra
ber
na
mo

XIV

AVEUX

Les deux magistrats fixèrent un regard scrutateur sur l'homme qui, cette fois, au lieu de se défendre, allait au-devant d'une accusation.

Makensie était debout, les bras serrés sur sa poitrine, par une sorte de contraction cataleptique. Ses cheveux noirs mêlés de fils d'argent se dressaient sur son front pâle, et le spasme des sanglots refoulés crispait sa bouche. Il lui fallut l'espace d'une seconde pour retrouver le sang-froid nécessaire avant de commencer la confession de cette existence que les deux ou trois phrases échappées à son désespoir faisaient prévoir si terrible.

Enfin sa voix reprit un timbre sourd mais égal, et il commença :

— Je me m'appelle pas David Makensie, ou plutôt, si je puis porter ce nom, je le dois au titre de citoyen américain que je dus prendre un moment où ma vie se trouva brisée par suite d'un crime involontaire... Tremblant si je rentrerais en France sous mon nom véritable de tomber sous les coups de la justice, j'ai changé de nationalité afin de conquérir le repos. Laissez-moi, messieurs, vous faire l'histoire du passé

telle qu'elle se présentera à ma mémoire. J'intervertirai peut-être certains faits, soyez sûrs que je n'en altérerai aucun... Je sais si las de l'existence que j'en arrive à éprouver une sorte de soulagement quand je songe que je n'aurai plus rien à taire, et que le châtement qui m'attend suffira à l'expiation de mes fautes.

“ Je suis un malheureux, et non pas un misérable: le sang qui tache mes mains n'a pas été versé volontairement, le crime dont le souvenir m'accable pèse sur ma conscience, et cependant jamais jamais je ne songeais à le commettre.

“ Je suis né loin d'ici, en Bretagne. Mon père possédait une ferme dont j'héritais de droit à la mort de ma mère, mais la pensée ne me vint point de réclamer un héritage dont mon père avait besoin pour vivre. Je le respectais trop pour le déposséder. Il m'aimait, oui, j'en ai la conviction encore aujourd'hui, il m'aimait. Ma mère avait eu sa première tendresse; il la pleura, son deuil fut sincère, et cependant une autre femme vint prendre sa place à notre foyer. A partir de ce moment le cœur de mon père ne lui appartint plus. La belle-mère devint une marâtre, et quand elle donna un fils à mon père, je fus considéré par elle comme un ennemi, je vous le jure, messieurs, rien ne fut changé dans ma conduite à l'égard de mon père; toute ma fortune resta entre ses mains; je connaissais les prodigalités de ma belle-mère. Je dirai plus, j'en vins à chérir l'enfant que Dieu lui envoya. Il me semblait que ce petit être pourrait s'attacher à moi et remplacer les tendresses qui me

faisaient défaut; et lui, reconnaissant, bon, ingénu, ne tarda pas à m'aimer comme je l'aimais. Certes ma belle-mère aurait dû se réjouir d'un sentiment dont son fils devait profiter à tous égards; eh bien! loin de le reconnaître, de le comprendre, elle essaya de le dénaturer, elle me calomnia près de mon père, et traita d'hypocrisie une affection réelle.

“ Dans sa haine contre moi, la marâtre ne pouvait comprendre que j'éprouvasse un sentiment généreux. Parce que je lui semblais de trop dans la maison paternelle, elle en concluait que je devais souffrir avec peine sa présence et celle de Julien.

“ Je travaillais, j'étudiais, j'essayais de me consoler de chagrins que je devais dissimuler à mon père, en agrandissant les richesses de mon intelligence. Je supportais la vie, si je ne pouvais mieux. Un instant, je crus qu'il serait possible de trouver une amélioration à cette existence.

Ma belle-mère-ambitieuse pour son fils, et ne voulant à aucun prix s'en séparer chercha un précepteur; il n'eut pas le temps de devenir mon ami. Les catastrophes allaient se précipiter dans notre maison avec une rapidité tenant du vertige...

“ Je demandai la main d'une jeune fille digne de toute ma tendresse, elle me fut accordée, et quelques jours seulement me séparaient de la signature de mon contrat de mariage... Dans cette circonstance j'étais resté fidèle à ma ligne de conduite. Loin de réclamer la ferme comme

mon bien propre, et de m'y établir en maître, tolérant seulement la présence d'un père qui se détachait de moi, et d'une marâtre dont la rancune grandissait sans mesure, il fut convenu que mon père, sa femme et Julien continueraient à occuper le pavillon, que j'habiterais la ferme proprement dite.

“ J'insistai sur ces détails; messieurs, afin de vous faire bien comprendre et ma situation dans la maison paternelle, et les événements qui vont suivre... Un mystère cruel enveloppe pour moi ce qui se passa plus tard... Encore une fois je dirai tout... les faits que je rappelle se passèrent il y a quinze ans, mais vous pouvez en vérifier l'exactitude... Quand à ce qu'il me fut impossible de comprendre, peut-être en trouverez-vous le secret...”

“ Un soir, les paysans vinrent tout effarés à la ferme nous annoncer qu'une grande battue serait organisée le lendemain contre un loup enragé qui venait de mordre deux personnes. Sans doute, dans les villes, la terreur est grande quand on signale la présence d'un semblable ennemi, mais dans les campagnes la frayeur prend les proportions d'une calamité, frappant tout le monde à la fois. Dans ces maisons mal closes, ces cours à peine protégées par des barrières, et où courent ensemble les enfants et le petit bétail, le ravage peut être terrible et les malheurs incalculables.

“ Je devais me mettre à la tête de nos robustes garçons de ferme et assisté par le précepteur de Julien diriger la chasse au lou.

“ Parmi les goûts que l’amour de l’étude avait développés chez moi, se trouvait celui des armes. J’en possédais de curieuses, d’anciennes de toutes provenances, et mon père se faisait un plaisir de multiplier pour moi les cadeaux de ce genre. Ces armes, objet de la curiosité de mon jeune frère pouvaient n’être sans danger, si je n’avais pris soin de ne jamais laisser une seule chargée. Plus d’une fois, j’avais frémi de crainte à la pensée que, profitant de mon absence, il se glisserait quelque jour dans ma chambre, afin d’y dérober un fusil dont il se servirait dans ses courses à travers les bois... D’ailleurs, je chassais peu, l’étude me plaisait plus que la poursuite d’une bête de plume ou de poil, et ces armes représentaient plutôt pourquoi des phases dans l’histoire ou dans l’armurerie que des modes divers dans l’art cynégetique... Je vous en supplie, messieurs au moment où je me dénonce comme responsable d’un malheur effroyable, jugez mes paroles, et croyez-moi, comme on croirait un mourant qui, en mentant aux hommes se rait si près de mentir à Dieu...”

Le malheureux s’arrêta, il posa la main sur son front humide de sueur, et reprit d’une voix plus basse :

— Quand il fut question de la battue au loup enragé, Julien le pauvre enfant, témoigna une folle envie d’y prendre part. Nous lui répondîmes par un refus unanime, mais à son âge les vouloirs sont tenaces, et mon frère résolut de nous désobéir.

“ Je me souviens après quinze ans, que deux

semaines avant cette chasse mortelle, j'avais nettoyé toutes mes armes. Au moment de m'en servir aucune ne pouvait se trouver chargée, car je ne les confiais à personne; quand les valets voulaient tirer une bête, ils prenaient les fusils de la ferme; les armes de luxe ne passaient jamais par leurs mains.

“ Je rentrai prendre dans ma chambre ma carnassière et mon fusil afin de rejoindre au Calvaire le gros des chasseurs, quand j'y trouvai Julien. En se servant d'une longue échelle, il y avait pénétré par la fenêtre... Je poussai un cri de surprise et de mécontentement, mais il n'en garda pas moins dans les mains le fusil qu'il venait d'enlever de son râtelier. Dans la crainte que Julien emportât cette arme, je me précipitai pour la lui arracher; il me la disputa, j'insistai, il s'ensuivit une sorte de lutte, soudain... Oh! j'entends sans cesse ce bruit terrible! soudain le fusil partit, l'enfant tomba baigné dans son sang.

“ En ce moment l'arme se trouvait dans mes mains... Ma belle-mère, mon père accoururent.. Julien tout sanglant était étendu sur le parquet, et moi penché sur lui je gardais encore le fusil fumant... — Assassin! — me cria la marâtre.

“ Oui, elle cria assassin! et en effet j'avais du sang sur les habits, du sang sur les mains, du sang partout... Et l'enfant râlait de douleur, Julien était perdu... Julien était mort... mon père étendit le bras pour me maudire et je m'enfuis...!

“ Assassin et maudit! ces deux mots réson-

naient au fond de mes entrailles plus encore qu'à mes oreilles... je les entendais sans fin, terribles comme la trompette du jugement...

“ Assassin! et le sang dont j'étais inondé était celui de mon frère, de mon frère que, par une fatalité épouvantable, je venais de tuer au moment où je ne songeais qu'à le préserver d'un péril... Je rencontrai ma fiancée au moment où je m'enfuyais, elle voulut m'interroger, me retenir... mais, tout était fini pour le meurtrier d'Abel, pour le fils que son père venait de maudire.

“ Je ne pensais pas, je ne pleurais pas, j'allais devant moi, poussé par le vent de la colère divine... Dans une vision terrifiante je voyais la justice, les gendarmes, l'échafaud, ou tout au moins le bague et l'exil sur une terre brûlante.. Je ne songeais plus à Dieu ni à mon âme..... L'anéantissement était mon seul vœu, mon unique besoin... Je résolu de mourir... Dieu ne permit pas que j'ajoutasse un crime à un inconcevable malheur; au moment où j'allais demander au suicide le terme de mes épreuves, le Seigneur jeta sur ma route un homme en péril. Je le sauvai, et comme il se montrait bon, j'avouai tout... Je dis la scène de mort et celle de la malédiction, je montrai ma vie à jamais brisée, mon avenir perdu, l'impossibilité pour moi de rester en France, et cet homme froid et rigide en apparence m'ouvrit soudainement les bras..

“ — Vous serez mon frère, me dit-il; vous avez souffert, je vous aimerai.”

“ Oh! certes, le noble cœur a tenu le serment

qu'il fit à l'heure où je voulais mourir. Son amitié se fit protectrice et tendre. Il releva mon courage, il me prouva qu'un malheureux hasard avait tout conduit, que je n'étais pas coupable... Il me répéta qu'un jour viendrait où mon père retirerait la malédiction lancée sur ma tête... Nous partîmes.. j'ai fait avec lui le tour du monde, et en moins dix ans, pendant mon séjour en Australie, j'amassai la fortune qui m'a permis de changer l'aspect de Château-Tempête... Vous le dirai-je? d'un bout du monde à l'autre, je traînai mes remords et mon désespoir. La malédiction de mon père ne cessait de retentir à mes oreilles, et si j'avais tenté de l'oublier, la Providence se fût chargée de m'en faire souvenir... Chaque fois que revenait cette date fatale du 17 août un malheur inattendu me frappait... J'en attendais le retour comme une menace permanente.

“La malédiction de mon père retentissait à mes oreilles dans le silence des nuits; son bras étendu paraissait me menacer encore... j'ai plus d'une fois tremblé de devenir fou. Sans l'amitié de lord Arthur, je serais mort, mais cette amitié forte et consolante me sauva. Je payai ma dette en éclairant cette grande âme. En échange de la vie matérielle qu'il me gardait, je lui donnai la lumière de cette vérité qui est la vie, et pourtant... Dieu me pardonne l'oubli que je faisais de sa loi... A l'heure où le glaive de la justice est suspendu sur ma tête, où le crime d'hier qui m'est imputé sera châtié au lieu du crime commis que je vous révèle, je

tic
gr
ge
qu
va
pr
cro
he
au
Lo
ma
my
je
me
raj
gn
cer
vie
re
m'e
tre
les
noi
que
pro
nai
thu
pas
lan
joie
flot
m'e
que

tiens à montrer ma conscience telle que le Seigneur et les hommes la verront au jour du jugement. Oui, je croyais en Dieu, oui, je sentais que la foi dans le Christ et dans son Eglise pouvait seule être la salut et la force, mais je ne pratiquais plus aucun des devoirs que cette croyance entraîne, je reprochais à Dieu des malheurs immérités. Je poussais un cri d'angoisse auquel se mêlait un mouvement de révolte. Loin d'accepter humblement l'épreuve, j'en demandais la raison. Je ne pouvais accepter le mystère de la douleur... Pardon, mon Dieu! je le reconnais aujourd'hui, chacun des châtimens, tombant de votre main m'invitait à me rapprocher de vous, mais le fils ingrat s'éloignait davantage:— Faites éclater mon innocence, disais-je au fond de mon âme, et je reviendrai à vous!— Faites rétracter par mon père une malédiction imméritée et dont le poids m'écrase, et je tomberai aux pieds de votre prêtre... Mais mon père était loin, et les nouvelles de France ne pouvaient m'arriver. Au seul nom de mon pays je tremblais de crainte; chaque fois qu'un journal retraçait un crime se rapprochant de celui qui m'était imputé, je frissonnais comme si l'on allait m'arrêter. Lord Arthur m'apaisait, il détournait ma pensée du passé, ils m'instruisait, car il savait toutes les langues et toutes les sciences. Sans doute la joie de me sentir un ami était trop grande, le flot de la douleur devait monter encore, jusqu'à m'envahir et me submerger... quelque riche que fût cet ami, j'avais tenu à me créer une for-

tune personnelle. Après avoir fouillé le sol et en avoir retiré assez de pépites pour être quatre fois millionnaire, je quittai mon placer et je partis avec lord Arthur pour les Indes. Nous y passâmes deux ans... Au bout de ce temps sans maladie apparente, mon ami commença à tomber en longueur. Le séjour des brûlants pays dans lesquels s'était écroulée une partie de sa vie avait sans doute usé une santé qui semblait encore robuste. Il devina vite qu'il était perdu. A partir de ce moment, je me dis que je souffrirais trop si durant l'éternité, je me trouvais séparé de lui.

“ Son âme droite et vraiment grande devinait toutes les beautés de notre religion, je les développai pour lui, et moi qui me tenais loin de Dieu, j'en rapprochai le frère que j'allais perdre. Il mourut dans mes bras et sa dernière parole fut celle-ci :

“ — Herbert, ne crains rien, ton père retirera une malédiction qui pèse sur toute ta vie, espère et aime...”

“ Je ramenai sa dépouille en Angleterre, comme il m'en avait prié, et, bien qu'il m'ait prié, et, bien qu'il m'ait institué son légataire universel, je rendis à ses parents une fortune dont je n'avais pas besoin.

“ Sans amis, et me trouvant si près de la France, je sentis un impérieux besoin d'y rentrer. J'avais prévu que je ne garderais pas la force de vieillir sans revoir mon pays; et durant mon séjour en Amérique, je m'étais fait recevoir citoyen américain sous le nom de David

Ma
Br
pui
gra
le,
con
qui

ce
sol
per
pou
pla
gne
aut
site
pal
ses
cet
bou
cel
eût
m'a
pec
cet
ma
tio
me
teu
ric
“
Br
de

Makensie. Je ne pouvais songer à revenir en Bretagne, cinq ans seulement s'était écoulés depuis la mort de mon frère, mais la France est grande, et, entendre parler la langue maternelle, fouler le sol de la patrie, serrer la main des compatriotes est déjà une joie immense pour qui s'est vu obligé de s'expatrier.

“ Je cherchai longtemps dans quelle province je me fixerais, et, avant de me décider, je résolus de parcourir la France tout entière. Le pente de mon esprit était devenue trop sombre pour qu'il me fût possible d'habiter les riantes plaines de la Normandie ou les chaudes campagnes de la Provence; j'avais besoin de retrouver autour de moi la grandeur sauvage de certains sites, et d'avoir sous les yeux des tableaux capables de me rappeler le désert, ses terreurs et ses épouvantes. Le hasard m'amena ici..... cette ruine occupée par les orfraies et les hiboux, ce torrent grondant au fond d'un amoncellement de roches, ces bois dans lesquels on eût dit que la cognée n'avait jamais pénétré, m'attirèrent. Cependant, je dois l'avouer, l'aspect du pays ne me décida pas seul, je vis dans cette contrée abrupte des malheureux paysans manquent souvent de pain noir et dont l'habitation était à peine suffisante pour leur bétail. Je me dis qu'il serait facile de devenir le bienfaiteur de ce coin de terre, de le civiliser, de l'enrichir.

“ Résolu à ne jamais me rapprocher de la Bretagne, je rêvai de créer ici un pays ignoré de tous et où chacun serait heureux. Je fis le

rêve non pas d'y être aimé, mais de devenir utile... M. Salmon m'aida de ses conseils et Château-Tempête fut bientôt à moi...

“ Cette fois encore mon rêve fut déçu ; j'avais compté inspirer un peu d'affection, on ne ressentit guère pour moi que de la crainte. La pâleur de mon front effrayait les enfants. Les mères ne me voyant pas prier se défiaient de l'étranger, et prenaient, en me voyant passer leurs nourrissons dans leur bras. La superstition ne tarda pas à s'ajouter à une méfiance instinctive ; le Chanvreur qui est vieux d'un siècle me représenta comme un être fatal ayant fait avec Satan un pacte mystérieux. Le paysan, en dehors de son labeur, ne peut se figurer les angoisses de l'âme et les tristesses sans nom ; l'on devina un remords en moi : qui dit remords pense au crime... ”

“ Je bâtis une église dans laquelle pas une prière, peut-être, ne fut dite pour mon bonheur. ”

“ J'élevai une école et chaque enfant qui y apprit à lire se demanda de quel nom il pouvait m'appeler... Je savais tout cela, je le supportais tout cela, je le supportais sans me plaindre ; je continuai à soulager les hommes plus qu'à les aimer... Salmon, Guillaume, vous avez fait pour me consoler tout ce qui était en votre pouvoir, et si vous n'avez réussi à me rendre ni l'espoir ni la croyance, c'est que Dieu ne permettait pas que l'enfant maudit retrouvât la paix. ”

— De quelque nom que vous appeliez, je reste ce que je fus pour vous, dit le notaire en tendant ses deux mains au maître de Château-Tempête. ”

ye
tu
m
m
n'
B
ge
se
pr
vo

M.
d'
ne

d'E
bri
rép

me
je
ler.

I
ciet

—
—
Bre

— Et de moi ! et moi ! ajouta Guillaume, croyez-vous donc que cette confession soit de nature à me faire vous retirer mon affection ? Un malheur pèse sur votre vie, mais non pas un crime... Pourquoi, lors de votre retour en France n'avez-vous pas eu le courage d'aller jusqu'en Bretagne?... Vous vous seriez caché des étrangers, si vous craigniez la justice, mais vous vous seriez traîné aux pieds de votre père, pour le prier de rétracter une parole terrible lancée sur vous dans un moment de violent désespoir.

— Makensie, fit M. Audoin, ce que vous dit M. Guillaume est juste, pourquoi ne pas tenter d'obtenir votre pardon ? votre père, sans doute, ne vous l'aurait pas refusé...

— J'ai craint surtout de Lazarine.

— Votre belle-mère ?

— Oui.

— Croyez-vous donc qu'elle vous eût vendu ?

— J'en suis certain.

Thérèse qui avait écouté à genoux le récit d'Herbert, se leva, et, le front haut, le regard brillant, la voix grave, elle lui tendit la main en répétant :

— Quand vous le voudrez, je serai votre femme. Je crois tout ce que vous venez de dire et je n'éprouve qu'un désir, celui de vous consoler.

Les magistrats demeurèrent un moment silencieux.

— Que décidez-vous ? leur demanda Herbert.

— Relativement au drame qui s'est passé en Bretagne ?

— Oui, monsieur.

— Rien encore.

— Vous le voyez, je m'accuse...

— Cela ne suffit pas.

— Que voulez-vous de plus?

— Des preuves.

— Quelle preuves?

— Celles de la mort de votre frère.

— Il vous suffira d'écrire au village.

Le procureur traça deux lignes sur une feuille puis il reprit :

— N'avez-vous rien à nous dire relativement au meurtre de Michelin?

— Rien, monsieur.

— Alors, il ne nous reste plus qu'un dernier témoin à entendre.

— Lequel?

— Jean Taupier.

M. Audoin fit un signe à Morin.

— Allez dans l'écurie, et dites à cet homme qu'il fasse un effort, pour venir jusqu'ici.

Morin sortit, en faisant un geste à équivalent à cette phrase :

— Je respecte trop la justice, pour ne pas me rendre à ses invitations, mais ce qu'elle me demande est absolument impossible à obtenir.

Dans la salle, dans la cour, le garçon de ferme trouva les voisins, les curieux, dont le nombre grossissait d'heure en heure. Les uns affirmaient avoir vu les premiers le cabriolet au cheval blanc ; les autres, répétaient qu'ils avaient toujours pensé que le maître de Château-Tempête était coupable de tous les crimes.

Debout, au centre du groupe qui profitait de la terrible situation créée à Herbert pour l'écraser, le Chanvreur triomphait.

— Direz-vous encore que je ne suis pas doué d'une double vue? demandait-il, en secouant sa longue chevelure blanche et en dressant vers le ciel ses grands bras décharnés, qui osera maintenant douter de la science prophétique du centenaire? C'est un don, un don que Dieu m'a fait, et aussi vrai comme j'ai dit que les mains de Makenzie étaient rouges de sang, aussi vrai, toi Leloup qui sors la nuit plus que de raison, tu mourras de la balle d'un garde...

— Taisez-vous, le Chanvreur! fit Leloup avec épouvante, vous savez bien que le juge d'instruction est là!

— Toi, Frisette Frison, l'hôpital t'attend, ma fille, tu y paieras les affiquets dont tu aimes trop à te parer le dimanche... Le cimetière ne recevra jamais tes os, Ledru, le fond d'un des fossés dans lesquels tu roules lorsque tu es ivre, est assez bon pour toi... Prends garde Giblotte, on assure que tu te relèves la nuit pour déranger les bornages des champs; il peut t'arriver ce qui advint à Martinet: comme toi, il gagnait un demi-sillon sur l'un, un demi-sillon sur l'autre, à force de déranger la borne, il la plaça tout près d'un prunier, si bien qu'un jour, cueillant du fruit, il fut pris d'un étourdissement et se brisa la tête sur la pierre qu'il avait tant de fois changée de place... Le Chanvreur voit dans les yeux de ceux qui le consultent, les morts violentes; sur le front, les taches de sang ou de honte;

dans le cœur, les hypocrisies! Le Chanvreur est un voyant, il a crié le malheur à cette maison, et cette maison croule...

Le centenaire pris d'une sorte d'ivresse, jetait au vent ses paroles farouches. Ceux qu'il apostrophait rudement au nom de leurs vices, le regardaient avec tremblement et, peu à peu, le cercle de ses auditeurs se resserra, chacun craignant, plus qu'il ne le souhait, d'entendre le vieillard lui prédire des malheurs ou des ruines.

Morin avait entendu une partie des paroles du Chanvreur, il haussa les épaules comme s'il se trouvait fort au-dessus des terreurs que pouvaient faire naître les prophéties du vieillard, et pressant le pas, il gagna l'écurie.

Elle se trouvait plongée dans une obscurité presque complète. Dans un angle, sous le râtelier dans lequel les bêtes trouvaient leur provende, était percé le lit de paille de Jean Taupier.

Le malade, le visage tourné contre la muraille, il geignait et haletait. Morin le regarda avec une sorte de compassion railleuse :

— Faut secouer cela, père Taupier, dit-il, faut secouer cela. Les juges ont comme l'idée de vous interroger sur le crime.

— Quel crime? demanda Taupier d'une voix gémissante.

— L'assassinat du banquier, dame!

— Et que voulez-vous que sache de ce meurtre un homme plein de douleurs, tremblant la fièvre, borgne par dessus le marché, qui a bien assez de songer à ses misères et d'en demander la fin à Dieu, sans se préoccuper...

— On ne vous demande pas de vous préoccuper de quoi que ce soit, Jean Taupier, vous êtes bien trop égoïste pour songer à d'autres qu'à vous-même... On exige seulement que vous vous leviez.

— Me lever, seigneur Dieu ! mais je tomberais mort, si l'on essayait seulement de me soulever.

— Ah ! fit Morin en se grattant la tête, comme ça, vous tomberiez mort?...

— J'en suis sûr, mon garçon, et tu ne voudrais pas avoir à te reprocher le trépas d'un chrétien.

— Sans doute, mais un chrétien et vous, ça me paraît deux choses diablement différentes.. Et rien que pour voir, Jean Taupier, car vous êtes fûté, vous, et paresseux comme un loir et gourmand, dame ! gourmand comme... Je me comprends tout seul sans faire de comparaison insolente pour... l'autre... Et vous vous dites dans votre finesse : si je me levais pour obéir aux magistrats on verrait que je peux me tenir debout, et adieu la niche à rien faire et la pâtée sans la gagner... Allons, un, deux et houp ! Jean Taupier, quand je dirai trois, faudra vous tenir sur vos guiboles.

— Laisse-moi ! laisse-moi, Morin ! fit Taupier dont le visage prit une expression de méchanceté sournoise, laisse-moi, et va-t'en ; si tu m'approches, je mords...

— Diable ! fit Morin, et moi que ne serais pas assez riche pour me faire guérir à la chapelle de Saint-Hubert.

Cependant Morin fit un pas vers la litière sur laquelle Jean Taupier se tenait pelotonné plu-

tôt qu'étendu, comme si les douleurs et les rhumatismes ankylosaient ses genoux calleux.

Le garçon de ferme se baissa afin de saisir Morin par les épaules et de le mettre sur ses jambes, mais en se soulevant, Taupier effleura de ses dents aiguës la main du fiancé de Colette.

— C'est fini de rire! fit Morin, je vais recommander à ces messieurs de te museler.

Et Morin quitta l'écurie.

Il revint rapidement dans la salle où l'attendaient les magistrats.

— Messieurs, dit-il, Jean Taupier refuse de se lever, je ne sais pas s'il a la fièvre, et volontiers je le croirais enragé, c'est un terrible homme tout de même.

— Allons l'interroger où il se trouve? dit le procureur de la République à M. Andoin.

— Je vous suis, répondit celui-ci.

Les deux magistrats entrèrent seuls dans l'écurie, mais comme elle se trouvait trop sombre pour qu'il leur fut possible de distinguer les traits de Jean Taupier, ils donnèrent ordre à Morin d'ouvrir le volet d'une fenêtre.

— Puisque vous ne pouvez quitter cette place, dit M. Andoin, nous voulons bien venir ici. Racontez-nous ce que vous savez du crime.

— Du crime! rien.

— Cela ne se peut pas, puisque vous ne bougez point de cette écurie.

— Ce n'est pas d'ici que je puis voir ce qui se passe au dehors.

— Soit! mais vous pouvez nous fournir un détail important.

— J'en doute.

C
ri
h
d
ve
va

pa
soi
val
un
ces
-
Vo
sou
ran
"
val
moi
pou
M
cha
-
te c
le p
-
fant
mais

— Le cheval du voyageur qui a été assassiné cette nuit avait été hier amené dans cette écurie, et placé à côté de celui de M. Salmon.

“ Or, le banquier devait partir de fort bonne heure... Ce n'est pas lui qui a attelé son cheval, donnez-nous le signalement de la personne qui, vers l'aube est entrée ici pour y prendre le cheval de Michelin.

— Je n'en sais rien, répondit Jean Taupier.

— Vous êtes malade?

— Perclus de douleurs, mes magistrats.

— Donc vous avez le sommeil léger; il n'est pas possible qu'un homme tenant une lanterne soit venu ici dans la nuit pour y prendre le cheval, et ne vous ait pas réveillé, si vous aviez pu un moment perdre le sentiment de vos souffrances.

— Je n'ai rien vu, cependant, rien entendu... Vous savez, au matin, mes magistrats, on s'assoupit quelquefois... pourquoi me serais-je dérangé?

“ J'aurais entendu un bruit vague, mais les valets viennent souvent ici, et je n'en reste pas moins les yeux fermés... Je ne sais rien! rien! pour éclairer votre conscience.

M. Audoin s'approcha de la fenêtre et se pencha au dehors.

— Oh! fit-il, le torrent coule au-dessous de cette croisée... N'est-ce pas de cette fenêtre que le petit Gaspard est tombé?...

— Et je n'ai pu aller à son secours, béni enfant! mes douleurs me clouent sur la paille, mais Dieu l'a sauvé, et je m'en réjouis avec tous.

— On me demande? On me cherche? dit en ce moment une voix d'un timbre jeune et vibrant, me voilà, prévenez ces messieurs, je vous prie Morin...

Et Morin penchant la tête vers l'écurie:

— Messieurs les magistrats, dit-il, c'est le jeune artiste.

raí
te
po
sit
lita
mi
]
hoi
mo
et
tar
ble
bes
cor
ten
des
ten
ren
I
sig
les
ces
pas

XV

CAIN ET ABEL

Le jeune peintre eut à peine le temps d'apparaître dans la zone lumineuse, formée par la porte de l'écurie, que les magistrats, attachant pour l'instant un plus grand intérêt à sa déposition qu'à celle du malade réduit à l'impossibilité de quitter son lit de paille, reprirent le chemin de la grande salle.

Herbert y était resté debout, semblable à un homme atteint de la foudre, mais qui garde néanmoins l'apparence de la vie. Guillaume Salmon et sa nièce n'avaient pas quitté cette pièce où tant d'heures sinon heureuses, du moins possibles s'étaient écoulées. Alors entraîné par le besoin de faire le bien, ce bien qu'il regardait comme expiation, le maître du Château s'entretenait avec le notaire et le vieux camapagnard des améliorations dans ce pays où la pauvreté s'étendait comme une lèpre. Parfois l'abbé Laurent se joignait à eux.

Le prêtre demandait pour la maison de Dieu, signalait les misères intéressantes, racontait les légendes du pays et, et l'affection grave de ces hommes qui ne toucha jamais le vent des passions humaines endormait pour ainsi dire

les douleurs de celui qu'ils appelaient alors David Makensie.

Tout à coup Salmon s'approcha de celui-ci.

— Ecoutez, lui dit-il, l'heure est solennelle et pressante, au moment d'un péril que vous venez d'aggraver par le récit d'anciens malheurs, nous vous restons aussi fidèles qu'autrefois. Je vous tends toujours la main, et Thérèse s'est expliquée il y a un instant à peine. Voulez-vous sortir de cette situation terrible?

— Je ne le puis.

— Si, vous le pouvez encore... d'après mon ordre, ma voiture est restée attelée, en ce moment les juges interrogent Taupier... Je puis rejoindre ma berline, venez avec nous... prenez pour la seconde fois la route de l'Amérique, où vous serez libre, où vous deviendrez le mari de Thérèse; je partirai avec vous, j'abandonnerai mon étude, vous serez mes enfants, je serai assez heureux, assez riche, si je vois Thérèse me sourire...

“ Si elle vous perd ne suis-je pas certain de la voir toujours pleurer?... Partons, avant que l'on vous arrête d'une façon définitive, vaut mieux l'exil que...

— Que la mort? ne craignez point de prononcer ce mot, mon ami, car croyez-le bien, après les douleurs que j'ai ressenties, il n'a rien qui m'épouvante... La mort, même la mort des coupables n'a rien qui m'effraie... Je me reposerai dans le trépas, n'ayant pu me reposer dans la vie...

— Vous êtes cruel! s'écria Thérèse.

— Non, chère et admirable fille! à présent que tout est fini pour moi, je puis bien vous le dire, vous seule avez pu me faire croire qu'une existence nouvelle pouvait me venir de vous. Thérèse, votre main serait parvenue à sécher mes larmes; en se rapprochant du vôtre, mon cœur aurait senti se calmer son agitation et ses remords. Tout ce qu'une âme profondément blessée peut éprouver de consolation me serait venu de vous... Que de fois j'ai rêvé le bonheur que vous m'offrez, poursuivait Herbert avec mélancolie, que de fois j'ai vu passer devant moi, comme le voyageur regarde glisser les miages, une fiancée en robe blanche qui me souriait sous son voile... Ce songe de bonheur est évanoui, j'avais tort d'attendre qu'une fleur si pure s'épanouirait sur ma voie... Vous ne m'accompagnerez point à l'autel, chère Thérèse, vous ne revêtirez point pour moi votre toilette de mariée, mais je le sais, voilée de noir comme les veuves, vous vous agenouillerez sur ma tombe, même si on la creuse parmi celle des suppliciés... Thérèse, il faut laisser s'accomplir cette justice de Dieu qui ne se trompe jamais. J'en sens le poids et je ne me révolte plus. Tenez, je vous le juge, une sorte d'apaisement se fait dans mon âme, le châtement des hommes va me rapprocher de Dieu. Mes souffrances, loin de me pousser dans ses bras, m'en éloignaient... A cette heure je comprends qu'il reste le médecin, l'ami unique... J'ai trop vécu en indifférent, Thérèse, soyez tranquille, je mourrai en chrétien... Vous le voyez, je ne saurais songer à la fuite.. Cette

fuite serait un aveu de ma culpabilité; et je suis innocent.. Mon seul crime, et Dieu sait quel mystère terrible se cache dans ce mot, mon seul crime fut le trépas de cet enfant que je chérissais du plus profond de mon cœur... J'avoue que son sang souille mes mains et crie vengeance, j'avoue que le châtiment qui me frappera sera accepté par moi, presque comme une délivrance, car l'absolution du prêtre au pied de l'échafaud enlèvera de mon front le signe de Cain.

Thérèse lui tendit ses deux mains en pleurant.

Un bruit de pas rapides se fit entendre, les doigts de Thérèse, et tirant un anneau d'or qu'il portait à la main gauche :

— Pendant que je possède encore quelque chose Thérèse, acceptez cette bague qui fut celle de ma mère... Elle nous unit dans la mort et le deuil, puisque nous ne pouvons nous lancer dans la joie et dans la vie.

— Ah! s'écria Thérèse, elle ne me quittera jamais! jamais!

En ce moment les magistrats entrèrent et le jeune artiste avec eux.

Le visage de celui-ci si riant la veille paraissait profondément ému. Les idées de meurtre, les tableaux sanglants s'accordaient mal avec cette nature pleine d'incouciance et d'entrain.

Son premier mouvement fut d'aller presser les mains d'Herbert.

— Bonjour, mon hôte, lui dit-il, bonjour.

Le maître de Château-Tempête fit un geste pour repousser la main que lui présentait l'artiste.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda celui-ci.

— Cela veut dire, monsieur, que tout à l'heure, quand vous saurez pourquoi ces messieurs vous mandent, vous regretteriez d'avoir serré ma main, et, ce regret, je veux vous l'épargner.

— Tenez, dit le jeune peintre, depuis que je suis rentré de mon excursion matinale, et qu'un garçon de ferme, Morin, je crois, m'a dit que les magistrats me demandaient en toute hâte, je sens qu'un malheur plane sur cette maison... Mais j'ai mangé à votre table, le pain et le sel, et de nouveau je vous répète: — Quoi qu'il se passe, répondez je vous en supplie, à l'étreinte d'une main loyale.

— Voici la mienne, fit Herbert.

Le maître de Château-Tempête pressa longuement la main de l'artiste, et sans qu'il put s'en rendre compte, il lui sembla qu'une force nouvelle rentrait dans son cœur. Il regarda le beau visage du jeune homme, et comme la veille il tressaillit: un vague souvenir le fit trembler de la tête aux pieds en rencontrant le limpide regard de l'artiste.

Puis, reprenant le calme qui lui était habituel Herbert se tourna vers les magistrats et parut leur demander pardon d'avoir retardé l'accomplissement de leurs obligations professionnelles.

M. Audoin s'adressa au jeune peintre.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit-il; je n'ai pas besoin de vous recommander de nous répondre en toute franchise... Avant votre arrivée à Château-Tempête, le propriétaire de ce château vous était inconnu?

— Oui, monsieur.

— Vous y êtes entré presque en même temps qu'un autre voyageur surpris également par la tempête?

— Un être assez prétentieux, assez désagréable même, ne parlent jamais que de ses millions, et étalant l'or de sa sacoche, comme s'il nous prenait pour de pauvres diables parfaitement indignes de sa considération.

— Respect aux morts, monsieur! fit le juge avec une certaine sévérité.

— Aux morts! quoi ce Michelin...

— A été assassiné.

— Où? quand?

— Cette nuit, dans cette maison... Et nous voulons savoir, si vous n'avez entendu aucun de lutte, si aucun indice ne peut servir à découvrir le coupable?

— Non, monsieur, fit l'artiste; rien. J'étais harassé de fatigue, et j'ai dormi comme on dort à vingt-cinq ans... Je me suis levé de fort bonne heure, et je suis allé dessiner à la campagne; j'arrive, voilà tout...

— Voulez-vous nous apprendre votre nom, monsieur.

— Julien Gerbier.

— Julien... Gerbier... répéta Herbert comme un écho.

— Vous habitez?

— Un peu partout, j'arrive d'Italie et j'allais en Suisse.

— Vous êtes né?

— Au village des Ajoncs, près de Rennes.

Herbert tremblant de tous ses membres s'approcha de l'artiste :

— Répétez cela, répétez-le ! fit-il d'une voix étouffée... Julien... Julien Gerbier, né au village des Ajoncs... Oh ! par pitié, parlez, vous voyez bien que l'angoisse me dévore, que mon cœur bat à rompre ma poitrine... le nom de votre père ?

— Ambroise.

— Justice de Dieu ! s'écria Herbert en joignant les mains.

Il ajouta d'une voix plus rapide :

— Votre mère s'appelle Lazarine ?

— Comment le savez-vous ?

— Répondez, répondez encore, je vous en conjure...

— Que souhaitez-vous apprendre ? je suis d'autant plus disposé à vous donner tous les renseignements que vous voudrez, que vous paraissent connaître mon pays et ma famille.

— Vous aviez un frère, n'est-ce pas, un frère ?

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix douloureuse, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes, un frère que j'aimais et qui me chérissait.

— Messieurs, oh ! messieurs, écoutez, fit Herbert en se tournant vers les magistrats. Oui, oui, ce frère vous chérissait...

— Un jour contrevenant aux ordres de mon père et de mon frère aîné qui tous deux m'interdisaient de suivre une chasse dangereuse, je montai dans la chambre d'Herbert, j'arrachai son fusil d'une panoplie, et je me disposais à

m'enfuir par la fenêtre, muni de cette arme terrible en raison de mon peu d'habileté à la manier, quand mon frère s'élança pour me reprendre le fusil. Je m'obstinai, il ne céda pas, il savait bien que je courais un danger terrible en essayant de m'en servir... Dieu me châtia de ma désobéissance... le coup partit tandis que je disputais l'arme à mon frère, et je reçus la charge tout entière... Oh! ceci, je l'avais mérité, c'était justice... Mais ce qui suivit fut terrible. Ma mère m'adorait... J'ai compris depuis qu'elle m'aimait trop et qu'elle m'aimait mal.. Ma mère me vit tomber tout sanglant... Elle aperçut l'arme fumante entre les mains de mon frère, et dans le délire de sa douleur, devant tous ceux qu'avait attirés le fracas de la détonation elle cria en désignant l'infortuné:—Assassin! assassin!— Et mon père, mon père lui-même sans interroger personne, et regardant comme réel le crime dénoncé par sa femme, lança sur Herbert sa malédiction... J'étais à demi-mort, réduit à l'impossibilité de bouger, je ne pensais plus, je ne pouvais répondre, mais je gardai dans le souvenir ces deux cris également terrible — assassin! — malédiction sur le fraticide! Il se passa quinze jours avant qu'il me fût possible de retrouver un seul éclair de raison... Ma première pensée ne fut pas pour mon père qui grave et pâle se tenait au pied de mon lit... Elle ne fut pas même pour ma mère qui sanglotait à demi-folle de désespoir... Non ceux-là vivaient, ceux-là je les interrogeais dans le demi sommeil de l'intelligence... Mais l'ab-

sent, l'absent que je ne voyais plus, mon frère que j'avais entendu accuser et maudire, c'est vers celui-là que se porta mon souvenir, c'est son nom qui revint le premier sur mes lèvres..

Un sanglot souleva la poitrine d'Herbert.

Thérèse, les yeux fixés sur le jeune peintre avec l'expression d'une indicible joie semblait boire ses paroles.

Les magistrats écoutaient avidement, comprenant déjà quel événement grave pouvait changer la face des choses dans la double enquête à laquelle il se livraient depuis le matin. Quant à l'artiste, il paraissait avoir oublié la qualité de ses auditeurs pour se reporter vers les souvenirs qu'il évoquait et dont la puissance remuait son cœur comme aux premiers jours.

Il reprit.

— Quand j'appelai mon frère, mon père se méprit sur le sentiment qui m'animai à son égard.

— Il s'est fait justice, me répondit-il, et jamais sans doute il n'osera franchir le seuil dont je l'ai chassé en le maudissant.

“ Ma mère semblait plus bouleversée encore. Elle se tordait les mains en gémissant, et me conjurait de me taire, mais rien ne pouvait m'arrêter, je voulais revoir mon frère, lui demander pardon d'abord de ma désobéissance, puis d'une erreur qui pouvait avoir pour lui des suites si graves. Quand ma mère vit que je m'obstinais à vouloir parler, son regard prit en se fixant sur moi une expression d'épouvante.

“ — Tais-toi, me dit-elle, tais-toi... Il ne t'aimait pas, il ne pouvait t'aimer... jamais tu

n'eusses été heureux s'il fût resté dans cette maison... Ne dis rien à ton père, il te réprimanderait, et cela ne ramènerait pas Herbert.. Il ne reviendra jamais... jamais!...

“ Les instances de ma mère furent telles, ses craintes, son chagrin me parurent si violents que je cédaï pour l'instant... Cependant je sentais que ce secret m'étouffait et que je ne pourrais le porter longtemps.

“ Ma jeune conscience criait en moi, Herbert m'avait habitué à n'écouter qu'elle... d'ailleurs les enfants ont d'admirables instincts qu'ils tiennent de leur innocence....

“ J'avais recouvré la parole, j'étais à demi-sauvé; cependant le curé de notre village, un saint-saint prêtre, l'abbé Bernard crut devoir me préparer à faire ma première communion qu'une complication dans mon état, un accès de fièvre, pouvait changer en viatique... Il me disposa longuement, affectueusement, à ce grand acte dont paraissait s'effrayer ma mère, comme si la visite de Dieu dans notre maison eut été le signal de mon départ. Mon précepteur et mon père paraissait s'en réjouir, et aussi, une vieille servante, qui avait connu la mère de mon frère aîné.. Moi, je me recueillais, je me sentais heureux à la pensée d'avoir Dieu en moi... La maladie, le souffle de la mort que j'avais senti passer sur mon front, mûraissaient mon âme... Je connus réellement la ferveur pendant le mois qui se passa en prières et en préparation... Plus ce jour avançait, plus ma mère devenait pâle.... Elle m'aimait, je vous l'ai dit, messieurs, avec

une violence mêlée de superstition et d'enfantillage...

“Le veille de ma première communion, je chargeai une vieille servante d'amener en secret mon père dans ma chambre.

“Quand nous fûmes seuls tous deux, je lui recommandai de pousser le verrou, puis, je lui dis en embrassant ses mains :

“— Mon confesseur vient de m'ordonner de te révéler la vérité sur un fait grave, très-grave. Je ne l'ai point fait jusqu'à ce jour, parce que ma mère me l'avait défendu... tu as maudit Herbert, tu l'as chassé, et Herbert n'était pas coupable...

“Mon père me regarda avec une indécision douloureuse.

“— Tu dois communier demain, me dit-il, et tu pardonnes....

“— Je me croirais indigne de recevoir mon Dieu si je vous laisserais la persuasion que mon frère voulut m'assassiner.

“Alors je racontai ma désobéissance, l'escalade de la fenêtre afin de parvenir dans la chambre d'Herbert, je dis comment j'avais décroché le fusil que mon frère alarmé tenta de me reprendre, et comment ma maladresse, mais à coup sûr un malheureux hasard avaient fait éclater l'arme...

“— Sur ton âme; me demanda mon père, tu dis la vérité?

— Sur mon âme que le pardon a purifiée!

“Alors mon père tomba sur les genoux, les mains dressées vers le ciel, il cria deux fois:

“ — Herbert! mon Herbert! ” — Puis il tomba à la renverse.

“ Le médecin appelé en toute hâte déclara que la violence de l'émotion avait amené une sorte de congestion.

“ Je guéris; l'état de mon père, s'améliora sensiblement; mais il lui resta dans l'esprit une tristesse inouïe. Il devint silencieux, presque farouche, et souvent les domestiques l'entendaient répéter tout haut:

“ — Maudit! je l'ai maudit!

“ Je m'efforçai de calmer sa douleur, s'y parvins lentement. Elle s'endormit sans se guérir, et plus d'une fois mon père me pressant sur sa poitrine me répéta: “ — Parle-moi d'Herbert! ” Et je lui rappelais combien mon frère était bon et généreux, combien il m'avait aimé... Plus tard j'appris que toute la fortune lui appartenait... Ainsi, tandis que nous vivions dans l'abondance, il souffrait peut-être de la faim... Je fis comprendre à mon père que cette idée me torturait, et j'exigeai que l'on fit des économies.. Hélas! ce fils, ce frère chassé avec une violence aveugle, ne nous quitta plus par la pensée...

“ Mon père écrivit, s'adressa aux journaux, à la police, il multiplia les avis, il voulait retrouver Herbert, le serrer sur son cœur, lui rendre la première place à son foyer, mais Herbert ne revint jamais, et jamais un mot, un signe ne nous apprirent qu'il était encore de ce monde.

— S'il vivait encore, demanda le maître de Château-Tempête s'il frappait à la porte de la maison du village, que dirait son père, que diriez-vous-même...

— Ce que nous dirions? vous le connaissez donc, que vous parlez de son retour? Parlez, parlez à votre tour, monsieur, mon père doit réparer à son égard une grande injustice... je me mettrais à ses genoux...

— Julien! Julien! cria Makensie au milieu de ses sanglots, Julien! pourquoi ne tombes-tu point dans mes bras?

Le regard de l'artiste se fixa sur le visage d'Herbert, mais cet examen fut aussi triomphant que rapide, et, tenant le malheureux sur son cœur, il répéta:

— Toi! toi! je te reconnais maintenant, mon Herbert! mon frère!

Tous deux savourèrent durant un instant rapide la joie d'une reconnaissance inespérée, puis tout à coup le visage d'Herbert reprit une expression de mélancolie.

— Ecoute, lui dit-il, quoi qu'il arrive maintenant, je serai fort, j'ai ma conscience pour moi... J'avais besoin de ton propre témoignage pour m'affirmer que je n'étais pour rien dans l'horrible accident qui faillit te coûter la vie. Il me paraissait tellement impossible de me l'expliquer que je gardais le poids d'un vague remords, quoi que dise la justice, mon ami, je suis sûr de vaincre ses accusations; à cette heure épouvantable, le ciel ne te rendrait pas à moi, tu ne viendrais pas par un miracle de la Providence m'apprendre que mon père me pleure, si je ne devais sortir victorieux de de l'épreuve à laquelle je suis soumis aujourd'hui.

— Quelle épreuve? demanda Julien.

— On me suspecte d'avoir assassiné le banquier Michelin.

— Toi! s'écria l'artiste.

— Moi, répondit Herbert.

— Et tu ne peux prouver...

— Mon innocence. Non. Je suis presque ruiné, on a présenté ce matin chez moi une traite de cinquante mille francs, et Michelin en portait soixante mille sur lui... Le banquier Tobson à qui j'avais confié deux millions vient de prendre la fuite... enfin que te dirais-je, les magistrats...

— Les magistrats, monsieur, mettront dans leur enquête une sage lenteur, répondit M. Audoin. Les révélations de votre frère, en nous prouvant la franchise de vos premières révélations, peuvent changer la face de bien des choses. Le mystère dont s'entourait votre vie s'explique; vous l'avez dit, la Providence vient d'opérer un miracle, espérons qu'elle daignera l'achever.

— Ah! s'écria Julien, je ne doute pas du succès, moi! mon frère. Assassin, toi, le bienfaiteur de ce pays...

— Mais le crime a été commis cette nuit dans ma maison...

— Dans ma maison remplie de voyageurs, de domestiques, de journaliers... Est-ce que quelqu'un peut affirmer t'avoir vu...

— Gaspard, cette chère petite créature que j'aimais parce qu'il te ressemble, Julien, assure non pas absolument m'avoir reconnu, mais avoir vu couvert de mon manteau, de mon chapeau,

l'individu qui, cette nuit, a traversé la grande salle des serviteurs afin d'aller commettre son exécration forfait.

— Gaspard a vu un homme, c'est possible! mais cet homme n'était pas toi!

— Cette affirmation ne peut suffire, Julien, il faudrait trouver le coupable.

— Nous le trouverons. Je réponds de le découvrir. Je ne suis ni magistrat ni policier, mais j'ai trop à expier à ton endroit pour que Dieu me refuse le prodige que j'attends de sa bonté. Je ne saurais t'avoir retrouvé pour te perdre, et de quelle façon épouvantable! Je vais te ramener libre, consolé heureux, vers le père qui te pleure; le retour de son fils le guérira d'un mal ayant sa source dans le regret d'avoir commis une terrible injustice.

Puis se retournant vers les magistrats :

— Quand vous êtes entrés dans cette maison, messieurs, mon frère se trouvait sous le coup de deux malheurs, celui dont je fus cause et qui fit le tourment de sa vie, et la perte d'une fortune... Je le connais assez pour être certain qu'il se consolera vite de la fuite de son banquier. N'est-il pas riche désormais, et son bien ne peut-il lui servir à payer la dette de Château-Tempête? Mais à cette heure que l'espérance renaît en lui, à cette heure où il retrouve son frère qu'il croyait mort, et son père qui le pleure, il veut vivre heureux, et recommencer une existence que Dieu fera assez longue pour compenser les tristesses du passé... Voyons, frère, n'est-il entré ici ni vagabonds, ni mendiants?

— Aucun.

— Es-tu sûr de tous tes domestiques?

— De tous.

— Il me semble hier avoir entendu parler d'un certain Jean Taupier...

— Je l'interrogeais quand vous êtes venu, monsieur, fit Audoin.

— Eh bien! reprit le procureur de la République, reprenons cet interrogatoire, quoique je doute fort que nous puissions tirer quelque chose de cet être qui me semble à moitié idiot.

— Essayez toujours, monsieur, pour l'amour du ciel.

Au moment où les magistrats allaient rentrer dans l'écurie, le petit Gaspard se glissa entre eux.

— Monsieur, demanda-t-il à M. Audoin, est-ce que vous allez arrêter Taupier?

— Pourquoi? mon petit ami.

— Dame, parce que... Je ne sais pas trop, voyez-vous, mais cependant il était tout seul dans l'écurie avec moi, quand je suis monté sur la fenêtre pour regarder le paysage... Qui donc m'aurait poussé, sinon lui?

— Viens, viens, dit la Colporteuse, messieurs les juges sont de bons juges, et chacun aura sa part de châtement ou de récompense.

Depuis l'instant où les magistrats étaient entrés dans l'écurie, Taupier se trouvait sous l'empire d'une crainte épouvantable. La lividité de son hideux visage s'était encore accrue, et le tremblement de ses membres avait pris un degré d'intensité fébrile. Roulé dans la paille qui lui servait de lit, la tête presque cachée par les

rateliers des bêtes, il semblait une bête repliée, forcée, acculée, prête à faire face à qui viendrait le menacer dans son bouge. . . La tension de ses sens était extrême; aucun bruit du dehors ne lui échappait; au moment où l'arrivée de l'artiste entraîna loin de lui les magistrats; il respira et une expression de joie glissa sur ses traits heurtés, mais cette impression fut de courte durée, il comprit vite que rien n'était encore définitif, et, se traînant sur les genoux, il continua à prêter l'oreille.

— Ils reviennent! murmura-t-il, ils reviennent!

Et reculant dans l'ombre; il devient presque invisible.

La porte de l'écurie s'ouvrit.

Les deux magistrats entrèrent les premiers, et derrière eux parurent Herbert et Julien enlacés fraternellement.

— Taupier, dit M. Audoin, levez-vous, en dépit d'une maladie que nul médecin n'a définie et que vous avez refusé de laisser soigner, quittez cet angle qui vous cache et venez à nous. . .

— Ayez pitié d'un pauvre chrétien! fit Jean Taupier, d'un pauvre chrétien à qui il est impossible de se tenir sur ses jambes. . . Je porte une rude croix, mes bons messieurs, mais je l'unis à la passion du Dieu sauveur qui me réservera une place dans son paradis. . . Il vous bénira pour votre miséricorde, car vous comprenez bien que je suis trop malheureux pour que vous ajoutiez encore à mes misères.

M. Audoin fit un pas vers lui, et le saisit par l'épaule.

— Miséricorde! vous me faites souffrir comme un damné, monsieur le juge... Mon Dieu! mon Dieu! grâce et pitié!... Est-ce que vous allez me donner la torture? Je n'ai rien vu, rien entendu? Peut-on reprocher à un malade de s'endormir à l'aube... Est-ce que à toutes les heures du jour et de la nuit les garçons et les voyageurs n'entrent pas dans cette écurie?.... Pourquoi aurais-je remarqué un départ plutôt qu'un autre?... J'étais trop brisé de douleur ou engourdi dans le sommeil... Laissez-moi mourir en paix sur cette botte de paille et ne tourmentez pas un agonisant.

M. Audoin lâcha Jean Taupier avec dégoût.

— Nous ne tirerons rien de cet homme, fit-il.

— Je suis absolument de votre avis, ajouta le procureur de la République.

Tous deux sortirent, mais quand la porte se fut refermée, Julien leur dit :

— Messieurs, avez-vous bien regardé le visage de Taupier?

— Autant que nous le permettait la demi-obscurité du lieu.

— Je suis peintre, messieurs, reprit Julien, c'est-à-dire obligé de faire des études physiologiques. Or, sur la figure de cet homme on lit à la fois la ruse et la méchanceté! Je ne le connais pas, et déjà je puis vous affirmer qu'il est un misérable.

— Vous êtes prompt à juger, monsieur.

— Peut-être... Mais j'ai également écouté, étudié sa voix et cette voix est fausse et aigue. Il déguise sa voix comme il masque son visage.

— Vous ne pouvez rien conclure sur de si faibles indices.

— Frère, dit Herbert gravement, je sais trop combien il est amer d'être soupçonné quand on n'est pas coupable pour émettre si vite une opinion sur un homme quel qu'il soit.

— C'est possible! fit Julien, mais je ne sais qu'une chose; tu es l'être le plus noble que je connais et l'on t'accuse! Or c'est à moi de qu'une chose; tu es l'être le plus noble que j'ai le fais. J'ai juré un jour à mon père durant une de ses crises de désespoir que je te ramènerais dans ses bras, je ne puis le faire si je n'ai prouvé que tu ne peux avoir assassiné Michelin.... Messieurs, continua le jeune homme en se tournant vers les magistrats, voulez-vous m'adjoindre à votre enquête?

— Certes, répondit M. Audoin.

— M'autorisez-vous à employer tous les moyens pour découvrir la vérité.

— Tous ceux que l'honnêteté approuve, oui, monsieur.

— Alors, mon frère, embrasse-moi, je vais chercher mon second.

— Il se nomme?

— Le petit Gaspard.

— Va, dit Herbert, si je puis être sauvé, ce ne sera que par toi.

Julien se mit à la découverte de l'enfant.

Il le trouva pleurant dans les bras de la Colporteuse.

— Qu'ast-u? lui demanda doucement le jeune homme.

— Tenez, monsieur, répondit l'enfant, j'ai eu bien mal tout à l'heure, et j'ai eu grand peur quand je suis tombé au fond du torrent... je ne respirais plus, j'étouffais, je me débattais dans la nuit, et je sentais que j'allais mourir dans cette eau sombre, et que mon corps se déchirerait à toutes les roches... puis je songeais à ma mère que je ne verrais plus, à monsieur Makensie qui m'aimait tant, et qui pleurait parfois en me tenant sur ses genoux... Je revoyais vite, bien vite, comme si tous les tableaux tourbillonnaient devant mes yeux, les grands bois sombres, les prairies couvertes de marguerites, le ciel tout bleu, les nuits claires d'étoiles... Il me semblait que je regrettais tout cela, et mon cœur se brisait à la pensée que M. Makensie est malheureux... Je comprends... Oui je comprends... On l'accuse, et j'en suis cause... monsieur, je l'aime tant, et c'est moi qui le ferais condamner... mais j'ai reconnu le manteau brun et le chapeau à grands bords... c'est la vérité, oui, la vérité du bon Dieu...

— Tu as reconnu le manteau et le chapeau, mais le visage?

— L'homme tournait le dos...

— Gaspard, reprit Julien, veux-tu m'aider à sauver celui que tu appelles encore David Makensie et qui est mon frère bien-aimé?

— Oui, oh! oui, répondit l'enfant en joignant les mains.

— Eh! bien! suis-moi et écoute mes instructions.

J
dar
—
—
—
I

Julien entraîna l'enfant, lui parla bas pendant quelques minutes, puis il lui demanda :

— Tu m'as bien compris ?

— Oui, monsieur.

— Alors, Dieu sauve mon frère ! Gaspard.

Et Julien rejoignit les magistrats.

XVI

AU FEU

Encore une fois Jean Taupier se trouvait seul. Il murmurait de sourdes plaintes auxquelles se mêlaient d'acerbés paroles, tout en se reculant dans la partie la plus obscure de son réduit.

Cependant, il ne resta pas longtemps immobile, un bruit nouveau lui fit tourner la tête, et il reconnut le petit Gaspard.

Celui-ci s'approcha de Jean Taupier.

— Il y a trop de monde dans la maison aujourd'hui, lui dit-il, moi qui croyais si bien m'amuser à la fête, je m'ennuie comme un rat dans son trou. Est-ce que cela t'amuse, toi Taupier, de répondre à ces messieurs habillés de noir qui semblent toujours dire qu'on a mérité la guillotine...

— La guillotine... répéta Jean Taupier.

— As-tu jamais vu exécuter un criminel?

— Jamais, fit Jean.

— Ce doit être horrible! mais c'est abominable aussi de prendre un couteau et de l'enfoncer dans le cœur d'un malheureux...

— Qui soupçonne-t-on? mon petit Gaspard.

— Personne encore, mais ces messieurs ne di-

sent peut-être pas ce qu'ils pensent... Ils sont fins, va! Dis donc Jean Taupier, veux-tu me raconter une histoire comme autrefois, tu sais j'aimais tant les contes où il y avait des ogres.. Non, tu est trop malade.. A quoi me distraire, alors! Eh bien! je vais regarder le paysage, et je ferai plus attention que la dernière fois.

Gaspard monta à la hauteur de la fenêtre, puis comme un enfant pris de caprice au lieu de regarder le torrent et les bois, il ferma la croisée.

Presque au même moment, on entendit un bruit sec. Du dehors on fermait les contrevents de l'écurie.

— Tiens, nous n'y voyons plus! dit Gaspard, Morin s'amuse à nous jouer un tour, il croit nous attraper, mais je sais où se trouve la lanterne d'écurie, ne t'inquiète pas, Taupier, je vais te donner de la lumière, tu me raconteras une histoire après...

Gaspard prit quelques allumettes, les frotta contre la muraille, trouva la lanterne d'écurie et bientôt une vive lumière éclaira Taupier au fond de son bouge.

— Quand je pense, reprit l'enfant que, si tu n'avais été un pauvre malade incapable de te remuer, on t'aurait soupçonné aussi, toi.

— L'a-t-on dit?

— Oh! sans le dire, mais on ne sait pas.... heureusement pour toi tu es incapable de faire un seul mouvement, sans cela...

— Ah! vous croyez, monsieur Gaspard... Et bien! faites-moi un plaisir: vous avez toujours

été bon pour moi, vous venez causer avec un pauvre fiévreux, allez écouter encore de ce qu'on dit, vous me rapporterez les nouvelles... Et alors, alors je vous dirai la plus belle de mes histoires.

— A bientôt, dit l'enfant, je suis certain que ces messieurs vont découvrir le coupable, et peut-être l'apprendras-tu le premier, Jean Taupier.

Gaspard allait sortir, quand le malade lui cria :

— Emportez la lumière, j'aime mieux l'ombre.

L'écurie retomba dans une obscurité complète et Gaspard disparut.

Un moment après une odeur étrange remplit l'écurie, et l'air y devint irrespirable, Taupier se sentit suffoqué et se dressa sur sa couche.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il, j'étouffe ici... de la fumée, c'est de la fumée... une fumée âcre qui vous prend à la gorge... le misérable enfant en allumant la lanterne tout à l'heure aura fait tomber une flammèche de feu sur un amas de paille... le feu, c'est le feu!

Taupier demeura un moment comme pétrifié par l'épouvante, mais il retrouva vite son sang-froid.

— Le fenêtre... dit-il, je puis m'évader par la fenêtre, la chute sera dangereuse, mais il s'agit de la vie...

D'un bond Jean Taupier quitta sa botte de paille, s'élança du côté de la fenêtre, se cramponna aux barreaux et tenta désespérément de

l'ouvrir. Elle résista. Il entoura son poing d'un mouchoir et brisa un carreau, mais devant la vitre se trouva le volet, Taupier ne reçut ni lumière ni air.

Il comprit que la fenêtre se trouvait barricadée.

— Ah! oui, fit-il, je devine, c'est à cause de Gaspard... Morin l'aura vu rentrer dans l'écurie, et il craint que pour la seconde fois ce misérable enfant tombe dans le torrent... Il a fallu qu'on le sauve... Ah! je donnerais pour le tenir dans mes mains, et pour l'obliger au silence une part de ce que je cache-là sous ce tas de paille... Il a vu, il a vu... J'étouffe! j'étouffe! ah! une flamme, là, tout au fond de l'écurie... c'est bien le feu! que faire? appeler? On va venir, sans doute, on va m'arracher d'ici, mais mon bien, mais cette sacoche... Je ne puis cependant pas me faire griller dans ce bouge... Au feu! au feu!... pas encore, pas encore!... mettons en sûreté d'abord ce qui m'a coûté si cher!...

Jean Taupier retourna dans l'angle de l'écurie fourra ses deux mains crochues dans la paille puis en tira la sacoche de cuir.

— Si j'en ôtais l'or? se demanda-t-il. Non, au moindre mouvement que je ferais tandis que l'on m'arracherait d'ici, cet or tinterait dans mes poches... Mieux vaudrait cacher le sac sous mes habits...

Il déboutonna un méchant gilet que couvrait sa blouse en lambeaux, et après avoir la courroie à son cou, il referma ses vêtements.

— Il est en sûreté maintenant, pensa-t-il, et moi? moi? Si j'essayais de me sauver sans demander d'aide? Si je fuyais ce pays où peut-être on me soupçonne! Non! ce ne serait pas prudent... Si l'on comprend que j'ai joué une comédie, je suis perdu... Mieux vaut appeler à l'aide...

Il retourna dans son coin et cria d'une voix désolée.

— Au secours! à l'aide! je suis perdu!

Personne ne répondit à son appel.

Il attendit, espérant que la fumée dont les flocons passaient sous la porte avertiraient du danger, mais l'écurie dans laquelle Jean Taupier se trouvait enfermé était un bâtiment isolé servant exclusivement aux chevaux des voyageurs. Ceux d'Herbert avaient des écuries dans la série de bâtiments formant les communs, les granges et les remises.

— Ah! fit Taupier avec leur noce d'un côté et leur enquête de l'autre, ils sont si occupés qu'ils n'entendent pas et ne voient rien... Il faudra que je me sauve tout seul, et si je suis vu...

Une colonne de flammes monta du fond du bâtiment où se trouvaient entassées des bottes de paille.

Cette fois, il fallut prendre un parti. Encore un moment et le feu gagnait la porte, alors la retraite se trouverait coupée, et Taupier serait perdu.

Il bondit, puis arrivé au seuil, sentant déjà la chaleur de la flamme, il souleva le loquet et entrebailla la porte.

La prudence devenait de plus en plus indispensable.

D'un regard, il inspecta rapidement les environs de l'éurie, et il n'aperçut personne.

— Allons ! fit-il, j'ai le diable pour moi.

Et traversant l'espèce de cour à l'extrémité de laquelle se trouvait le bâtiment en flammes, il gagna l'angle d'un mur, et s'y coucha à plat-ventre, continuant à crier au secours, comme s'il s'était traîné là pour échapper au feu.

Mais à peine venait-il de montrer son visage hideux, que deux hommes s'approchèrent, le saisirent par les épaules et le mirent sur ses pieds. C'étaient Morin et Andoche.

— Allons, coquin, dit le fiancé de Colette, en marche pour la grande salle où tu vas trouver à qui parler.

— Mais je ne puis marcher, je ne saurais me soutenir, fit Jean Taupier dont la voix glapissante monta à son diapason le plus faux, vous êtes des méchants garçons, j'ai trouvé en vous un ennemi, Morin.

— Je ne suis l'ennemi ni la dupe de personne.. Misérable ! jamais tu n'as été malade, et tu as volé le pain des pauvres en te faisant secourir dans cette maison... Les juges vont savoir la vérité à cette heure... Comment, toi, si fin, tu n'as pas compris que l'incendie était un piège... Nous voulions d'abord être certains que tu mentais en affirmant être malade, avant un quart d'heure nous resterons sûrs que tu mentais encore en affectant d'être un honnête homme... Et qui sait ce que nous n'allons pas apprendre encore...

La physionomie de Jean Taupier exprima une rage impuissante; pris en flagrant délit de mensonge il se demandait où s'arrêteraient les investigations de la justice. L'hypocrisie dont il faisait preuve depuis plusieurs mois devait cacher un dessein coupable. Un homme bien portant ne pousse pas la paresse au point de passer ses jours et ses nuits couché dans une écurie, s'il ne couve pas un projet grave.

Une seule idée en ce moment préoccupait Jean Taupier, éviter de subir l'interrogatoire des magistrats. Pour cela, il fallait échapper à Morin et à Andoche. Cependant Jean Taupier ne désespéra pas encore de réussir dans son projet de fuite.

— C'est bon! fit-il d'un air plus bourru que méchant, on aime à ne rien faire... d'ailleurs, quoique je ne sois pas aussi malade que je voulais faire croire, histoire d'être plaint, quoi! je n'en suis pas moins d'une santé très-faible... On veut me forcer à me lever, me voilà debout... M'est avis cependant, que c'est un méchant moyen de faire lever un homme que de mettre le feu à l'immeuble où il couche. C'est ce scélérat de Gaspard qui m'a joué ce mauvais tour...

— Dame! fit Morin, vous l'aviez jeté à l'eau, il s'est servi du feu, la revanche est bonne.

— Jeté à l'eau, moi! Et pourquoi, et comment? C'est une calomnie, tout le monde est contre moi dans cette maison, j'en sors pour n'y jamais rentrer, et le maître se débrouillera s'il le peut sans ma déposition...

Et profitant d'un moment où Andoche et Mo-

ri
sa
vi
gr
la

ou

me
pl

soi

ve,

che
-
-
rais
-
I
gar
de s
sera
vré
com
cont
Mor
gard
Au
nier
Tauj
—

rin le serraient de moins près, Taupier renversa l'un d'un croc-en-jambe, porta à l'autre un violent coup de tête dans la poitrine, puis gagnant le torrent, il s'y jeta après avoir descendu la moitié de la haute berge.

— Ah! scélérat, fit Morin, nous l'aurons mort ou vif.

— S'il ne sait pas nager et s'il est résolu à mourir, nous ne repêcherons qu'un cadavre, répliqua Andoche.

— Savoir! dit Morin qui s'élança vers la maison.

Pendant ce temps Taupier gagnait l'autre rive, y abordait, et courait rapidement vers le bois.

— Arrêtez-le! Arrêtez le brigand! cria Andoche.

— Je suis là, répondit une voix.

— J'apporte des cordes, dit Morin en réparissant.

— Et le garde-champêtre est à sa poursuite.

La chasse à l'homme commença. Le vieux garde-champêtre était alerte à la course en dépit de ses soixante-cinq ans. Andoche et Morin se seraient cru déshonorés s'ils n'avaient point livré Jean Taupier à la justice. Celui-ci fuyait comme un cerf forcé, mais il ne pouvait lutter contre ses adversaires, et au bout d'une heure, Morin le tenait renversé sur le sol, tandis que le garde-champêtre l'entourait de grosses cordes. Au moment où il allait lier les bras du prisonnier à sa poitrine, il sentit sous la blouse de Taupier un objet résistant.

— Halte, les garçons, dit-il, méfions-nous, et

sachons d'abord ce que ce filou cache sur sa poitrine.

Taupier poussa un hurlement de rage, se tortit comme un tronçon de vipère, mais le couteau de Morin trancha la courroie de la sacoche de cuir et celle-ci tomba sur le sol en rendant un son métallique.

— L'or du voyageur ! s'écria Morin !

— Ah ! nous te tenons donc, assassin et voleur !

Le garde-champêtre prit dans ses mains les cordes liant le prisonnier, et celui-ci dut suivre les trois hommes.

Tout était perdu pour lui, bien perdu.

L'hypocrisie n'était plus nécessaire, il la remplaça par le cynisme.

— C'était bien préparé et bien joué, fit-il ; encore une semaine et j'étais riche ; j'aurais feint de guérir subitement, puis un soir on ne m'aurait plus retrouvé et l'on aurait dit : — bon débarras ! — Le malheur vient de ce que cabriolet au cheval blanc a été arrêté trop près du Château-Tempête... Sans cela personne n'aurait eu l'idée d'amener là le voyageur assassiné, et si plus tard la justice avait commencé une enquête, j'aurais été loin, bien loin.

— Quand je pense, misérable, qu'un moment on a pu soupçonner notre généreux maître... Vous ne pouviez lui en vouloir cependant... Ni à M. Michelin, car vous ne le connaissiez pas...

— Moi ! fit Taupier, je n'en voulais à personne... Le jour où j'entendis parler de la grande fortune du maître de Château-Tempête, je me dis

qu
Lé
be
tr
fo
lu
Ta
m'
ses
toi
be
Ma
à l
fre
So
he
pr
alc
pa
Je
s'es
le
att
pre
une
-
éta
qui
ma
-
pai
rac
ser

qu'il y aurait peut-être un bon coup à faire... Les domestiques étaient nombreux, il y passait beaucoup de voyageurs... Je pouvais rester là tranquillement et guetter une occasion de faire fortune... Je feignis d'être malade, et je résolus de ne quitter la maison sans être riche.... Tantôt vous, Morin, tantôt vous, Andoche, vous m'apportez des nouvelles; j'apprenais des choses par le petit Gaspard à qui je contais des histoires, par la Colporteuse à qui je parlais de la beauté et de l'intelligence de son enfant... C'est Makensie que je comptais voler... Si j'ai pensé à Michelin, c'est qu'hier il fit trop sonner le chiffre de la somme en or qu'il portait sur lui.... Soixante mille francs! avec cela j'aurais vécu heureux, si heureux... Je résolus de mes les approprier.. Je ne comptais pas tuer le banquier, alors, comme vous le disiez; je ne le haïssais pas... J'ai plus de convoitise que de cruauté.. Je dirai aux juges ce que j'ai pensé et ce qui s'est pensé et ce qui s'est passé, comme je vous le dis à vous mêmes... Je n'ai point de grâce à attendre, je le sais, et je tâcherai de mourir proprement.. Faut être beau joueur quand on perd une partie!

— Mon pauvre maître, fit Morin, dans quel état je l'ai vu! Et Gaspard, le cher innocent, qui affirmait avoir reconnu le chapeau et le manteau de monsieur...

— Gaspard est fûté, et Gaspard ne se trompait point... Cela m'est bien égal à présent de raconter ce qui s'est passé, ma franchise ne me servira sans doute pas à grand'chose, mais ce-

pendant, ce que je puis encore faire de mieux est de dire la vérité... C'est vous, Morin, qui, en venant avec Andoche soigner le cheval du voyageur avez parlé de la sacoche renfermant les soixante mille francs... J'appris en même temps que le banquier attellerait seul son cheval et refusait tout service... Mon plan fut bientôt fait, quand tous les bruits se furent éteints dans la maison, je gagnai la cuisine... j'y trouvai le manteau de Makensie mouillé par l'orage, son chapeau, et je me cachai le corps sous les plis de l'un, et le visage sous les bords de l'autre. Je pris un couteau à tout hasard et je montai chez Michelin... S'il ne s'était pas éveillé, il vivait encore, et je serais loin d'ici... Allons! ma vieille carcasse n'en a plus pour longtemps... Trois mois de procès, quatre semaines de rappel, dix jours de pourvoi en grâce, et trois heures de toilette, de confesseur et de bourreau!

Il poussa un éclat de rire, et regarda Andoche et Morin d'un air railleur.

Le groupe formé par le prisonnier et ses compagnons approchait de la maison. Aucun d'eux n'avait quitté Jean Taupier, mais chacun avait hâte d'apprendre à tous l'arrestation du coupable et de témoigner au maître de Château-Tempête la sympathie qu'il inspirait.

Gaspard qui se trouvait aux aguets, reconnut le premier le misérable.

Il courut alors vers la maison répétant en battant des mains :

— Voici Jean Taupier! voici Jean Taupier!
Trois ou quatre garçons robustes appelés par

le garde-champêtre rejoignaient leurs camarades, et l'agent de l'autorité quittant le prisonnier qu'il savait en mains sûres, pénétra dans la salle où l'attendaient les magistrats, Herbert, Julien, Salmon, Guillaume et Thérèse.

— Messieurs, fit le garde-champêtre, voici la sacoche, veuillez compter l'or qui s'y trouve.

— La sacoche, où l'avez-vous trouvée?

— Sur Jean Taupier.

— Oh! le misérable! le misérable! fit Herbert.

— Oui, le misérable! répondit Julien, et cependant, admire par quelles voies mystérieuses la Providence accomplit ses décrets... Tu viens de passer quelques heures d'une épreuve suffisante pour faire perdre la raison à un homme, mais sans cette épreuve, je continuerais à te pleurer, et tu te croirais encore sous le coup de la malédiction paternelle...

En ce moment Taupier fut amené dans la salle. Il regarda effrontément les juges et Herbert et se contenta de dire:

— J'avoue!

Puis se tournant vers Morin:

— Mon garçon, dit-il, il fait chaud, et je n'ai plus besoin de perruque, arrache celle que je porte... Je ne me vanterai point de la majesté de mes cheveux blancs, car on me les a rasés jadis avant de me cacher le crâne sous un bonnet rouge... J'y vois des deux yeux, Andoche, ce bandeau noir, me gêne... Et maintenant, messieurs, si vous ressemblez vos souvenirs, le nom de Mathias Vurvuil vous rappellera peut-être

quelqu'un dont parlèrent jadis les journaux et qui aida à créer la renommée d'un avocat aujourd'hui célèbre... Evadé à Brest, et sans position sociale, récidiviste comme voleur, et assassin par occasion, voilà l'objet.

— Convenez-vous de tous les faits qui vous sont reprochés? demanda M. Audoin.

— C'est plus-vite fini.

— En attendant que la gendarmerie vienne chercher ce scélérat, dit le procureur de la République, enfermez-le dans une cave, gardez-le à vue, il ne faut qu'il échappe par le suicide, à un châtiment qu'il a trop mérité.

— Oh! ne craignez rien à ce sujet, monsieur, fit Mathias Vurvuil, j'ai fait mon compte, il me reste un peu plus de quatre mois à vivre, ce n'est à dédaigner.

Le misérable disparut, et son éclat de rire guttural retentit au loin dans le grand corridor.

M. Audoin tendit la main à Herbert.

— Si la justice avait à s'excuser de la rigueur de ses investigations, je vous demanderais pardon, monsieur, mais vous comprenez trop le mot devoir pour ne garder rancune.

— Je suis maintenant presque tenté de vous remercier, répondit Herbert en embrassant Julien.

De cordiales paroles furent rapidement échangées, puis le maître de Château-Tempête se tournant vers les magistrats:

— Vous ne partirez point avant d'avoir mangé le pain et le sel de cette maison, messieurs; si le maître en est à peu près ruiné, il tient ce

pendant à honneur d'être votre hôte.

Au moment où les convives allaient se mettre à table, l'abbé Laurent survint.

La nouvelle du meurtre de Michelin lui était arrivée fort tard.

Le corps du banquier fut enseveli par la Colporteuse et transporté dans une chambre garnie de cierges et de fleurs. Ne fallait-il point prier pour ce malheureux que la mort venait de surprendre et qui, la veille, paraissait si loin de Dieu.

Le crime de Taupier ne permettait plus de continuer la fête des fiançailles de Colette et de Morin, mais les jeunes gens s'en consolèrent vite en apprenant que leur maître venait de retrouver son frère.

— Mon ami, dit Thérèse en s'approchant d'Herbert, songez-vous toujours à vous exiler?

— Non, répondit Herbert, non, Thérèse, j'ai trop de cœurs dévoués autour de moi.

— Et la traite? fit Thérèse avec inquiétude

— Sois tranquille, dit le notaire, elle sera payée sans protestation, il se fâchera s'il le veut.

Le déjeuner ne pouvait être gai, car les esprits et les cœurs restaient ébranlés par les coups successifs qui les avaient frappés. Cependant un calme relatif résultait pour tous de la découverte du coupable. Taupier n'inspirait aucun intérêt. Récidiviste, vétérans du crime, il faisait succéder le cynisme de l'aveu à l'hypocrisie de la prématuration. En le frappant, la justice remplissait un mandat, Michelin ne laissait point de regret autres que ceux causés par l'instinct.

qui vous fait plaindre une victime quelle qu'elle soit.

Quant à Herbert et à Julien, une joie immense remplissait leurs âmes, tous deux songeaient à leur père, et leurs cœurs s'entendaient sans qu'ils eussent besoin d'échanger leurs pensées.

— Qu'est devenu ton précepteur? demanda Herbert à Julien.

— Il a suivi sa vocation. Mon éducation finie, Charles Brandy se trouvant à la tête d'un capital suffisant pour qu'il lui fût possible de terminer son droit et d'attendre la clientèle à Rennes où il exerce d'une façon brillante. Il possède un esprit logique, une éloquence naturelle qui lui valent de grands succès de cour d'assises.

— Peut-être notre père aurait-il souhaité de te voir embrasser la même carrière?

— Je le crois, mais ma vocation plus forte que son secret désir m'entraînait vers l'art. Il avait tant souffert de t'avoir perdu qu'il craignait d'attrister toute ma vie s'il me refusait l'autorisation de me vouer à la peinture... Tu le sais, Herbert, dès ma plus tendre enfance, j'étais possédé du désir de représenter les choses vivantes, d'interpréter la nature... Si tu n'avais pas vécu à l'étranger durant cinq ans, et pendant les dix années suivantes dans ce pays de rochers, de sapins, de niges et de montagnes dont les journaux et les livres ne franchissent point les frontières, tu aurais vu que ton frère commence à jouir d'une réputation suffisante pour lui constituer une aisance, qui, dans peu se changera en fortune. On commence à parler de moi, j'ai reçu

une médaille de deuxième classe, enfin j'ai de la tenacité toujours et de l'inspiration quelquefois.

— Oh ! que tu me rends heureux, en me parlant de tes succès, frère, mon père doit en être bien fier !

— Oui, il est heureux de ce côté.

— Je trouverai tout bien changé là-bas... La joubarbe aura fait plier les vieux murs, les croix du cimetière disparaissent sans doute sous l'herbe... On a creusé de nouvelles tombes, célébré des unions heureuses... Bien des enfants sont nés dans notre pauvre village... et je me souviens de plus d'un nom qui me fut cher...

Julien se pencha vers son frère.

— Tu veux savoir ce qu'elle est devenue...

— Oui, répondit Herbert.

— Elle s'est faite religieuse.

— Ah ! pauvre fille !

— C'est à Dieu qu'elle a demandé la consolation d'un malheur qui l'avait brisée.

— Et Griffart ?

— Poursuivi pour s'être livré à l'usure, et condamné à payer des amendes énormes, Griffart est mort de chagrin en redevenant pauvre.

— Allons, c'est justice, fit Herbert.

Une heure plus tard les magistrats remontaient en calèche.

— Monsieur, dit le juge d'instruction à Herbert, nous aurons besoin lors des débats publics de l'affaire *Michelin* de votre déposition, mais jusqu'au jour où nous vous appellerons comme témoin, allez vous retremper dans la joie de la famille dont vous avez été si longtemps privé..

Nous savons plus que personne quel noble emploi vous faites de votre fortune, soyez donc convaincu que nous nous unissons à tous ceux qui tenteront de faire arrêter Tobson qui, en vous dépouillant, monsieur, ruine surtout les pauvres.

Les mains s'étreignirent, et les chevaux partirent au galop.

Assez tard dans la soirée, les gendarmes brisés de fatigue vinrent demander l'hospitalité à Château-Tempête, leur peine n'avait pas été infructueuse, et le fraticide qu'ils avaient poursuivi était tombé entre leurs mains. Ils avaient ordre de l'emmener à Grenoble en même temps que Jean Taupier.

Salmon et sa nièce devenaient à leur tour songer au départ. Herbert sûr de retrouver son frère et de passer désormais près de lui sa vie, éprouvait un désir impérieux de s'entretenir avec Thérèse.

La jeune fille avait reconquis la sérénité qui, durant la terrible matinée qui venait de s'écouler lui avait fait comprendre les plus orageuses crises de la vie. Elle ne regrettait sans doute aucune des paroles qu'elle avait prononcées, mais en ce moment la timidité reprenant le dessus, elle se demandait si elle n'avait pas été trop loin.

L'excès du malheur d'Herbert expliquait l'entraînement auquel elle s'était abandonnée, mais sans en rougir, car elle savait que l'on ne doit jamais rougir que des hypocrisies et des mensonges, elle se sentait plus craintive devant le maî-

tre du Château-Tempête, depuis qu'elle lui avait permis de lire au plus profond de son âme.

— Thérèse, lui dit celui-ci, ce matin au moment où je croyais vous dire un éternel adieu, je vous ai offert une bague sacrée pour moi, celle de ma mère... Vous l'avez acceptée comme le testament d'un mort; daignez-vous la conserver comme un engagement éternel devant Dieu.

— Oui, répondit Thérèse, oui Herbert, si toutefois les événements qui se sont accomplis et qui vous rendent à notre famille, à vos amis, ne réveillent pas en vous des souvenirs dont mon affection plus récente pourrait souffrir, sans avoir le droit de se plaindre...

— Thérèse, dit Herbert, vous touchez, non point à une plaie de mon cœur, mais à un souvenir de ma jeunesse... quand Julien tomba tout sanglant dans mes bras, j'étais fiancé... La pure jeune fille qui devait alors devenir ma compagne a refusé toute autre alliance et prie pour moi au pied des autels... Je partirai demain pour la Bretagne, voulez-vous m'y rejoindre dans un mois avec mon ami Salmon... Vous le savez, la santé de mon père est ébranlée, peut-être n'aurait-il pas la force d'entreprendre un voyage pour connaître celle qui va devenir sa fille... Je vous annoncerai, je ferai préparer pour vous la chambre de ma mère, et nous oublierons ensemble les jours mauvais... dites, le voulez-vous, Thérèse?

— Il le demande? s'écria la jeune fille.

Herbert prit dans ses mains les petites mains de Thérèse:

— Je suis presque un vieillard comparative-
ment à vous, aussi, vous serez la couronne de
mes dernières années... Dieu vous garde! de
cette heure vous êtes mienne, Thérèse.

Un moment après, la voiture de Salmon rou-
lait sur la route, et les deux frères se trouvaient
seuls.

Alors seulement Herbert put montrer la pro-
fondeur de sa souffrance, et raconter de quel
poids avait pesé sur lui la malédiction paternel-
le.

— Tu ne m'as pas encore parlé de ma mère. .
dit enfin Julien avec effort, je comprends tes ré-
pugnances, et je ne saurais les blâmer. . . Tu ne
reconnaitras guère cette Lazarine dont la beau-
té fut célèbre Herbert; ma mère semble dévorée
par une maladie mystérieuse, à laquelle les mé-
decins déclarent ne rien connaître. Faute de
savoir le nom, ils l'on classée parmi les névro-
ses. . . Elle m'a aimé, elle t'a fait souffrir, mais
sans qu'elle l'ait avoué jamais, elle a été d'une
préférence qui dégénérât en injustice. Je re-
doute l'heure où vous vous trouverez en présen-
ce.

— Ne crains rien, Julien, dit Herbert, je ne
verrai que mon père et toi.

Le lendemain tous deux partirent pour Ren-
nes.

d'i
ch
ne
cet
me
me
me
et
(
cie
re,
gne
tein
exp
coq
fait
se
re
E
et
ler
S

XVII

LA SOMNAMBULE

Il faisait nuit ; les serviteurs de la ferme las d'une longue journée de travail étaient allés chercher le repos. Seuls les maîtres du domaine veillaient encore, et à les voir tous deux dans cette pièce du pavillon que Lazarine avait fait meubler jadis avec une sorte de luxe, on fût demeuré convaincu qu'Ambroise Gerbier et sa femme se trouvaient moins heureux que leurs valets et leurs servantes.

Quinze ans avaient passé sur la tête de l'ancienne pauvre devenue une opulente fermière, sans porter atteinte à une beauté dont les lignes pures maintenaient la durée. Seulement le teint était plus pâle, les yeux avaient pris une expression plus sombre, et le sourire plein de coquetterie qui, jadis errait sur ses lèvres, avait fait place à une expression amère. Quelque chose de nerveusement maladif minait cette créature pleine d'astuce et d'audace.

Elle n'avait qu'à demi réussi dans ses projets, et plus d'une fois elle maudit l'infâme conseiller qui avait ouvert devant elle la voie du crime.

Sans doute le fils détesté de Madelonne n'ha-

bitait plus la ferme, qui était son bien ; mais Julien s'était presque exilé. Sans comprendre qu'elle part avait pris sa mère au drame du 17 août il devina vite qu'elle n'y était point étrangère. Quelques mots acerbes flétrissant celui qu'elle avait fait maudire révoltèrent l'âme profondément bonne et équitable de Julien. A mesure qu'il devint homme, le souvenir de ce qui s'était passé le jour de la chasse au loup qui parut enveloppé d'un plus redoutable mystère. Il n'osa adresser aucune question à sa mère, mais chaque fois qu'il cita le nom de l'absent, il vit Lazarine devenir blême.

L'amour aveugle que jusqu'à cette heure Ambroise portait à sa femme, parut sombrer dans la douleur. Cet homme devenu prématurément un vieillard se rappelait avec une douleur pleine de remords les insinuations malveillantes de sa femme relativement à l'enfant de Madelonne.

En se reportant vers le passé, il lui semblait suivre dans l'esprit et dans le cœur de Lazarine la haine qu'elle portait à l'enfant de son mari. L'intelligence du fermier s'usa dans une lutte morale, le chagrin mina lentement cette âme vaillante. Le corps se voûta, le cœur prit des rides. Sans doute, il continua de chérir Julien, mais sa tendresse embrassa en lui deux êtres à la fois, et ce n'était pas l'absent qui gardait la moins bonne part.

Souvent, quand Ambroise et Julien se promenaient seuls le long des champs remplis de blés promettant une belle moisson, le fermier disait à son fils d'une voix lente :

— Il ne les verra plus mûrir! Comme il aimait cette campagne! Comme il chérissait ce pays breton dont l'esprit et les croyances semblaient être passés dans son âme. Où est-il? Quelle misères l'ont assailli au milieu d'étrangers et qui il n'ose même révéler son nom! Je t'aime bien, Julien! Devant Dieu je m'accuse même de t'avoir préféré à lui, quand tu étais tout petit, et qu'il avait presque l'âge d'un homme... Mais maintenant, c'est lui que je préfère. Ne t'en offense pas, mon enfant... je ne trouve de joie dans la vie que dans ta tendresse, mais je consentirais à mourir pour embrasser mon premier né!... Dieu l'ait reçu dans son sein, s'il est mort! Dieu me le ramène, s'il est encore de ce monde!

Quand Julien dont les goûts artistiques trahissaient une vocation demanda à aller étudier à Paris, Lazarine s'attendait à une opposition de la part d'Ambroise; elle l'espérait, certaine que Julien ne contrarierait point la volonté de son père, mais celui-ci se contenta de répondre:

— Oui, mon fils, deviens artiste, voyage, et dans quelque pays que tu passes inquiète-toi d'un exilé qui s'appelait Herbert...

— Vous permettez à Julien de nous quitter! demanda l'impétueuse Lazarine.

— Je ne contrarierai point ses goûts.

— Il ne vous reste que cet enfant.

— Qui m'a pris l'autre? demanda le vieillard. Lazarine baissa la tête sans répondre.

Une semaine après Julien partait.

— Tu ne m'aimes pas! lui dit sa mère.

— Tu m'as trop aimé, lui répondit Julien.

Le lendemain Ambroise, après le souper, fit entrer sa femme dans le salon où se trouvait un vaste bureau. Il lui montra un siège, puis ouvrant un registre qu'il feuilleta :

— Il est temps de réparer ses fautes, lui dit-il. Tant que l'enfant est resté ici, je ne me suis point senti la force de changer l'ordre établi, mais nous voilà seuls, et les choses vont prendre une nouvelle face. Quand je mourrai, le Seigneur me demandera : Qu'as-tu fait de ton fils ? Et il ajoutera : — Dépositaire infidèle, qu'as-tu fait des biens de Madelonne, ces biens qui appartenaient au fils qu'elle t'avait laissé ? — Je ne veux pas répondre à Dieu : Je les ai laissé gaspiller par une autre, et l'héritage de l'orphelin a été dissipé...

— Et quels sont les changements dont vous parlez ? demanda Lazarine.

— J'ai loué le pavillon et le jardin à des bourgeois de Rennes, pour la somme de mille francs, j'ai signé un bail de dix ans...

— Et j'habiterai... demanda Lazarine.

— La ferme dont Madelonne, moi ! Je n'ai pas les goûts de Madelonne !

— Je le regrette. Madelonne était une sainte créature qui m'a rendu parfaitement heureux.

— Si vous teniez à me voir prendre ses habitudes, pourquoi m'avez-vous habillée de soie comme une bourgeoise ? pourquoi avez-vous consenti à faire bâtir cette maison élégante. J'ai des besoins au-dessus de ma naissance, et de mon existence misérable, j'en conviens ; mais la cho-

se
Vo
ta
pl
pa
za
m'
je
ge
tou
che
du
zar
te
le,
mo
nou
gar
cœu
vou
vie
ber
den
que
ma
dit
qui
dre
J'ai
just
vou
mes

se est faite, et désormais je ne changerai pas. Votre repentir vient tardivement, Ambroise, si tardivement que vous me permettez de ne pas plus m'en souvenir que d'un caprice qui vous passe à l'esprit.

— Vous auriez tort de le considérer ainsi, Lazarine, la raison m'est venue tard et le malheur m'a fait voir la vérité... Je me souviens, allez, je me souviens de tout, maintenant, car je ne songe qu'à cela, la nuit et le jour, et, à force de retourner ces choses dans sa cervelle, à force de chercher la clarté on la trouve, sinon complète, du moins grandissante... Vous étiez belle, Lazarine, et vous m'aviez troublé l'esprit avec cette beauté... Maintenant vous êtes toujours belle, mais je ne sais pourquoi ce n'est plus pour moi la même chose... On dirait qu'un mystère nous sépare... Votre main me glace, votre regard m'épouvante, votre voix entre dans mon cœur comme une blessure... Et je sais, voyez-vous, je sais pourquoi... C'est que la main qui vient parfois chercher la mienne, a désigné Herbert comme un coupable, que votre regard m'a demandé vengeance d'un crime imaginaire, et que votre voix m'a crié : — Maudis-le ! — Et j'ai maudit ! comprenez-vous cela, Lazarine, j'ai maudit mon fils innocent... l'enfant de Madelonne qui ne pouvait sortir de la tombe pour défendre la créature si chère qu'elle m'avait légué... J'ai chassé l'un, l'autre demande à partir ; c'est justice, et j'accepte cette justice divine... Je vous disais tout à l'heure que je voulais régler mes comptes avec Herbrt ou avec les pauvres qui

deviendront ses mandataires... Nous allons vivre de peu, nous allons travailler... cette terre rapporte quinze mille livres, il faudra que j'en place douze mille par an, afin de remplacer ce qui fut gaspillé, ce que coûta l'éducation de Julien... Nous ne sommes ni vous ni moi les maîtres de ce domaine, et je vous le répète nous aurons des comptes à rendre!

Lazarine ne s'opposa pas tout d'abord à la volonté de son mari; elle la prit pour un caprice, mais force lui fut de reconnaître que si une sorte de monomanie douloureuse s'était emparée de l'esprit de Gerbier, cette folie conservait une sorte de logique.

En effet, le vieillard ne songea plus qu'à l'amélioration de ses terres. Il entreprit des défrichements de landes auxquels il travailla comme un manœuvre. Une économie progressive régna dans la maison. On vécut sur les récoltes, et l'on ne dépensa plus un sou à la ville. La bourse d'Ambroise ne s'ouvrit plus pour les dépenses de toilette de Lazarine. Pendant deux ans celle-ci posséda assez d'empire sur elle-même, et gardait assez de robes élégantes pour ne pas enfreindre les vœux de son mari; mais quand elle fut à bout de patience, elle risqua un coup de tête, partit pour Rennes, et en revint avec des objets divers accompagnés de factures non réglées. Ambroise prit tranquillement les factures et les étoffes, puis le lendemain, il partit pour la ville, rendit dans les divers magasins d'où elles provenaient les acquisitions de sa femme, solda un écart pour la perte que pouvaient éprou-

ve
na

d'A
pli
ma

vé

boi
l

je v
vou
et
vre
rév

ble,
qui
cha
lier
mai
suis

—
s'in
ma
pres
des

ver les marchands, puis il déclara qu'il ne reconnaîtrait aucune dette de Lazarine.

Le soir même celle-ci alla consulter Griffart.

Mais l'usurier lui démontra que le procédé d'Ambroise restait strictement légal, et que le plus simple pour elle était de se soumettre à son mari.

— Ah! lui dit-elle, autrefois vous auriez trouvé moyen de me venir en aide.

— Autrefois, Lazarine, vous m'auriez enrichi.

— Et quand vous m'assuriez de votre amitié!

— Mon amitié fut fidèle à votre fortune.

— Et vos conseils ont détruit à la fois mon bonheur et ma situation.

L'usurier se mit à rire :

Mes conseils, belle fermière! quels conseils? je vous prie. Vous m'avez demandé le moyen de vous faire faire une donation par votre mari; et je vous ai prouvé que votre mari était pauvre... Osez dire que j'ai fait plus que de vous révéler la situation vraie de votre fils et la vôtre.

— Ah! fit Lazarine, vous savez bien, misérable, vous savez bien quel secret est entre nous... qui m'a remis la poudre à l'aide de laquelle fut chargé le fusil dont les balles faillirent tuer Julien... Tenez, je suis une femme criminelle, mais vous êtes cent fois pire encore... et si je suis perdue, c'est à vous seul que je le dois...

— Prenez garde, Lazarine, les gens du pays s'imaginent parfois que je compte de l'or dans ma maison, et que le diable m'apparaît et m'apprend le secret de devenir riche... Défiez-vous des murailles, elles ont des crevasses; des portes,

elles ont des oreilles; des fenêtres, elles ont des yeux... Rentrez à la ferme, et courbez-vous sous le vouloir d'Ambroise, vous avez contre vous Dieu et la loi.

— Si je croyais en ce Dieu dont vous parlez, je vous prédirais que son châtement ne saurait se faire attendre; mais je ne crois qu'à la justice humaine, et cette justice vous atteindra.

Les deux complices se séparèrent, et Lazarine rentra chez elle la rage dans le cœur.

Chaque jour vit grandir les économies de Gerbier; chaque jour le sentiment de ce qu'il appelait une réparation s'empara davantage de son esprit; et Lazarine souffrit à la fois par tous les côtés vaniteux et senseux de son caractère.

La table devint strictement frugale, et lorsque Lazarine voulut se plaindre, le vieillard se contenta de répondre :

— Cette terre appartient au fils que j'ai chassé, et je n'ai pas droit ici qu'au salaire du serviteur dont je tiens la place.

A mesure que la pensée de Gerbier se reportait davantage vers Herbert, la pensée de Madelonne ressuscitait en lui plus vivante, il se reprochait davantage sa seconde union, et il en vint à concevoir contre Lazarine une sorte de défiance douloureuse.

Sans doute, il ne la soupçonnait pas d'un crime, mais il savait que ses insinuations perfides avaient, longtemps avant le malheur qui laissa Julien pour mort, ébranlé la tendresse qu'il portait à son enfant. Il avait mis dans cette femme un amour si aveugle, il s'était fié à elle avec

un
gor
tro
pou
les
me
ler
qu'
ren
épo
app
de
qu'
ces
U
nue
foye
l'av
E
rer
lonr
Il
les
des
C
cha
l'abs
leme
doul
tissa
solar
Il
non

un tel abandon qu'alors il ne pouvait la soupçonner même d'une injustice. Mais depuis la trouvant avare pour tous, et prodigue seulement pour elle-même, éprouvant une résistance toutes les fois qu'il s'agissait de faire le bien ou seulement de se montrer équitable, il sentit s'ébranler lentement et sa tendresse et sa foi. Il vit qu'elle ne comprenait ni sa délicatesse, ni ses remords, il comprit que la jolie pauvre l'avait épousé pour une fortune qu'elle supposait lui appartenir, et l'abandonnait aux défaillances de son esprit et aux tristesses de son âme, dès qu'elle n'en pouvait plus attendre les jouissances auxquelles elle se croyait des droits.

Un sourd travail se fit dans cette âme devenue solitaire. L'enfant exilé reprit sa place au foyer dont il était absent et dans le cœur qui l'avait maudit.

En même temps, le vieillard se plut à s'entourer de tout ce qui lui rappelait Herbert et Madeleine.

Il alla souvent dans la chambre de son fils, et les valets le virent avec attendrissement porter des fleurs devant le portrait de la morte.

Cessant de vivre avec Lazarine, il se rapprocha de ceux qu'il avait perdus. Il se résignait à l'absence de Julien, bien qu'il en souffrît cruellement, et considérait comme un châtement la douleur qu'il en ressentait. D'autres fois, il bâtit sur cette absence un monde de rêves consolants.

Il se représentait Julien rentrant à la ferme, non pas seul, mais accompagné d'un homme que

la douleur avait prématurément vieilli. Cet homme, il devenait tout tremblant à le voir de loin, de bien loin, et, quand il approchait, Ambroise sentait son âme se fondre, deux bras l'étreignaient, des larmes mouillaient ses mains ridées et d'une voix pleine de sanglots, il répétait :

— Herbert, sois béni pour être revenu ! Sois béni, Julien, pour m'avoir ramené ton frère. . .

Ce rêve consolant, le vieil Ambroise le recommençait de plus en plus fréquemment dans la chambre d'Herbert.

Il y entraît comme dans le sanctuaire de ses souvenirs, et là, Dieu permettait qu'il trouvât un peu d'espérance. Du reste ce pauvre cerveau s'affaiblissait, à mesure qu'un chagrin doublé de remords usait davantage la trame de la vie.

Lazarine venait de rentrer chez elle après un repas qui, pour les deux époux avait été silencieux, Ambroise monta dans la chambre d'Herbert, et pour la centième fois il commença l'inventaire de chaque meuble, de chaque objet.

Puis la nuit venant, il s'étendit dans un fauteuil, et se mit à reprendre son rêve, le rêve de l'éternel voyage de Julien, se terminant par le retour des deux frères.

La lune brillante jetait dans la chambre une lumière presque aussi intense que celle du jour. Sous ses rayons le visage de Madelonne rayonnait dans sa douceur et sa grâce, et il sembla, au vieillard que quelque chose ressemblait à un sourire flottant sur les lèvres de la morte. Puis lentement les contours des objets se firent plus

va
te
il

er
m

pi

tic
pa
ur

mo

be
ve

cet
do

che
cet

po

fen
voi
l

ne
gai

vagues, sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil son souffle s'apaisa, ses yeux se fermèrent il dormait...

Commencait-il un autre songe?

Venait-il de s'éveiller au bruit que fit la porte en grinçant et, tiré brusquement de son rêve, mêlait-il la réalité à la vision?

Le vieillard fut quelque temps sans le comprendre.

La porte s'ouvrit lentement, avec des précautions minutieuses, puis Lazarine parut, éclairée par la lune dont la lumière la baignait comme une apparition fantastique.

Les yeux d'Ambroise se fixèrent sur sa femme avec une curiosité intense.

Que venait-elle faire dans la chambre d'Herbert? voulait-elle comme lui y chercher des souvenirs et verser des larmes?

Non! ses yeux secs n'en doivent plus verser, cette femme égoïste ne pouvait s'apitoyer sur les douleurs d'autrui...

Mais que voulait-elle faire? qu'oserait-elle chercher ou entreprendre sous les regards de cette morte, et dans la chambre de cet absent?

La curiosité rendit Ambroise immobile.

Il lui semblait que ce qui allait se passer était pour lui d'une importance énorme.

Ambroise Gerbier voyait complètement sa femme, tandis que Lazarine ne pouvait l'apercevoir derrière les tentures de la fenêtre.

D'ailleurs, les yeux grands ouverts de Lazarine ne paraissaient se fixer sur rien. Leur regard était morne, impassible. Ses mouvements

gardaient une régularité automatique. Le bruit de ses pas s'entendait à peine sur le parquet.

Ambroise se pencha et la regarda.

On eût volontiers pris Lazarine pour un fantôme agissant en dehors de sa volonté.

Elle se dirigea vers la panoplie, et porta la main vers un fusil; cette fois, Ambroise fut sur le point de crier, quelque chose d'indéfinissable l'en empêcha, et il mordit ses deux poings.

Dès qu'elle eut le fusil entre les mains, Lazarine s'avança vers la table sur laquelle Herbert avait l'habitude d'écrire; elle y plaça l'arme, ensuite elle fouilla dans sa poche.

— J'ai la poudre... dit-elle, la poudre achetée par Griffart...

Pas plus que sa démarche, sa voix ne semblait naturelle. Elle paraissait venir de loin, affaiblie par une incommensurable distance, et elle manquait de timbre, comme son visage paraissait manquer de vie.

— La poudre!... répéta Ambroise, que veut-elle dire?...

— Griffart m'a comprise, reprit-elle, ... Herbert mourra d'un accident de chasse... Un accident, cela arrive tous les jours...

Lazarine prit le fusil, le visita et murmura :

— Il est nettoyé et déchargé, Herbert est prudent... c'est égal, il ne se méfiera pas... La chasse au loup enragé sera terrible... terrible! tant pis! je veux que Julien soit riche! Herbert a tout, mon fils est pauvre, et j'aime mon enfant, moi... Ambroise héritera d'Herbert, Griffart me l'a dit, et Julien héritera ensuite de son père.

je
ca
vi
fe)
qu
j'a

de
te
ch
-
ter
me
che
-
heu
son
que
qui
ball
mer
fraq
pre)
A
il bo
bran
—
La
vant
elle
C
—

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia le vieillard, je fais un rêve, rêve horrible... réveillez-moi, ce cauchemar m'épouvante... Si ce n'est pas une vision sortie de l'enfer, si c'est ma femme, ma femme qui a pu concevoir un forfait semblable, qui a pu l'exécuter, j'ai trop vécu, Seigneur, oui, j'ai trop vécu...

Lazarine fit le geste de verser la poudre, puis de glisser la balle dans le canon du fusil, ensuite son visage prit une expression de joie farouche.

— Là, fit-elle, voici qui est bien ! l'arme éclatera entre ses mains imprudentes... Herbert ne me gênera plus, et mon fils à moi sera riche ! riche...

— Oh ! je comprends ! je comprends ! fit le malheureux vieillard en portant ses deux mains à son front... mon fils avait raison de soutenir que son arme était déchargée... c'est elle, elle qui mit dans le canon de l'arme la poudre et les balles procurées par l'usurier, et par un châtiement de Dieu l'arme préparée pour Herbert ne frappa que Julien... Je comprends ! je comprends !

Alors s'élançant de l'embrasure de la fenêtre, il bondit sur Lazarine, en saisissant le fusil qu'il brandit comme une massue.

— Misérable, dit-il, misérable !

Les yeux de Lazarine se dilatèrent d'épouvante, un cri d'angoisse s'échappa de sa bouche, elle essaya d'échapper à l'étreinte du vieillard.

Celui-ci reprit :

— Tu as failli tuer l'un de mes fils, tu m'as

fait chasser l'autre! meurtrière et damnée! ton infernal secret vient donc de t'échapper.

— Où suis-je? demanda Lazarine, que faites-vous dans cette chambre?

“ Pourquoi m'y trouvé-je à cette heure?... Vous avez un fusil dans les mains, allez-vous donc me tuer?... ”

Le visage d'Ambroise refléta une si terrible colère que Lazarine se mit à trembler de tous ses membres.

Quand elle était entrée dans la chambre d'Herbert sous l'empire d'un somnambulisme inconscient, elle ne se rendait aucun compte de ses actes. Ambroise en se précipitant sur elle venait de la réveiller, et la criminelle créature sans comprendre encore comment, après s'être retirée chez elle, elle se retrouvait dans la chambre d'Herbert, sentait du moins que son épouvantable secret venait de lui échapper.

— Ah! mégère et marâtre! reprit Ambroise, tu as préparé avec Griffart un piège odieux... Il te fallait la vie de l'enfant de Madelonne... Ah! si Julien a reçu dans la poitrine la charge de ce fusil, tu n'en as pas moins sur la conscience le trépas de ce malheureux. Tu me l'as fait chasser, tu me l'as fait maudire! Il sera mort de misère et de désespoir... je l'ai accusé, lui, le modèle des fils, le meilleur des frères... Je l'ai cru coupable d'un crime parce que toi seule alors dirigeais mes pensées et gouvernais ma vie... Et depuis ce temps le remords a rongé mon cœur; j'ai presque perdu les yeux à force de pleurer, j'aime moins Julien parce que je lui

do
me
ve
-
les
-
la
-
pa
-
ta
gne
-
Jul
raï
ce
et
vou
nui
tab
ici,
son
Je
ge
té,
Et
m'a
pui
Die
-
-
aim
-
dan

dois le malheur de mon fils aîné... Vipère, tu mourras sous mon pied en bavant ton dernier venin...

— Pitié! pitié! s'écria Lazarine en joignant les mains, pitié, ne me tuez pas...

— Avais-tu peur du sang, quand tu méditais la mort d'Herbert?

— J'aimais trop mon fils, mon fils qui était pauvre.

— Lâche! lâche! aussi lâche que cruelle! répéta Ambroise en serrant Lazarine par les poignets.

— Je ne veux pas mourir avant d'avoir revu Julien... Il me coûte si cher, ce fils, que je l'aurais voulu heureux et célèbre... Oui, j'ai du vice et un cœur de pierre, oui, je suis criminelle et mauvaise, mais si vous avez souffert, croyez-vous que je sois restée sans remords? Chaque nuit recommençait pour moi une scène épouvantable, toujours la même... Je croyais revenir ici, et sans nul doute j'y revenais durant mon sommeil puisque vous m'y trouvez cette nuit... Je chargeais ce fusil, et au moment où la charge de plomb jetait sur le sol mon fils ensanglanté, je m'éveillais baigné d'une sueur froide... Et puis, parfois, il me semblait que Julien ne m'aimait plus, et qu'il devinait le passé... Depuis quinze ans je porte un enfer en moi! Dieu s'est vengé, Ambroise, Dieu s'est vengé!..

— Dieu se venge toujours, fit le vieillard.

— Mais vous, Ambroise, vous qui m'avez tant aimée, ne me pardonnerez-vous pas?

— Je ne suis plus que ton juge, et je te condamne.

— Vous! vous!

— Non plus le moi que tu as connu bon, croyant et faible... celui qui gaspillait pour tes caprices la fortune de son fils, mais le moi que tu as rendu misérable, le mari dont tu t'es jouée, le père à qui tu as volé le plus cher de ses enfants, l'homme que tu as abaissé, avili, qui ne se reconnaît plus dans un vieillard dont la force est usée, dans un insensé, dont les pleurs ont appauvri le cerveau... Te pardonner? moi! mais je serais fou, Lazarine... Non! non, tu mourras ici, tuée d'un coup de ce fusil que tu chargeas toi-même...

— Que vous dire? mon Dieu! au nom de qui vous supplier? ah! ce portrait de Madelonne qui vous regarde... Madelonne était une sainte, dites-vous... Dieu repousse la vengeance! Dieu vous bénira si vous me pardonnez...

— Je n'ai pas ce droit, dit Ambroise implacable.

— Pas le droit?

— Lui seul pourrait te faire grâce, lui! Ah! si Herbert était là, devant moi, ce fils adoré que j'ai banni, et que j'ai voué à la colère céleste, s'il était là, miséricordieux et bon comme je l'ai connu, grandi encore par ses souffrances, je lui reconnaîtrais le droit d'arrêter mon bras... Mais Herbert ne reviendra jamais! jamais!

Lazarine secoua les mains de son mari et se traîna à ses genoux, il lui semblait qu'elle venait d'entendre du bruit dans la maison silencieuse d'ordinaire à cete heure, et pour elle, le salut pouvait venir du moindre hasard.

pri
qu
gal
ses
-
-
bal
-
mu
-
chi
-
ma
-
moi
der
-
-
poit
veu:
L
sur
H
J
ra d
-
ces :
mère
qui
-
Amb
-

Le regard d'Ambroise était celui d'un homme pris d'un subit accès de folie; elle comprenait qu'en mettant ses menaces à exécution, il ne garderait même pas la conscience complète de ses actes.

— Sais-tu prier? demanda Ambroise.

— J'ai oublié, mon Dieu, je ne sais plus... balbutia la malheureuse.

— Tu n'as pas besoin de murmurer des formules apprises, dit Ambroise, répète avec moi..

— Oui, avec vous, fit Lazarine espérant fléchir Ambroise par son obéissance.

— Mon Dieu! je suis une pécheresse, recevez ma mort en expiation de ma vie.

— Oui, je suis une pécheresse... mais laissez-moi vivre! vivre pour expier, vivre pour demander pardon...

— Es-tu prête?

— Non! non! j'ai peur... Une balle dans la poitrine... du sang... je ne veux pas! je ne veux pas! Herbert! Herbert!

La porte s'ouvrit et deux hommes parurent sur le seuil.

Herbert tenant un flambeau, puis Julien.

Julien courut vers son père, Herbert demeura debout contre le chambranle de la porte.

— Que se passe-t-il ici? demanda Julien... ces armes, votre visage irrité, la terreur de ma mère... O mon Dieu! cela est horrible, et moi qui venais...

— Sais-tu ce que m'a avoué ta mère? demanda Ambroise à Julien.

— Non, répondit machinalement celui-ci.

— Eh bien ! c'est elle, qui, pour faire éclater entre les mains d'Herbert le fusil dont il devait se servir à la chasse au loup, l'avait armé ici, dans cette chambre... les balles qui ont troué ta poitrine avaient été vendues à ta mère par l'usurier Griffart.

— Je comprends, mon père, je comprends tout maintenant... Oh ! ne vous défendez pas ma mère ! car rien ne saurait vous excuser, pas même votre amour pour moi ; mais vous, mon père, suspendez l'arrêt de votre justice... La coupable en a appelé à Herbert, et il appartient à Herbert de prononcer...

Alors un homme sortit de l'ombre dans laquelle il était resté, et s'agenouillant devant le vieillard :

— Ta bénédiction, mon père ! ta bénédiction sur moi !

Ambroise Gerbier chancela et tomba défaillant dans les bras de Julien.

— Ce n'est rien, murmura celui-ci, la joie ne tue pas... J'avais promis de te ramener Herbert, le voici... Je l'ai retrouvé... tu sauras tout plus tard... Parle-nous, père, parle-nous.

— Est-ce vrai ? ce miracle est-il possible ? Mon fils, mon Herbert ! mon bien-aimé ! dans mes bras, maintenant je puis mourir...

Herbert tomba dans les bras de son père, tandis que Julien regardait la malheureuse Lazarine qui demeurait à genoux la face cachée dans ses mains.

P.
I
bien
I
don
org
I
tue.
per
Jul
enco
L
rieu
des
perc
L
de c
cins
Il
cons
sans
Al
deux
Bret

XVII

PARDONNEZ-NOUS COMME NOUS PAR-
DONNONS...

La mort plane sur la maison d'Ambroise Ger-
bier.

Depuis la nuit où Lazarine a révélé le crime
dont elle s'est rendue coupable, cette créature
orgueilleuse est brisée.

La honte plus que le remords la dévore et la
tue. Elle repousse Ambroise qui, la voyant
perdue, daigne la consoler, elle refuse de voir
Julien dont elle redoute d'être méprisée, et plus
encore Herbert qui lui doit le malheur de sa vie.

La misérable agonise dans un désespoir fu-
rieux. Elle tord ses bras avec rage, elle roule
des yeux hagards, maudissant l'usurier qui l'a
perdue par ses perfides conseils.

Les serviteurs s'éloignent avec effroi du lit
de cete créature qui condamnée par les méde-
cins, refuse de voir le prêtre.

Ils se demandent quelle haine souille cette
conscience torturée pour que Dieu en soit banni
sans retour.

Ambroise, assis dans la grande salle entre ses
deux fils, a dû fuir un spectacle navrant. En
Bretagne, un trépas semblable à celui de Laza-

rine est aussi rare qu'il semble monstrueux. Le prêtre s'étant présenté, Lazarine a chassé le prêtre.

— Que voulez-vous que j'attende de Dieu, crie-t-elle, jamais je ne l'ai ni aimé ni prié. Les règles de sa morale divine me semblaient trop pures, il m'eût défendu la haine, l'avarice, la sensualité... Il m'eût commandé d'aimer ce vieillard qui me tira de la pauvreté, cet Herbert dont je gaspillai la fortune... Et je voulais accaparer la richesse du fils de Madelonne, et supprimer le rival que gardait mon fils dans la tendresse de son père. Prier à cette heure, m'humilier devant vous! jamais... J'ai vécu en haissant Dieu, et je ne veux pas le trouver dans l'éternité.

— Malheureuse! s'écria le prêtre, espérez-vous échapper à sa justice?

— Je ne sais pas! fit Lazarine, mais, si l'éternité existe, comme Satan je hairai Dieu durant cette éternité.

Rien ne parvint à triompher de la résistance de cette âme souillée, et le prêtre désolé s'éloignait du chevet de la malade, quand une religieuse franchit le seuil de la maison d'Ambroise Gerbier.

— Vous, sœur Sainte-Angèle? dit le curé, vous ici!

— Lazarine se meurt, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le prêtre, et de quelle mort!

— Il nous appartient de la rendre chrétienne.

— Elle m'a chassé avec des blasphèmes, dit le vieux prêtre.

— Je ne désespère pas encore, cependant, monsieur le curé; vous prierez tandis que je lui parlerai suivant l'impulsion de mon cœur.

— Faites, ma sœur, je me rends à l'église, si vous réussissez dans la tâche que vous vous êtes imposée, envoyez-moi chercher, j'attendrai devant le tabernacle.

Sœur Sainte-Angèle s'inclina, et monta lentement l'escalier.

Quand elle se trouva sur le palier, la religieuse porta à ses lèvres le crucifix de cuivre qui descendait sur sa poitrine, et subitement fortifiée, elle pénétra dans la chambre de la malade.

Celle-ci se souleva sur le coude :

— Je ne veux pas vous voir! fit-elle. Je viens de renvoyer le prêtre; que ferais-je de vous qui sans doute, comme lui, allez me parler d'un Dieu dont l'idée m'épouvante?

— Vous souffrez beaucoup, dit la religieuse, les servantes de la maison se trouvent occupés ailleurs...

— Vous vous trompez, fit amèrement Lazarine, les servantes refusent de me soigner, comme si le mal qui me ronge était contagieux.

— Vous voyez bien que vous avez besoin de moi... L'air de cette chambre est vicié, je vais ouvrir votre fenêtre... Votre front brûlant a besoin d'oreiller frais et de compresses... Tenez, vous étouffez déjà moins... buvez un peu de cette potion calmante... laissez-moi glisser vos draps sur la courte-poitrine... Maintenant, donnez-moi vos mains fiévreuses que je les presse dans les miennes... l'agitation de vo-

tre sang se calmera... N'êtes-vous pas déjà mieux?

— Oui, répondit la malade.

— C'est que, Lazarine, les servantes ou les gardes salariées ne s'entendent pas à soigner les malades; pour les soulager efficacement, il faut d'abord les aimer, et puis les veiller pour l'amour de notre Seigneur.

Lazarine regarda fixement la religieuse.

— Vous ne pouvez pas m'aimer. Vous ne pouvez que me hair comme me hait Herbert...

— Voulez-vous écouter une histoire, Lazarine? Les malades sont comme les enfants, ils aiment les histoires... Je vous dirai celle d'une jeune fille que j'ai connue, et qui est morte... Elle avait vingt ans, on la disait jolie, et son père possédait une assez belle fortune... la foi qu'elle gardait au fond de son cœur comme un trésor était ardente, et pouvait lui faire supporter un fardeau de douleurs plus grand que les jeunes créatures humaines n'en ont d'habitude à soutenir... Je vous ai dit qu'elle avait vingt ans... Un jeune homme la demanda en mariage, elle échangea avec lui une promesse et le jour de ses noces approchait quand une catastrophe pire que la mort lui arracha son fiancé... Le malheureux partit chargé d'une malédiction imméritée, lui laissant au cœur un amer regret. Elle ne voulut pas même croire qu'il lui serait possible de se consoler d'une affection perdue par une autre affection... Elle se prosterna devant Dieu, et lui dit: " Je voue ma vie aux pauvres, vous demandant pour unique grâce de fai-

re triompher un jour l'innocence de celui qui fut son fiancé!

“Deux mois après elle entra au couvent : deux ans plus tard on lui coupait les cheveux, elle revêtit une robe de bure et commençait sa mission... Elle la poursuit depuis treize ans, soignant à la fois le corps et l'âme, pansant les plaies hideuses et consolant les douleurs qui semblent inguérissables... Se faisant la sœur de tous pour l'amour de celui qui expira sur le calvaire... Un jour elle apprit quelle main l'avait frappée dans son bonheur terrestre... Elle tressaillit, son cœur se gonfla, un flot de larmes monta à ses yeux, puis elle se prosterna devant l'autel et répéta : Seigneur ! je vous demande cette âme...”

Lazarine eut le corps secoué par un long frisson.

La religieuse reprit :

— Elle avait bien le droit, n'est-ce pas, de réclamer au Seigneur une compensation... Depuis qu'elle s'était consacrée à Dieu et aux pauvres, elle dédaignait trop les biens de ce monde pour regretter ceux qu'elle avait perdus. Le saint amour du Christ remplaçait tout pour elle... Mais à mesure qu'elle aimait Jésus davantage, elle se sentait possédée d'un plus vif désir de lui gagner des âmes... Un instant, il lui sembla difficile de vaincre les répugnances de son cœur de chair, et de revoir celle qui avait bouleversé deux existences, mais elle triompha vite de cette dernière faiblesse, et courant près de celle qui avait failli, elle la prit dans ses

bras, l'appuya sur sa poitrine, et lui dit : Pleure, pauvre pécheresse... Ton âme s'est ouverte aux convoitises, à la haine; tu as offensé ton Dieu, pleure! tout s'efface par les larmes... Il est une femme dont le cœur souffrit par toi, cette femme ne t'aime pas! Elle est près de toi, elle t'aime dans l'amour de celui dont chaque plaie nous crie: miséricorde... Ne reste pas insensible, ne te roidis ni contre la grâce qui te sollicite ni contre l'amitié qui s'incline vers toi... ah! pauvre et faible créature, tu aimais aussi, mais tu aimais mal... Tu voulus réaliser le bonheur humain de ceux que tu chérissais et pour y parvenir tu pris des moyens coupables... Dieu est bon, le cœur des hommes ne reste pas inflexible; quelle preuve veux-tu de leur pardon, Lazarine? quelle parole faut-il te dire pour te rendre la confiance en la croix et la tendresse pour nous... je suis à genoux offrant pour ton salut la peine qui me vint de toi... Je pleure sur tes péchés, et Dieu ne te demande qu'une larme... Lazarine! Lazarine! ne repousse pas le Seigneur qui me rapproche de toi et qui te tend les bras...

La mourante tourna vers la religieuse un visage inondé de larmes.

— Ah! fit-elle ;après avoir brisé votre vie, puis-je encore être digne de votre pitié?

— Tu m'as donné plus que tu ne m'as enlevé, pauvre femme!

— Mais, reprit Lazarine, quand je demanderais grâce, je ne puis rien réparer.

— Tu meurs, pauvre pécheresse.

— Oui, fit Lazarine, et la mort est terrible; je suis jeune encore, et j'aimais la vie; la mort! la fin de tout, le noir, le froid, toujours la solitude et les ténèbres, à moins que...

Elle s'arrêta une minute, puis reprenant :

— J'ai envoyé le prêtre... Disait-il vrai pourtant? Tout n'est-il pas fini à la mort? Est-ce que je paraîtrai devant Dieu souillée de tous mes crimes...

— Lazarine, vous paraîtrez devant le tribunal suprême, mais vous n'y paraîtrez pas souillée, non! non! l'aveu de vos fautes appellera sur vous le pardon... Je ne vous quitterai plus, et jusqu'à la dernière minute, j'appellerai sur vous la miséricorde de Jésus... Priez et pleurez! pauvre femme... On ne vous demande plus que cela...

Un sanglot sortit de la poitrine de la fermière.

— Ainsi je pourrais mourir en paix, et plus tard ceux que j'ai aimés, mon Julien, me retrouveraient près de Dieu... Mais Herbert...

— Herbert est un grand cœur, Lazarine.

— Vous l'avez dit, vous ne me quitterez pas?

— Je vous fermerai les yeux.

— Sœur Sainte-Angèle, envoyer chercher le prêtre.

La religieuse donna un ordre à un valet qui prit le chemin de l'église. Pendant ce temps sœur Sainte-Angèle agenouillée près du lit de la malade récitait près d'elle ces admirables prières de la pénitence où les larmes de l'homme attirèrent le pardon de Dieu.

— Ma sœur, lui dit le vieillard, c'est un miracle.

— Les brebis était perdue, elle est retrouvée, monsieur le curé...

Le prêtre resta seule avec Lazarine. Dans cette âme passionnée, le repentir prit une violence égale à celui de ses entraînements. Le remords de ses crimes envahit cette âme coupable. Elle eut des élans de foi rapides, des cris de pitié vers Dieu qui remuèrent profondément l'âme du prêtre. Les larmes tombaient des yeux de Lazarine comme une brûlante pluie d'orage. Elle frappait sa poitrine comme si elle eût voulu en arracher les criminelles pensées qui avaient rempli son cœur. L'absolution apaisa cette douleur orageuse, mais cependant Lazarine supplia le prêtre d'amener près de son lit Ambroise et Herbert.

— Pas Julien! fit-elle, pas Julien!

— Pourquoi? demanda le prêtre.

— Je rougirais trop devant lui... plus tard.

— Oui, plus tard... dit le prêtre.

Le curé descendit dans la salle où se tenait le fermier.

— Mon ami, lui dit-il, une mourante vous demande... venez lui assurer que vous lui pardonnez, et qu'elle peut, qu'elle doit expirer en paix. Le vieillard se tourna avec angoisse vers Herbert.

Celui-ci était déjà debout.

— Ah! le grand, le noble cœur! s'écria le vieillard.

Une étreinte les rapprocha, et ils sortirent appuyés l'un sur l'autre.

Dans la chambre de Lazarine était restée la religieuse appuyée sur le pied du lit de la fermière, elle tenait ses regards fixés vers la porte. Au moment où le père et le fils parurent, elle baisa pour la seconde fois son petit crucifix.

— Vous desirez me voir, dit Herbert en s'approchant le premier, me voici... Dieu a permis que mon innocence fût reconnue, j'en éprouve une telle joie que je ne saurais conserver de haine contre vous... que le calme descende donc dans votre âme, comme l'oubli, un oubli absolu, profond et chrétien, est entré dans le mien... Je ne vous pardonne pas parce que vous mourez, je vous pardonne, parce que Dieu interdit la haine... Vivez, Lazarine, votre fils Julien, vous pleure et mon père vous aime encore.

Là mourante saisit convulsivement la main d'Herbert et la porta à son cœur.

— Merci! dit-elle, merci!

— Vivez, si Dieu le permet, reprit Ambroise Gerbier, vous essaieriez je le sais de réparer votre faute et de payer Herbert de ce qu'il souffrit pour vous!

— Mon Dieu! fit Lazarine, ils oublient! ils ne maudissent pas et je pourrais encore être heureuse.

Elle poussa un long soupir, ferma les yeux comme si elle concentrait une pensée sur les joies qu'elle pourrait goûter, puis elle ajouta :

— Non, non, je ne peux pas vivre, la mort est mon châtement...

Alors seulement les yeux d'Herbert se fixè-

rent sur la religieuse debout au pied du lit de Lazarine.

— Ah ! fit-il, ma sœur, c'est vous que je retrouve à ce chevet ?

— Oui, fit-elle, et vous le voyez, certains jours sont bénis du Seigneur.

— Je vous demande pas si vous avez prié pour moi ?

— Chaque jour de ma vie.

— Ma sœur, dit Herebert, je vous demande un don ; la souffrance ne m'a pas assez rapproché de Dieu, donnez-moi une sainte médaille du cha-pelet que vous porter.

— Tenez, Herbert, dit sœur Sainte-Angèle, en voici une, qu'elle vous serve de pièce de maria-ge le jour où vous épouserez une fille sage, dé-vouée et chrétienne.

— Merci, répondit le jeune homme.

Ambroise et son fils se retirèrent, le prêtre vou-lait achever la pacification de cette âme. Quand il quitta Lazarine un calme suprême régnait sur son visage. Vers le soir la mourante fit appeler son mari :

— Ecoute, lui dit-elle, je sais bien que tu m'au-rais pardonné, mais ce n'était pas possible que je vécusse heureuse après avoir semé la douleur impunie après avoir commis un crime. De cet-te heure seulement je comprends combien fus grande ta bonté, et jusqu'où me fit descendre mon ambition pour Julien... Ne me regrette pas, tu le vois, Ambroise, je ne vaux pas une lar-me... Je ne souhaite que l'oubli du passé... Tu

retrouvés ton fils, tout est bien... j'ai mal vécu, je vais bien mourir...

— Oh! fit le malheureux dont toute l'ancienne tendresse se réveillait à la pensée de perdre celle qu'il avait chérie si profondément, si tu voulais, si tu pouvais vivre...

— Dieu est juste, Dieu ne le permet pas...

Dès le matin du jour suivant des mains pieuses ornèrent la chambre de la malade. On devait lui apporter le viatique. Elle le reçut avec une humilité profonde, une ferveur sincère.

On eût dit que la mort n'attendait que cette manifestation chrétienne pour frapper d'un coup suprême celle qui était condamnée, dans la journée de cette agonie; sœur Sainte-Angèle ne la quitta pas. Julien passa deux longues heures dans les larmes, serrant dans ses bras ce corps agité du frisson de la mort.

Vers le soir Lazarine se souleva échevelée.

— Le fusil! dit-elle, j'ai armé le fusil... du sang... le sang d'Herbert m'étouffe.

La religieuse approcha le crucifix de ses lèvres.

— Dieu est amour, lui dit-elle, jetez-vous dans l'abîme de sa miséricorde... le souvenir de vos fautes serait à cette heure dangereux comme une tentation...

— Oui, fit la malade, car cette tentation entraînerait le désespoir.

A la nuit ses mains s'agitèrent, courant sur les draps froissés, elle tourna ses regards vitreux vers les trois hommes agenouillés près d'elle, cria encore une fois pardon! et retomba sur les oreillers.

Sœur Sainte-Angèle lui ferma les yeux, et le prêtre emmena Ambroise, Julien et Herbert.

Le lendemain Lazarine reposait dans le cimetière, et la maison qu'elle venait de quitter prenait le deuil.

Herbert laissa s'écouler deux jours, puis il s'enferma avec son père dans la chambre jadis habitée par Madelonne, et il lui en serrant ses mains calmes et tremblantes :

— Partons d'ici, père, les douloureux souvenirs nous hantent et des fantômes reviennent dans cette maison... Vendez cette terre, le domaine-Tempête est assez vaste pour nous tous... Julien aime les beautés sauvages de cette contrée et vous vous intéressez à l'œuvre que j'y crée... Le bonheur nous serait impossible à tous dans cette demeure, là-bas nous retrouverons le calme dont nous avons besoin après les grands orages de la vie.

— Tu as raison, dit Ambroise Gerbier, je dois partir... J'ai tant aimé cette malheureuse que je ne puis m'empêcher de la pleurer plus que je ne devrais peut-être.

La ferme des Ajoncs était assez belle pour qu'il fût facile de trouver tout de suite un acquéreur; Ambroise Gerbier reçut des offres, et les accepta, sauf l'approbation de son fils.

— Ce que vous jugerez convenable est bien! lui dit Herbert.

— C'est possible, répliqua le vieillard, mais les notaires ne sont point de cet avis... La terre est ton bien propre, c'est toi qui la vendis, et

l'argent t'en revient... Il n'est pas trop tôt pour régulariser nos comptes...

Malgré son refus, Herbert se vit obligé de céder aux exigences de la loi. Il comptait remettre respectueusement entre les mains de son père les cinq cent mill francs payés par l'acquéreur, mais Ambroise s'y refusa énergiquement.

— Je ne suis plus d'âge à faire valoir une fortune, dit-il. Je te remercie de la délicatesse de tes offres. A Château-Tempête, je vivrai chez toi.

Julien, Ambroise, et Herbert quittèrent le ferme un mois après la mort de Lazarine.

L'annonce du retour du maître provoqua une grande joie dans la colonie des travailleurs. Salmon et sa nièce se rendirent au domaine afin de serrer la main les premiers à Herbert Gerbier.

La Colporteuse revêtit ses habits de fête, et Gaspard fleurit toutes les chambres de la maison.

Quand la voiture du maître parut à l'extrémité de l'avenue, une détonation de mousqueterie prouva l'allégresse du jeune garçon.

Gerbier demeura dans la voiture, Herbert et Julien descendirent.

— Le cœur te bat, n'est-ce pas? demanda celui-ci à son frère.

— Oui, répondit Herbert le cœur me bat bien fort.

— Tu l'aimes beaucoup?

— Profondément.

— C'est justice, frère, elle t'a témoigné une

tendresse trop touchante pour que tu n'emploies pas toute ta vie à la rendre heureuse.

Une minute après Gaspard se jetait dans les bras d'Herbert.

— Oh ! mon grand ami ! dit-il, vous revenez pour toujours, cette fois...

— Pour toujours ? répéta une voix plus douce encore que celle de Gaspard.

Herbert prit le bras de Thérèse :

— Aimez mon père, lui dit-il, Lazarine est morte, et nous avons appris là-bas le dernier mot du drame qui fit le désespoir de ma vie.

Quand la voiture pénétra dans la cour, Herbert et Julien s'élançèrent pour offrir leur bras au vieillard.

— Mon père, dit le maître de Château-Tempête, il n'y a que de braves gens, ici, tous sont prêts à vous respecter et à vous obéir... Guillaume a été mon fidèle ami, Salmon après avoir donné les meilleurs conseils, veut bien m'accorder la main de sa nièce.

— Oui, monsieur, répondit Salmon en serrant cordialement les mains d'Ambroise Gerbier, vous allez devenir le patriarche de cette petite colonie, et les amis de votre fils resteront à jamais les vôtres.

— Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour l'avoir chéri pendant dix années.

— Allez ! ce n'a pas été volontairement que nous l'avons aimé. Il nous y a forcés par sa bonté, sa générosité de toutes les heures.

Après que les voyageurs eurent pris quelque repos, Ambroise voulut visiter la colonie de

Château-Tempête. Il admira l'église et l'école, il parcourut les champs et les bois.

Thérèse s'appuyait sur le bras d'Herbert, et Julien soutenait son vieux père.

— Quel dommage c'eût été mon fils, si tu avais quitté ce domaine ! s'écria le vieillard en s'adressant à Herbert. Tandis qu'un homme vulgaire n'aurait trouvé dans son désespoir qu'un prétexte pour s'abîmer dans l'indifférence de toute chose, et fût devenu égoïste à force de souffrir injustement, tu as puisé dans ton épreuve la force de consoler autrui. Oh ! que je suis fier de toi, Herbert, que je suis heureux de te revoir !

Le soir toute la famille se réunit autour de la grande table, et tandis que l'on s'entretenait des dramatiques événements qui depuis un mois s'accumulaient à Château-Tempête, Morin vit entrer dans la salle des serviteurs le brigadier de gendarmerie.

— Que souhaitez-vous ? lui demanda Morin, un verre d'eau-de-vie ? le voici.

— Tout à l'heure, répondit le brigadier, laissez-moi d'abord remplir la mission qui m'est confiée !

— Ah ! mais, vous ne venez, j'espère, arrêter personne !

— Certes, à moins que ce soit le Chanvreur qui exerce, dit-on, la sorcellerie.

Le centenaire secoua la tête :

— Ne me parlez plus de ces choses, fit-il, j'ai un remords... Je me figurais que Dieu m'avait fait comme je dirais le don de prophétie, et j'ai failli aider à la condamnation d'un innocent..

Je me prépare à la mort, le Seigneur veuille permettre que je finisse comme un juste.

— A tout péché miséricorde, le Chanvreur, monsieur ne vous garde pas rancune, vous le savez bien.

— Voici ma commission, reprit le brigadier ne prenant dans son portefeuille une grande lettre à cachet rouge.

— Dites donc brigadier, ces grandes lettres-là qui viennent du parquet ne me semblent rien annoncer de bien...

— Cependant M. Audoin a souri en me la remettant.

— Donnez, fit Morin, puisque c'est pressé!

— Très pressé.

Morin prit la lettre, la retourna avec une sorte de défiance, puis il se décida à la remettre à son maître.

Herbert la posa à côté de lui.

— Lisez donc! lui dit Salmon.

— Oui, mon fils, ajouta Ambroïse Gerbier, lis..

Herbert fit sauter le cachet.

Il avait à peine lu deux lignes de cette missive qu'il devint un peu pâle et dit d'une voix émue.

— M. Audoin me mande que Tobson vient d'être arrêté... Il avait encore sur lui la plus grande partie de la somme qui m'appartient.

— Ah! s'écria Julien, j'en suis bien heureux!

— Et vous, Thérèse? demanda Herbert.

— Tant mieux pour les pauvres... répondit celle-ci avec un sourire.

— Oui, fit Salmon, c'est du bonheur pour tous.

Herbert qui respectait le deuil de son père, même quand ce deuil était celui de Lazarine, épousa Thérèse six mois après son retour à Château-Tempête. Salmon rédigea un contrat qui faisait Thérèse millionnaire, mais en même temps il assurait par donation à Julien Gerbier une somme de cinq cent mille francs, et au vieux paysan des Ajoncs une rente de douze mille livres.

Château-Tempête fut égayé, agrandi; autour du manoir se groupent des maisons nouvelles. Le bien semé par Makensie donne à Herbert, une moisson de bénédictions, et lorsque Ambroise serre sur son cœur Thérèse et son mari, il n'a pour ses enfants que des paroles de tendresse, et pour le cil que des mots d'action de grâce.

FIN

